# HISTOIRE
## DES EXPÉDITIONS
# D'ALEXANDRE.

TOME PREMIER.



# AVERTISSEMENT.

On n'a rien négligé pour élever cet Ouvrage au niveau des connaissances actuelles, et pour l'enrichir de tous les nouveaux matériaux que présentent les arts et les sciences perfectionnés.

Cette Histoire est précédée de la revue des Historiens d'Alexandre ; d'une Introduction, ou coup-d'œil politique sur le siècle de Philippe, et de réflexions sommaires sur la différence et les conséquences de la tactique des Anciens et des Modernes. Elle est augmentée d'un complément contenant diverses traditions sur le Conquérant, quelques détails sur sa vie privée, les jugemens et les parallèles auxquels il a donné lieu ; de notes érudites d'après Sainte Croix, le D. Vincent, etc. ; d'une table et d'une carte géographique d'après Danville, la Rochette et Rennel ; d'une explication, avec tableaux, de la tactique des Anciens, d'après Arrien, Elien et Guichard ; des plans de bataille du Granique, d'Issus et d'Arbelles, d'après les dessins de ce dernier, revus avec soin et soumis à des officiers généraux ; de dessins d'armes, machines, etc. ; de médailles gravées, expliquées d'après Eckhel, Winckelmann, Leblond, Barthelemy, Cointreau, Cousinery, Fauvel et Visconti ; du plan des trois Alexandries, communiqué par un officier général de l'armée française en Egypte ; et des plans de Tyr et d'Halicarnasse que Barbié du Bocage a dressés pour cette Edition.

# HISTOIRE
## DES EXPÉDITIONS
# D'ALEXANDRE;

RÉDIGÉE SUR LES MÉMOIRES DE PTOLÉMÉE ET D'ARISTOBULE, SES LIEUTENANS;

PAR FLAVE ARRIEN DE NICOMÉDIE,

SURNOMMÉ LE NOUVEAU XÉNOPHON, CONSUL ET GÉNÉRAL ROMAIN, DISCIPLE D'ÉPICTÈTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR P. CHAUSSARD.

---

*Ἐγὼ μὲν οὖν Ἀλεξάνδρου φημὶ μείζονα τοῦ Σωφρονίσκου κατεργάσασθαι.*

Œuvres de l'Emp. Julien, t. I, p. 264, édit. Lips.

---

IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.



PARIS,

GENETS, Libraire, rue de Thionville, n.o 5.

AN XI. — 1802.

Cet ouvrage se trouve chez les libraires suivans:

PARIS,

Ch. Pougens, quai Voltaire, n.° 10.
Genets (jeune), rue de Thionville, n.° 1846.
L. Fantin, quai des Augustins, n.° 70.

BASLE, J. Decker.
GENEVE, Manget Paschoud.
GENES, Fantin, Gravier et C.ie
LIVOURNE, J. Gamba.
LEIPZIG, Woss et C.ie
LILLE, Vanakère.

# TABLE

## DES SOMMAIRES

### DU PREMIER VOLUME.

# EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.

## LIVRE PREMIER.

### PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

## LIVRE SECOND.

## LIVRE TROISIÈME.

### PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

# PRÉFACE

## DU TRADUCTEUR.

Les motifs des guerres, la manière de faire la guerre, les choses, les hommes, tout diffère entre les anciens et les modernes.

Il en est ainsi des diverses conquêtes. C'est une vue généreuse et qui appartient aux principes des constitutions actuelles, que de lier à la conquête le bonheur et l'amélioration des destinées de l'espèce humaine.

Ce sont d'ailleurs les considérations commerciales qui presque toujours déterminent aujourd'hui l'invasion : ce qui force le conquérant même à conserver.

En se bornant à détruire, en réduisant l'héroïsme à des vues personnelles, Alexandre se trompa, je ne dirai pas seulement sur les bases, mais encore

sur la durée, sur l'universalité de sa gloire.

Sa gloire même perd beaucoup de son éclat, lorsqu'on juge le conquérant, non d'après l'apothéose théâtrale qu'en ont faite quelques rhéteurs, mais d'après les témoignages naïfs de l'histoire.

En effet, examine-t-on la science militaire ? Le héros macédonien fut surpassé par le guerrier romain éclipsé à son tour par les capitaines célèbres du siècle de Louis XIV et par les grands hommes de notre République : examine-t-on l'étendue des conquêtes ? Thamas-Koulikan poussa les siennes aussi loin qu'Alexandre ; la révolution qu'il opéra ? Odin au Nord, Mahomet au Midi, en ont fait une plus grande ; la politique ? cet art est romain ; le caractère ? celui de Charles XII fut plus haut, car il fut égal dans l'une et l'autre fortune.

Il reste donc a considérer ici, comme en toutes choses, les résultats. Les voici :

L'empire d'Alexandre fut aussitôt divisé que formé, et la liberté des Grecs ensevelie dans leurs propres triomphes.

En effet, la conquête de l'Asie ne leur fut pas seulement fatale en élevant l'empire des Macédoniens qu'elle corrompit, mais encore en détruisant, avec celui des Perses, cette rivalité féconde qui tenait la liberté en haleine, fortifiait les ressorts de ses institutions, et assurait, pour ainsi dire, la vie des républiques grecques (1).

Et lorsque l'on vient à penser que la Grèce était alors l'école du Monde, que la société y avait atteint un très-haut degré de perfection, que les lumières mêmes de Rome ne furent qu'un reflet de celles d'Athènes, et que par suite

(1) Les Athéniens hésitant à secourir une ville rivale : « Eh quoi ! s'écria Cimon, laisserez-vous la » Grèce boiteuse, et votre ville sans contre-poids ? » *Plutarq.*

La ruine de Cartage prépara celle de Rome.

de révolutions semblables, le despotisme, éteignant l'un après l'autre ces deux grands flambeaux, replongea l'Univers dans une barbarie qui s'étendit comme un Océan sans rivages..... on ne saurait trop déplorer une conquête élevée sur le tombeau de la liberté, et sur la ruine des progrès de la civilisation (1).

En résultat général, combien cette expédition du Macédonien doit paroître au-dessous de celles d'un Cook, d'un la Peyrouse, qui, portant à des peuplades sauvages nos arts et leurs bienfaits, tombent victimes à jamais respectables de leur amour pour les sciences et pour l'humanité.

Et s'il faut une comparaison plus rapprochée, comment ne pas préférer aux exploits d'Alexandre dévastant l'Asie, les conquêtes morales de Confucius qui

(1) Voyez ci-après les observations, p. XIV.

l'éclaira ; qui, par la seule puissance de la raison, soumit à sa doctrine l'empire le plus vaste (1), où ses lois et sa philosophie règnent encore (2) ?

C'est pour confirmer de plus en plus ces vérités, que j'ai entrepris la traduction d'un historien exact et pur, et qui d'ailleurs a tracé les détails de l'expédition d'Alexandre sur les mémoires de ses lieutenans, et d'après le journal même du conquérant.

L'époque d'une ère nouvelle et du siècle qui commence, semble d'autant plus favorable à la publication de cet Ouvrage, que d'une part les détails militaires, dans lesquels Arrien excelle, et qui occupèrent trop peu les

(1) La Chine et le Japon. C'est-là que les arcs de triomphe sont réservés aux vertus pacifiques, à la piété filiale, au respect pour les lois, aux centenaires; ces peuples regardant la longévité comme le résultat et la récompense d'une sage conduite.

*Voyage de l'ambassad. holland.*

(2) J'aurais dû citer les établissemens de Penn,

autres historiens, ont acquis plus d'intérêt et de considération, et que d'une autre part jamais on ne fut plus riche en cette sorte de matériaux, soit critiques, soit géographiques, qui devaient naturellement completter le texte d'Arrien, et qui déposent presque toujours en faveur de sa véracité.

Si l'on considère enfin qu'un des premiers livres qu'on met aux mains de la jeunesse est Quinte-Curce (1), et que ce livre, dont le sujet est déjà dangereux à présenter dans l'âge où fermen-

(1) Quinte-Curce est encore aujourd'hui compris au nombre des classiques à l'usage des colléges du Prytanée français. « Son style est fleuri, agréable, » rempli de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, et qui sentent le *déclamateur.* Ses pensées ingénieuses, et souvent très-solides, ont néanmoins un éclat et *un brillant affecté*, qui ne paraît point marqué au coin du » siècle d'Auguste ». *Roll., hist. anc., t. 6, p. 5.*

Voyez ci-après, le jugement motivé sur cet auteur, aussi célèbre par son ignorance en géographie et en physique, que par l'emphase de ses récits, et sa disposition à altérer les faits.

tent les passions, le devient davantage par tous les défauts de cet auteur, dont le moindre est l'affectation du style, on sentira combien il était nécessaire d'opposer à des récits fabuleux et déclamatoires, les mémoires simples et vrais publiés par le sage disciple d'Epictète.

---

# REVUE
## DES
# HISTORIENS D'ALEXANDRE (1),

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

## SECTION PREMIÈRE.

*Influence exercée sur les récits par le caractère des Grecs, celui du héros, le climat de l'Asie, la corruption et l'orgueil national.*

PRESQUE tous les historiens d'Alexan-

(1) Ceux qui désireraient de plus amples détails, peuvent consulter *l'Examen critique* DES ANCIENS HISTORIENS *d'Alexandre*; (Paris, Dessain junior, in-4.°, 1775) production couronnée par l'Académie des Inscriptions, traduite par les étrangers, utile aux érudits mêmes.

L'estime de l'Europe savante, la vénération de

dre, dit Strabon (1), sacrifièrent au merveilleux.

Il est facile d'en indiquer les causes.

L'amour du merveilleux était le fond du caractère grec. L'exagération même du caractère d'Alexandre, ses exploits gigantesques, la corruption asiatique, renforcèrent cette disposition des esprits.

L'enthousiasme servile s'exaltant de plus en plus, l'histoire devint un panégyrique théâtral.

Superstitieux, passionnés, avilis par l'esclavage, les Grecs voulaient retrouver dans ces narrations le charme de leurs fables et tout l'intérêt de leurs représentations dramatiques.

---

Barthelemy pour l'auteur à qui nous devons les meilleures dissertations sur l'antiquité, suffisent à sa gloire : je me bornerai à consigner ici ma reconnaissance. La plus grande partie de ces réflexions et des notes de cet ouvrage lui appartiennent.

Voyez aussi la bibliothèque grecque de Fabricius, t. 3, p. 207 à 234.

(1) l. 15, p. 480.

De-là, ce style des rhéteurs qui, sans respect pour les genres et les convenances, masquèrent, sous les ornemens ambitieux de l'éloquence et même de la poésie, l'auguste et naïve simplicité de l'histoire. Cette muse sévère ne fut plus qu'une courtisane.

## SECTION DEUXIÈME.

*Du rapport de la littérature, et surtout de l'histoire, avec la constitution et les événemens politiques.*

Le sort des lettres est lié à celui des Etats.

« L'état des lettres, dit Sainte-Croix (1), dépend de la constitution politique.

» Alexandre monte sur le trône, détruit la monarchie des Perses, dont la mollesse lui préparait depuis long-temps

(1) Examen critique des anciens historiens d'Alexandre, introd. p. 1 et suiv.

la conquête. La mort de ce prince produisit une révolution qui fut également funeste au repos de l'Univers et aux progrès des lettres. Les Grecs devinrent le jouet de l'ambition et des caprices de ses successeurs. Ces fiers républicains ne furent bientôt qu'un troupeau de vils esclaves; et la tribune où avait tonné Démosthènes, ne retentit plus que des décrets dictés par l'adulation et la bassesse.....

» Les lettres et les beaux-arts ne survécurent point à la liberté ; le despotisme creusa de la même main leur tombeau commun. La tragédie, dont un des principaux objets était de faire abhorrer les tyrans, l'ancienne comédie, dont l'heureuse licence livrait au ridicule, au mépris et à la haine ceux qui abusaient de leur pouvoir, et corrigeaient les vices de l'esprit démocratique, perdirent également leur ressort, et ce qui en est une suite nécessaire, leur première splendeur. Les jeux gym-

niques, si propres à former des soldats pendant la paix, ne furent plus qu'un vain spectacle. L'art sublime qui avait animé la statue d'Harmodius et d'Aristogiton, devint faible et languissant, lorsqu'il voulut représenter les vils esclaves de la tyrannie. Le philosophe, adulateur des grands que jusqu'alors il avoit instruits et éclairés, n'eut plus que la livrée des anciennes sectes que tant de noms respectables avaient illustrées. Quel fut dans ces temps malheureux le sort de l'histoire? Arrêtons quelques instans nos regards sur cet objet.

» Cette douce harmonie du style, et l'art d'intéresser dans les moindres détails, qui caractérisent les ouvrages d'Hérodote; ces grâces si faciles, si nobles de Xénophon, lequel joignait la connaissance profonde de la politique aux qualités qui formèrent un grand général et un philosophe digne de l'amitié de Socrate; cette éloquence mâle et cette vérité austère qui nous rappellent Thucydide

cydide, ne se reproduisirent plus avec le même éclat chez ceux qui succédèrent à ces écrivains dans la carrière de l'histoire.....

» Ce changement ne peut être attribué qu'aux révolutions civiles, et on en doit remarquer trois époques.

» La première répond au temps où Philippe se trouva maître de la Grèce...

» Le règne d'Alexandre doit être regardé comme la seconde. Les Grecs, accoutumés au joug macédonien, et éblouis par les exploits du vainqueur de l'Asie auxquels ils étoient en quelque sorte intéressés, puisque la gloire en rejaillissait sur leur nation, laissèrent bientôt refroidir cette fermentation que les entreprises de Philippe avaient produite dans ces ames républicaines ; l'enthousiasme succéda à la haine. Les témoins oculaires des actions du monarque macédonien ne purent se préserver de la contagion.

» Ceux des écrivains postérieurs qui

s'exercèrent sur le même sujet, ne les ont que trop souvent imités. Ils vivaient sous la domination romaine, et dans ces temps malheureux où l'univers était en proie aux barbares caprices de ces fous sanguinaires qui occupaient le trône des Césars.

» Ces temps forment la troisième époque des divers changemens que subit la manière d'écrire l'histoire....

» La subversion totale de la démocratie entraîna donc avec elle la décadence des lettres, et plus particulièrement encore celle du genre historique, qui ne peut être cultivé avec succès dans un gouvernement arbitraire.

D'ailleurs « l'histoire d'un conquérant peut-elle faire naître, dans l'ame des lecteurs, les mêmes sentimens que celle d'un peuple libre qui nous attache par des traits touchans ou sublimes ? Un seul homme agit et triomphe (1),

(1) On peut ajouter à cette réflexion de S. C. celle de Cornelius Nepos :

*Jure suo nonnulla ab imperatore miles, plurima*

et une faible portion de sa gloire rejaillit sur ses soldats. Ses succès étonnent, mais ils n'intéressent pas.

» Dans une République, au contraire, chaque individu joue un rôle plus ou moins considérable. Les succès et les malheurs de l'Etat sont ceux de sa famille. Les exploits de ses concitoyens sont les titres de ses enfans, et la splendeur de sa patrie, leur noblesse.

» Les Grecs, sous le joug macédonien, et bientôt après sous celui des Romains, ne prirent qu'un faible intérêt à la chose publique. L'imagination de leurs historiens vint s'éteindre sous leur plume servile, et leurs talens s'évanouirent avec les beaux jours de leur patrie ».

---

*vero fortuna vindicat, seque his plus valuisse quam ducis prudentiam verè potest vindicare.*
*Cornel. Nep. in Thrasybul.*

Une part de la gloire du général appartient au soldat, et l'autre à la fortune; ils contribuent au succès plus que toute sa prudence.

## CONSIDÉRATIONS PARTICULIERES.

SUR

### LES HISTORIENS D'ALEXANDRE.

*Divisés en quatre classes.*

PREMIÈRE CLASSE.

Les romanciers d'Alexandrie, ou écrivains de l'école orientale.

DEUXIÈME CLASSE.

Historiens moins fabuleux. Narrateurs témoins des faits.

TROISIÈME CLASSE.

Copistes grecs et romains.

QUATRIÈME CLASSE.

Modernes : Compilateurs avec ou sans choix. Recherches militaires. Eclaircissemens géographiques. Philosophie critique.

# SECTION PREMIÈRE.

## PREMIÈRE CLASSE.

### *Romanciers d'Alexandrie, écrivains de l'école orientale.*

Hégésias de Magnésie fut le premier (1) qui introduisit dans la Grèce l'éloquence asiatique. Il est placé au rang des derniers sophistes (2). Tel fut cependant le modèle que choisit Quinte-Curce.

Cette école trop nombreuse compta encore Callisthène, Onésicrite, Clitarque, Mégasthène, Daïmaque, etc.

Callisthène qui (3) ne s'élève pas, mais qui se perd dans les nues (4).

---

(1) Strabon, l. 14, p. 446.

(2) Longin de sublim., 1, c. 3, p. 16. Cicer., orat., n.° 67, de claris orat., n.° 83. Dionys. hal. de struct. orat., edit. Upton., p. 144, 148. Apud Phot., ex libro 5, p. 1336.

(3) Longin, c. 3, p. 14.

(4) Cicer., de orat., l. 2, n.° 14; *Id.*, l. 2, ep. 13.

Onésicrite, disciple de Diogène le cynique, et dont l'impudence (1) se plaît aux récits les plus absurdes.

Clitarque, lequel ressemble à un homme qui enfle ses joues avec excès, pour souffler dans une petite flûte (2).

Cette foule de rhéteurs qui, selon l'expression du critique (3), travaillent à élever la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un pygmée, a été l'objet des plus piquans sarcasmes de Lucien. Il persifla, de la manière la plus ingénieuse, cette affectation dans les deux livres qu'il intitula Histoire véritable, et qui ne présentent qu'un roman déréglé, un tissu bizarre d'aventures extraordinaires et burlesques.

(1) Strabon, l. 15, p. 480.

(2) Longin., c. 3, p. 14 - 16.

(3) Lucian., quomodo scrib. hist., n.° 23.

DEUXIÈME CLASSE.

*Historiens moins fabuleux. Narrateurs témoins des faits.*

On assure que dans une cause qui flattait à-la-fois l'orgueil national et particulier, quelques Grecs avaient su se défendre de cet enthousiasme que leur brillante imagination imprimait à tous les objets, et que devait exalter encore l'éclat de leurs conquêtes.

Le temps nous a envié la plus grande partie de ces monumens précieux. C'est ainsi que nous avons perdu et les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, généraux de l'armée d'Alexandre, témoins oculaires des faits, qui n'avaient publié leurs écrits qu'après la mort du conquérant (1); et les éphémerides

(1) Arrian., præf.

d'Alexandre (1); et le journal de ses actions, rédigé par Diodore d'Erythrée et par le célèbre Eumène de Cardie(2), secrétaire du roi; et l'itinéraire de l'armée, tracé par les géomètres Diognète (3) et Béton (4), qui l'avaient suivie; et le recueil des lettres d'Alexandre; et la critique de ces historiens, par Patrocle, Eratosthène et Strabon; et l'Uranie, ou le dernier livre de l'histoire de Céphaleon de Gergethe, écrivain célèbre par sa précision et son exactitude, lequel avait composé ce livre sur les relations de trente auteurs, et l'abrégé même que Sopater en avait publié.

Tout a péri. Arrien (5) seul nous re-

(1) Ecrites par AEschrion de Mytilène, qui accompagna Alexandre dans son expédition, au rapport de Suidas. Fabricius, bibliot. græc., t. 3, p. 217.

(2) Elien (l. 3, c. 23) cite quelques fragmens d'Eumène.

(3) Fabricii, bibliot. græc., t. 3, p. 226.

(4) Pline, l. 6, c. 17 et 19, l. 7, c. 2, Athénée, l. 10.

(5) Deux auteurs de ce nom ont écrit sur Alexandre. Le premier que nous traduisons, était de Ni-

présente la plus grande partie de ces autorités, dont se compose la sienne. L'examen de son ouvrage sera l'objet d'une notice particulière, à la suite de ces réflexions.

## TROISIÈME CLASSE.

*Après les contemporains se présentent les Copistes grecs et romains.*

Plutarque, écrivant trop souvent d'après Callisthène et Onésicrite, s'est attaché à développer le caractère d'Alexandre, plutôt que ses actions. Plutarque (1) est crédule comme une vieille femme. On ne saurait être trop en garde contre ses préjugés; on ne

---

comédie; le second, dont on ignore la patrie, avait écrit en vers grecs un poëme de 24 chants, sur le conquérant. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages dont l'existence n'est fondée que sur le témoignage de Suidas.

(1) Larcher, sur Hérodote, t. 1, p. 245.

saurait trop se défier de son exactitude (1).

Ecrivain fabuleux et du second ordre, Diodore a copié Clitarque. Sa chronologie est fautive, son texte inexact et mutilé. Lamotte Levayer appelait les cinq premiers livres de cet historien, la Bible du paganisme.

Imitateurs des Grecs, les Romains tombèrent dans les mêmes excès, et loin d'épurer les sources, les troublèrent de plus en plus. La critique historique était alors un art inconnu. L'esclavage avait flétri les esprits. L'usage des déclamations (2) acheva de corrompre le goût.

L'ouvrage de Quinte-Curce est une brillante amplification, moitié oratoire, moitié poétique. En jetant quel-

(1) Examen critique des historiens d'Alexandre, p. 31.

(2) De tous les temps, les actions d'Alexandre donnèrent matière aux déclamations des sophistes. On connaît celles de Sénèque le père : *Deliberat*

ques fleurs, selon l'expression de Montesquieu, sur un des plus énormes colosses de l'antiquité, il imita le mauvais goût de Néron, qui fit dorer une statue d'Alexandre, ouvrage de Lysippe (1). Omissions graves, récits fabuleux, style de rhéteur, ignorance de la géographie, de la tactique et des premiers élémens des sciences; tels sont les reproches universels que l'on a fait à Quinte-Curce (2). Il s'est décrié lui-même par cet aveu naïf, qu'il n'a pu se résoudre à supprimer ce qu'il a appris, et qu'il copie beaucoup plus de faits qu'il n'en croit (3).

---

*Alexander an Oceanum naviget*, Suasor. 1. *Deliberat Alexander an Babyloniam intret*, Suas. 4.

(1) Plin., l. 34, c. 29.

(2) Vid. Letellier, préf. in édit. Curt. ad usum Delph. Cellar. geogr. ant., t. 2, p. 3. Immania sunt pecata quæ in geographiam admisit Curtius. Cleric. judic., p. 45.

(3) Equidem plura transcribo quam credo, nam nec affirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi. Q. C., l. 9, c. 1.

On peut enfin appliquer à Quinte-Curce le jugement qu'il porte sur un discours de Darius : « Vaines paroles » où il entre plus de pompe que de » vérité » (1).

Désordre dans la narration, inexactitude dans les faits, tels sont les défauts ordinaires de Justin ; ajoutez que le texte de cet auteur est souvent altéré.

La barbarie du Bas Empire vit éclore quelques écrivains qui ont fait mention d'Alexandre ; ils joignent, aux défauts des autres, tous ceux de leur siècle. Tels sont George, dit le Syncelle, Cedrenus, Paul Orose, Zonare, Eusèbe de Césarée, Athénagore, Augustin, etc.

---

(1) Hæc magnificentius jactata quam verius. Q. C., l. 3, c. 8.

QUATRIÈME CLASSE.

*Historiens modernes. Compilateurs avec ou sans choix. Recherches militaires. Eclaircissemens géographiques. Philosophie critique.*

Passons aux modernes. On sent que tous les auteurs d'histoire universelle ou particulière, ayant extrait les anciens avec plus ou moins de goût et de sagacité, peuvent être jugés sur le choix même et l'emploi de leurs autorités. Il serait donc superflu et pédantesque d'en étaler ici la nomenclature. Nous nous bornerons à jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-uns de ces écrits rares qui, soit par leur singularité, soit par leur mérite, éveillent l'attention.

Gualthérus, ayant suivi dans son Alexandréïde (1) la marche historique,

(1) Alexandri magni regis Macedonum vita per

ne doit point être oublié. Ce poëme, peu connu et devenu aujourd'hui très-rare, présente quelquefois de grands traits énergiquement exprimés. Soit qu'il peigne le départ d'Alexandre; l'Europe s'éloigne, l'Asie apparaît, les Grecs soupirent en jetant un dernier regard vers leur patrie :

Solus ab inachiis declinat lumina terris
Effrenus Macedo . . . . . . .
Jam satis est, inquit, socii mihi sufficit una
Hæc regio : Europam vobis patriamque relinquo (1).

Soit qu'il fasse cette réflexion profonde sur la clémence d'Alexandre :

Pluris Alexandro fuit hæc solertia, quam si
Sanguinis impensâ Martem tractaret, agitque
Pace vices belli : cum parcit et obruit hostem (2).

---

Gualtherum episcopum insulanum heroico carmine elegantissime scripta, 1513.

Henry de Gand se plaint de ce que le poëme de Gualthérus avait été substitué, dans les écoles de son temps, aux ouvrages de Virgile et de Lucain qu'on en avait écartés.

Fabric., bibliot. græc., t. 3, p. 218.

(1) L. 1, v. 381 et suiv.

(2) L. 1, v. 451 et suiv.

Soit que le poète retrace le changement des mœurs du despote macédonien :

Verum ubi regales Persarum rebus adeptis
Deliciæ posuere modum, suasitque licere
Illicitum. . . . . . . . . .
Corripuit fortuna Physim. . . . . . .
Qui pius ergo prius erat hostibus, hostis amicis
Impius, in cædes et bella domestica deinde est
Conversus, ratus illicitum nihil esse tyranno (1).

Nous n'exhumerons l'histoire d'Alexandre-le-Grand, par Duverdier (2), que pour la dévouer au ridicule. Au fond, nul discernement dans le choix des matériaux; si l'on examine le style, il manque même de cette naïveté qui formait le principal caractère de la langue à cette époque. Une estampe, placée au frontispice du livre, représente Alexandre aux genoux du grand

(1) L. 3, v. 246.

(2) Histoire entière d'Alexandre, tirée d'Arrian, Plutarque, Justin, Joseph, Quinte-Curce et Freinshemius, par Duverdier; Paris, Théodore Girard, 1671, in-12.

prêtre Jaddus ; et cependant c'est une vérité historique, démontrée aujourd'hui, que la fable d'Alexandre visitant Jérusalem, est une des mille et une impostures pieuses.

Sortons de ces fondrières, élevons-nous sur ces hauteurs où Bossuet perce d'un œil d'aigle les profondeurs des destinées des empires (1). L'antiquité n'a rien de comparable à ce petit nombre de pages trop rares, dans lesquelles il développe tous les ressorts de la grandeur des Grecs et des Romains. Pour la première fois, le prêtre disparaît, et Bossuet se montre tout entier. On croit entendre le génie de la politique s'exprimant par la bouche de l'éloquence même (2).

Rollin est superstitieux et diffus ; mais par combien de qualités il ra-

(1) Bossuet, discours sur l'Histoire universelle.

(2) Voyez ci-après tom. 3, p. 75, le jugement que Bossuet porte sur Alexandre.

chète ces défauts! Son cœur, à son insu, le guide mieux que son esprit: nul, après Fénélon, n'a plus participé aux vertus des anciens. Il s'égare, comme l'auteur de l'histoire universelle, en voulant rapporter l'histoire du monde à celle d'une peuplade obscùre, en cherchant à expliquer des prophéties qui ressemblent aux vers sybillins; mais du reste, quelle raison sévère! quelle morale pure, et même quelle beauté de diction! C'est ainsi que le bon Plutarque passe tour-à-tour d'un récit de prodiges absurdes et mensongers aux détails les plus simples et les plus naïfs. La philosophie semble avoir dicté le jugement porté par le vertueux Rollin sur Alexandre (1).

Auteur plus singulier qu'original, Linguet a tracé l'histoire d'Alexandre (2). Linguet avait réduit en pratique

(1) Voyez le jugement sur le même, par Rollin, à la fin.

(2) Histoire du siècle d'Alexandre, par Linguet, Amsterdam, 1769, in-12.

cette maxime de J. J. Rousseau ; *pour bien faire, il ne s'agit que de prendre le contrepied de tout ce qu'on a fait.* C'était, pour un écrivain, le moyen d'arriver rapidement à la célébrité. Cette marche a conduit Linguet à révoquer en doute la conquête de l'Inde par Alexandre (1), et à justifier l'ivrognerie du conquérant (2). Son livre, d'ailleurs, ainsi que tous ses ouvrages, irrégulier, bizarre, présente quelques vérités fortes noyées dans d'étrangers rapprochemens. Il contredit presque aussi souvent l'erreur que la raison.

Le rédacteur de l'*histoire des hommes* s'est imposé la tâche plus noble de n'être fidèle qu'à la philosophie; mais pour mieux remplir ce dessein, il aurait dû peut-être moins le montrer. C'est là que la recherche du style est plus déplacée qu'ailleurs. Lorsqu'on veut faire entendre aux hommes la voix de la na-

(1) Linguet, p. 198.

(2) *Id*, p. 220.

ture, il faut s'exprimer comme elle.

On a supposé qu'une misérable compilation, sans indication des textes, composée des lambeaux de Bossuet, de Rollin, de Terrasson, etc., était l'ouvrage de Boulanger. Cela nous paraît d'autant moins possible, qu'il n'y a pas une phrase qui appartienne à cet auteur. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'on y fait parler, en très-bon chrétien, l'auteur du christianisme dévoilé (1).

L'histoire de Philippe et d'Alexandre par de Bury (2), est encore plus mal conçue que mal écrite. L'auteur se propose d'abord *d'abréger beaucoup les descriptions des siéges et des combats* (3)... et cela dans une relation purement militaire. Il promet ensuite de *ranimer la narration par des digressions* (4).

(1) Voyez OEuvres complètes de Boulanger, Paris, 1794, 6 vol. 8.°.

(2) Imprimées en 1778, Paris, Vente, 1 vol. in-4.°

(3) p. 15.

(4) p. 16.

C'est étaler le superflu après avoir retranché le nécessaire.

Les observations sur les Grecs (1), par Mably, sont comme tous les ouvrages de cet auteur, marquées du sceau de la raison austère. Nul n'a porté un coup-d'œil plus exact sur ces grandes époques auxquelles se rattachent la gloire ou la honte, toutes les destinées enfin des générations suivantes. Mably n'a point la finesse et la profondeur de Montesquieu, mais il a un sens droit, un jugement net, et la vertu fait son génie.

La revue des histoires générales offrirait peu d'intérêt et trop de longueurs ; je me contenterai de citer avec éloge *l'histoire universelle publiée en Angleterre par une société de gens de lettres.*

Voltaire a fait un article sur Alexan-

(1) Imprimées à Genève en 1749.

dre (1), et Montesquieu un chapitre (2). Ceux qui liront le premier, se convaincront que ce grand homme n'a pas eu le temps ou la volonté de consulter Arrien, dont il semble même ignorer l'existence historique. Et en relisant le second, on se dira : Alexandre s'élève ici de toute la grandeur de Montesquieu.

Il prétend qu'Alexandre prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. . . . . « Mais, pour » plaire aux Perses, répond Mably (3), » était-il prudent de choquer les Macé- » doniens? Donner aux vainqueurs les » mœurs des vaincus, c'est préparer leur » ruine, c'est la rendre certaine; et l'on » veut qu'Alexandre, ignorant cette vé- » rité commune, ait regardé la corrup-

(1) Dictionnaire philosoph., art. Alexandre.

(2) Esprit des Lois, l. 10, c. 14, p. 298.

(3) Mably, Observations sur l'Histoire de la Grèce, p. 225.

» tion et l'avilissement des Macédoniens
» comme le fondement de sa puissance?
» Les Asiatiques, accoutumés à ramper
» sous le despotisme, devaient porter
» leur chaîne avec docilité ; les Grecs
» commandaient des ménagemens ».

Montesquieu parle *de la frugalité, de l'économie particulière d'Alexandre*(1). La frugalité d'Alexandre! lui qui, après avoir épuisé à Babylone tous les genres d'intempérance, mourut pour avoir vidé la coupe d'Hercule (2). L'économie d'Alexandre! lui, dont le palais était rempli de trois cent soixante concubines, gardées par des eunuques (3); lui qui donnait ses audiences sur un trône d'or; lui dont la tente, soutenue par des colonnes d'or, renfermait plus de cent lits (4); lui devant lequel on

(1) Montesquieu, *ibid.*

(2) Voy. tous les historiens.

(3) Quinte-Curce, l. 6, c. 6.

(4) Philarq., de rel. asiat., l. 8, ap. Athen., l. 4, p. 155.

brûlait la myrrhe et les essences les plus rares, tandis qu'on épanchait, sur le pavé de sa tente, des liqueurs précieuses et des vins parfumés (1) ; lui, dans les prodigalités duquel on retrouve, comme dans ses desseins, quelque chose de gigantesque et d'insensé. Ajouter que *sa main se fermait pour les dépenses privées et s'ouvrait pour les dépenses publiques* (2), c'est présenter une phrase brillante, mais c'est contredire toute l'histoire.

*La saillie de raison* que Montesquieu donne à Alexandre, m'en paraît une du génie de l'écrivain.

Cela me rappelle une expression de Plutarque suivie par Montesquieu. Dans un discours sur la fortune d'Alexandre, le rhéteur appelle le conquérant le *plus grand des philosophes*, pour avoir semé les institutions de la Grèce, ou plutôt la Grèce même toute

(1) Iphippus, Olynt. ap. Athen., l. 12, p. 540.
(2) Montesquieu, loc. cit.

entière, au milieu des barbares (1). Autant vaudrait dire, s'écrie Linguet (2), « que Mahomet, et les califes » ses successeurs, furent les plus éloquens de tous les hommes, parce qu'ils » convertirent à leurs lois une grande » partie du monde. Ils prêchaient l'al» coran, comme Alexandre enseignait » la philosophie les armes à la main. » Ce n'est point à de pareils philo» sophes qu'est réservée l'instruction » des hommes ».

L'histoire, le caractère d'Alexandre, dont les rois, suivant l'expression de Bayle, ont été les plus terribles commentateurs, à fourni la matière de jugemens opposés et de parallèles divers. Nous avons rassemblé avec impartialité, sous le titre de complément, ces pièces du procès. Ici il est jugé par l'imagination, et là, par la morale. D'a-

(1) Plut., de Fort. Alexandre, trad. d'Amyot, tom. 17, 8.° p. 191 et 194.

(2) Histoire du siècle d'Alexandre, p. 213.

près des qualités analogues, le lecteur prononcera en définitif.

Enfin il vient de paraître un poëme sur Alexandre (1), et nous devons à l'auteur la justice d'assurer que plus on aura étudié les anciennes relations et plus on appréciera son mérite historique.

Il reste à parler des écrivains dans lesquels on trouve l'explication de quelques détails militaires.

Il est impossible de les bien saisir, si l'on n'a point étudié la tactique des anciens dans Elien (2), et sur-tout dans Arrien, qui en a donné un traité particulier, dont nous présentons, à la suite de cet ouvrage, l'extrait et le tableau.

Il faut ne pas oublier qu'Alexandre se servit ordinairement de l'évolution lacédémonienne, et qu'il évita

(1) Homère et Alexandre, poëmes par Louis le Mercier. Paris, Renouard, an 9. Voyez 3.eme volume, p. 151 et suiv., les citations poétiques.

(2) Elien, tact. ch. 33.

d'employer la macédonienne, inventée par Philippe son père, mais qui, ayant l'apparence d'une fuite, ne s'accordait point avec son génie et sa bravoure quelquefois téméraire.

Le premier de ces écrivains est Polybe, commenté par Follard. On y trouve une critique de la description de la bataille d'Issus par Callisthène (1). On doit lire la traduction avec d'autant plus de précaution, que le chevalier de Follard ne savait point le grec, et s'aidait du bénédictin don Thuillier, qui ne savait point l'art militaire. Admirable d'ailleurs dans les écarts mêmes où il se jette, cet officier a le seul tort de ramener tout à son système de colonnes et de parallèles.

Desclaisons, chef de brigade dans le corps de génie, a donné (2) le précis des

---

(1) Polyb., Hist., t. 6, l. 12, c. 6.

(2) Précis des histoires d'Alexandre et de Jule-César, etc.; par N. Desclaisons. Paris, Méquignon. 2 vol. in-12, 1784.

faits d'Alexandre et de César, soit comparés, soit opposés entre eux. Cet écrivain a suivi un mauvais guide ; il a tracé ses plans d'après les descriptions inexactes de Quinte-Curce, et paroît n'avoir aucune connaissance de ceux d'Arrien, les seuls qui soient dignes de foi et d'attention ; ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'il avait été précédé, dans cette carrière, par l'auteur des Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains.

Guichard, en les publiant, (1) se proposa de remplir le dessein de Follard. Instruit dans la langue des anciens, attaché au service de la Hollande, cet officier est le premier qui ait expliqué, d'une manière satisfaisante, la tactique des anciens. Il assigne, avec beaucoup de sagacité, les différentes époques du développement et des progrès de l'art

(1) Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains ; par Guichard, Lyon, Bruisset, 1760. 2 vol. in-8.°

militaire, ses variations, les différentes manières d'opérer qui caractérisent le génie de chaque capitaine.

Il établit des observations pleines de vérité ; que l'art militaire des anciens sera toujours l'école des bons officiers, opinion embrassée par le célèbre Maurice de Nassau, Montecuculi, Rohan, Puységur et Follard, etc. ; que les historiens grecs, tels que Polybe, Thucydide et Arrien, offrent les définitions les plus précises, dans les termes les plus exacts ; qu'il n'y a pas un seul commentateur qui n'ait embrouillé cette matière ; que même, parmi les écrivains, presque tous ont pris les règles de la tactique de leur temps, supposé même qu'ils l'entendissent, pour celles des temps antérieurs ; qu'ils ont confondu les dispositions particulières des différens capitaines dans un système général ; que cela est particulièrement sensible, relativement à la tactique macédonienne. En effet, Philippe, et Alexandre son

fils, perfectionnèrent l'ordonnance de la phalange. Le premier avait eu Epaminondas pour maître ; le second, disciple de son père et de Parménion, forma une foule de capitaines qui furent ses successeurs, et parmi lesquels se distingua le célèbre Eumène : qu'enfin, et cette remarque est la plus essentielle de toutes, on ne peut retrouver l'expression fidèle de la tactique des anciens, que chez ceux qui manièrent à-la-fois la plume et l'épée, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, Jules-César et Arrien.

On doit à Guichard la traduction d'Onosandre et de la tactique d'Arrien. J'ai fait usage de ses recherches dans le cours de cette traduction.

Ne me confiant pas encore à ces lumières, j'ai consulté celles du général Dupont, qui, après avoir dans le cabinet topographique qu'il dirigeait, concouru aux plans des campagnes de la

liberté, a cueilli d'éclatans lauriers en combattant pour elle (1).

J'ai eu de pareilles obligations au général Reynier, digne compagnon d'armes de Kléber, auquel ses conseils et sa valeur furent aussi chers qu'utiles. Je lui dois des notes faites sur les lieux qu'Alexandre a parcourus en Égypte, et la meilleure carte d'Alexandrie.

C'est ainsi que j'ai soumis à des géographes célèbres, les marches, les cartes, les tables et les dissertations géographiques qui accompagnent cet Ouvrage.

Le savant auteur de l'Atlas des voyages d'Anacharsis a enrichi notre recueil de deux plans très-précieux; l'un est celui de Tyr, et l'autre celui d'Halicarnasse.

Pour éclaircir les obscurités des Stra-

---

(1) Le général Dupont termina la campagne d'Italie par le passage du Mincio, effectué à la vue et sous les batteries de l'ennemi, par 14,000 Français contre 45,000 Autrichiens.

bon et des Ptolémée ; pour lever les contradictions et détruire les erreurs géographiques qui abondent chez les anciens, on a étudié et cherché à concilier entre eux Danville sur la géographie ancienne, les dernières cartes de la Rochette et de Rennel, la dissertation savante de Sainte-Croix, les notes de Larcher sur la géographie d'Hérodote, et sur-tout les immenses élucubrations du docteur Vincent sur le voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate.

Appuyé sur les plus véridiques et les plus nombreux témoignages, ce monument de la plus vaste érudition, confirme à chaque page l'exactitude générale d'Arrien.

# NOTICE
## SUR ARRIEN.

FLAVE Arrien prit naissance à Nicodémie, ville de la Bithynie, où il exerça les fonctions de prêtre de Proserpine et de Cérès.

Il vécut sous Adrien et les deux Antonins. La philosophie, les lettres et les magistratures civiles et militaires partagèrent sa vie. Il fut disciple d'Epictète, et c'est à lui que nous devons la publication des maximes du stoïque (1). Athènes et Rome l'élevèrent à la dignité de citoyen (2), et l'empereur à celle de consul (3).

(1) Voy. le commentaire de Simplicius. Euseb. et Dodwel, Lamotte Levayer, Photius codex, 58.

(2) Lucian. in Pseudom., t. 1, p. 747, Arrien, l. 1, p. 26, édit. de Gronovius.

(3) Photius, Col. 228, Suid., op. t. 1, édit Bas. p. 492.

Gouverneur

Gouverneur de la Cappadoce, il repoussa les Alains et les Massagètes (1), et développa, dans cette expédition qu'il a décrite, les plus grands talens militaires.

Les premiers hommes de son siècle s'honorèrent de son amitié. Lucien (2) n'en parle qu'avec vénération, et Pline le jeune lui a consacré sept de ses épîtres (3).

Arrien fut surnommé le nouveau Xénophon. Ici s'offre une particularité remarquable. Alexandre avait choisi Achille pour modèle; Arrien se proposa Xénophon. Il poussa même cette imitation jusqu'à la singularité (4). Xénophon avait rédigé les Dits de Socrate; Arrien écrivit ceux d'Epictète. Xéno-

---

(1) Incursion des Alains dans l'Asie mineure, dix-septième année du règne d'Adrien, l'an 134 de l'ère vulgaire.

(2) In Pseudom, loc. cit.

(3) Lamotte Levayer, sur les historiens gr. et lat.

(4) Fabric, Bibliot. grec., t. 1, p. 270.

phon avait publié sept livres sur l'expédition de Cyrus qui fonda la grandeur des Perses; Arrien composa sept livres sur l'expédition d'Alexandre qui détruisit cet empire, et il affecta même de se servir, ainsi que son modèle, du dialecte attique (1), qui n'était plus en usage au temps où il écrivait. Les Helléniques de Xénophon donnèrent naissance aux Bithyniques, aux Alaniques d'Arrien.

Xénophon avait traité de la chasse et de la tactique; Arrien traita de la tactique et de la chasse.

Copiste à-la-fois du style et du caractère de Xénophon, Arrien se montra aussi jaloux de la réputation de bon général, que de celle de bon écrivain.

En lisant ces deux auteurs avec attention, on trouve que Xénophon est plus naïf, et Arrien plus sec. On sent que l'un fut disciple de Socrate, et l'autre d'Epictète.

(1) Salmas, de Hellen., p. 83.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les ouvrages (1) d'Arrien.

---

(1) Ils étaient au nombre de 17 ; en voici la liste :
1.° Dissertations d'Epictète en huit livres ;
2.° Discours familiers d'Epictète, en douze livres ;
3.° De la vie et de la mort d'Epictète ;
4.° Manuel de la philosophie d'Epictète ;
5.° Guerres contre les Parthes, en dix-sept liv ;
6.° Vie de Tilliborus ;
7.° Expédition d'Alexandre dans l'Asie, en sept livres ;
8.° Sur les Indes, un livre ;
9.° Périple du Pont Euxin ;
10.° Périple de la mer Erythrée ;
11.° Expédition contre les Alains ;
12.° De la tactique, un livre ;
13.° Des événemens qui suivirent la mort d'Alexandre, 10 livres ;
14.° Gestes de Timoléon ;
15.° De l'affranchissement de Syracuse, par Dion ;
16.° Origine et histoire de la Bithynie ;
17.° De la chasse, un livre.

Fabric., bibl. grec., t. 4, p. 271.

Que si nous lui attribuons, dit Lamothe Levayer, ce que les jurisconsultes Ulpien et Paulus décident par l'autorité d'un de son nom (l. 43, dig. tit. 3, et l. 44, tit. 7), ce sera ajouter la jurisprudence à ses vastes connaissances en géographie, en tactique, en histoire, en philosophie.

Nous devons nous borner à le considérer ici comme historien d'Alexandre.

Si pour apprécier, selon Volney, la certitude des faits historiques, l'on doit peser dans les narrateurs et dans les témoins,

1.° *Les moyens d'instruction et d'information*;

2.° *L'étendue des facultés morales, qui sont la sagacité, le discernement;*

3.° *Les intérêts et les affections* d'où peuvent résulter trois espèces de partialités, celle de la contrainte, celle de la séduction, et celle des préjugés de naissance et d'éducation (1); nul ne remplit mieux qu'Arrien les conditions exigées.

1.° S'il ne fut pas témoin, il écrit sur les mémoires authentiques des témoins les plus graves, dont il discute et dont il compare les dépositions. Il annonce, en effet, qu'il se sert des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, lieutenans

(1) Volney, leçons d'histoire, p. 30.

d'Alexandre. Il paraît donner la préférence à Ptolémée. Il a également consulté le journal d'Alexandre, publié par Eumène, son secrétaire, l'itinéraire décrit par Diognète et Beton, géomètres employés à la suite de l'armée, et la description des provinces composant l'empire d'Alexandre, rédigée par son ordre, et dont Patrocle avait eu communication, par Xénoclès, garde du trésor royal.

Ces précieux monumens existaient du temps d'Arrien; nul historien n'a donc été *plus riche en moyens d'instruction et d'information.*

2.° Disciple d'Epictète, ses ouvrages ont dû porter l'empreinte d'un caractère perfectionné par la philosophie; la secte stoïque, à laquelle appartenait Arrien, est celle qui, par l'exaltation même de ses principes, devait porter le plus loin *l'étendue des facultés morales.*

La *sagacité* et le *discernement* d'Arrien sont établis aujourd'hui sur la

vérification de plusieurs faits, et l'on peut prononcer sur les autres par analogie. « En effet, tous les voyages des » Indes orientales, faits depuis cinquante ans, disait Lamotte Levayer, » déposent de la vérité des descriptions » d'Arrien». « Une circonstance, ajoute » le D. Vincent (1), qu'il faut remarquer » à la gloire d'Arrien, et qui lui est particulière, c'est qu'on a mieux apprécié » le mérite de sa relation chaque fois » qu'on a porté un œil plus attentif sur » les événemens dont il nous a transmis le souvenir. A mesure qu'on s'est » éclairé en Europe sur l'état de l'Inde, » on a reconnu l'exactitude de ses recherches historiques : de même aussi, » plus les bornes des connaissances géographiques ont été reculées, plus on » l'a trouvé vrai dans les éclaircissemens » qu'il fournit, plus on s'est convaincu » de l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé ».

(1) Voyage de Néarque, trad. de Billecoq, p. 2.

Joignez à cela, qu'auteur du meilleur traité sur la tactique des Grecs, et grand capitaine lui-même, cet écrivain ne laisse rien à désirer sur les détails militaires de l'expédition qu'il décrit.

3.° Il est purgé d'*intérêt*, mais il ne l'est peut-être pas *d'affections* et de *préjugés*, lorsqu'il s'écrie qu'une inspiration divine l'a porté à écrire l'histoire d'Alexandre (1). On reconnaît à ce langage le prêtre de Cérès. Le cachet du prêtre est encore imprimé au récit de plusieurs prodiges (2). La crédulité superstitieuse formait la base du caractère des Grecs. Tous les historiens de l'antiquité ont sacrifié à ce caractère. Nous devons seulement observer que, comparé à Hérodote, à Plutarque et à Xénophon lui-même, Arrien est le plus sobre de ces sortes de récits.

D'un autre côté, il est Grec; et « il ne

---

(1) *Oude aneu theou*, l. 7, ch. 30, ed. de Gronov.

(2) Voyez la note *a*, t. 1, p. 90.

» faut point déguiser, dit Sainte-
» Croix (1), l'inclination que paraît
» avoir eue cet historien à exalter les
» actions du monarque macédonien, à
» présenter, avec des couleurs favo-
» rables, celles qui méritent une plus
» juste censure, et à exagérer ses succès».

C'est d'ailleurs une chose étrange, que quelques-unes des extravagances d'Alexandre, telles que sa marche dans la Gédrosie, sa désolation outrée à la mort d'Ephestion, tiennent chez l'historien autant de place que ses exploits les plus considérables. Arrien a manqué là d'une juste mesure, comme dans quelques-unes de ses digressions.

Le mérite de l'ouvrage est indépendant de ces défauts. Il en est comme de ces grands tableaux où le charme d'une ordonnance supérieure et d'une composition savante n'est pas détruit par quelques incorrections de dessin.

(1) Examen critique des Historiens d'Alexandre, p. 27.

Il reste à parler du style. C'est celui de Xénophon, surnommé l'abeille attique. Il est tel qu'il convient à l'histoire, clair, simple, d'une élégance naïve, sans jamais s'élever; c'est le style que les rhéteurs ont nommé le tempéré.

Dans quelques discours, et il a eu la sagesse de ne pas les multiplier, il rappelle le caractère de la belle éloquence grecque, simple et passionnée. Chez les modernes, l'éloquence n'est trop souvent que de la rhétorique; chez les Grecs, c'est le mouvement de la dialectique à peine orné.

Photius (1) a fait le plus grand éloge de la noble simplicité du style d'Arrien. Notre impartialité nous oblige cependant à reconnaître dans son style quelque longueur. L'auteur ne fait jamais mention d'un ordre ou d'une disposition, sans en répéter plusieurs fois les détails : cela tient sans doute à la tour-

(1) Phot., bibliot. col. 225 et 228.

nure antique et naïve ; mais ne peut être supporté par le génie, et, pour ainsi dire, l'impatience de la langue française. Quelquefois, mais rarement, il se montre rhéteur, comme dans la description du départ de la flotte pour l'Indus, et du confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès. Il s'écarte aussi dans des digressions oiseuses, comme dans la description des ponts des Romains, dans la dissertation sur Hercule.

On peut reprocher encore à cet auteur, ou plutôt à ses copistes, quelques erreurs géographiques, quelques transpositions. Nous les avons réparées, ainsi qu'une lacune du septième livre, d'après le plus judicieux des critiques, Sainte-Croix. Nous terminerons par le jugement qu'il porte (1) sur Arrien.

« Philosophe, général d'armée, excellent écrivain, judicieux critique, il » doit être considéré, non-seulement

(1) Exam. crit. des hist. p. 28.

» comme le premier historien d'Alexan-
» dre, mais comme le seul sur le té-
» moignage duquel on puisse comp-
» ter ».

---

# DES ÉDITIONS

ET

# TRADUCTIONS D'ARRIEN.

## ÉDITIONS.

Nous ne citerons point l'édition grecque de Venise, 1535, in-8.° précédée d'une préface, par J. B. Egnatius, ni l'édition in-8.° grecque et latine, texte séparé, publiée à Bâle, en 1539, par Gerbelius.

Il suffira d'indiquer 1.° l'édition in-8.° grecque et latine, de Barth. Facius, Pisaur., 1508, en observant que celle imprimée à Lyon, en 1552, format in-12, est remplie de fautes, de lacunes et d'interpolations.

2.° L'édition grecque et latine, publiée par Vulcanius, à Genève, chez H. Etienne, 1575, in-folio.

Vulcanius suivit le texte de Gerbelius, en le corrigeant d'après un ancien manuscrit qu'il reçut de Henri Etienne.

3.° L'édition grecque et latine, publiée par Blancardus. Amsterdam, Jansson, 1668, in-8.°

Blanchard ajouta, au travail de Vulcanius, les lumières qu'il tira de deux manuscrits de la bibliothèque de Gand et de celle de Richelieu. Il y joignit des notes.

4.° L'édition grecque et latine de Gronovius. Lugd. Bat. Vander Aa. 1704, in folio.

Gronovius, profitant des recherches de tous ses prédécesseurs, en fit de nouvelles, les conféra avec un manuscrit d'une abbaye de Pérouse, et quatre exemplaires de la bibliothèque de Médicis. Fier de la découverte du sens

de trois ou quatre mots échappés à la sagacité des autres professeurs, il les taxe durement d'ignorance, et remplit ses notes de toutes les invectives dont les savans en *us* se gratifiaient au 16.ᵉ siècle, avec une impudence aussi grossière que celle de quelques journalistes du 19.ᵉ

5.° La belle édition grecque et latine, divisée en chapitres, Westein. Amsterdam, 1754.

6.° L'édition grecque et latine, avec des notes et une table grecque. Georg. Raphel. Amstelod, 1757, in-8.°

### TRADUCTIONS.

#### *En Italien.*

Il existe une traduction in-8.° de l'Expédition d'Alexandre, par Ramusio.

#### *En Anglais.*

Deux traductions in-8°, l'une par Rook, et l'autre par Harris.

## *En Français.*

Deux traductions, l'une in-4.°, publiée à Paris, en 1581, par Claude Witart.

La seconde, par Perrot Dablancourt. Paris, Camusat, 1646, in-8.°

On ne peut reprocher, à ce dernier écrivain, que son inexactitude. On avait donné à ses traductions le nom de *belles infidèles*. En général, il s'approprie le texte de l'auteur qu'il traduit; il l'élague à son gré, et lui prête non-seulement sa manière de voir, mais même sa manière de s'exprimer. Il suit de là que tous les écrivains de l'antiquité présentent, dans ses traductions, la même physionomie, malgré la différence de leurs traits. Chez lui, Tacite et Xénophon, Arrien et Lucien parlent du même ton. D'ailleurs, son style, élégant et facile, que Vaugelas avait pris pour modèle, offre aujour-

d'hui quelques tours vieillis, quelques expressions surannées.

Ces considérations ont conduit les savans du siècle qui vient de s'écouler, à publier de nouvelles traductions (1) des auteurs qu'il avait presque défigurés.

Cette considération était ici plus importante encore. En effet, c'est dans les détails d'une tactique ancienne et étrangère, dans la description de mouvemens précis et rapides, dans une narration qui embrasse des événemens extraordinaires, des peuples, des mœurs et des usages lointains et inconnus, que toute altération dans le texte devient une espèce de délit littéraire envers l'historien et le lecteur. Ajoutez que, faute d'avoir divisé les livres en chapitres et en section, et pour avoir négligé

(1) Je me contenterai de citer les nouvelles traductions de Lucien par Massieu, de Thucydide par l'Evesque, etc.

d'éclaircir

d'éclaircir le texte par des notes et des rapprochemens tirés des autres historiens et sur-tout des écrivains militaires, Dablancourt a rendu extrêmement pénible la lecture de cette expédition.

Indiquer ces défauts, c'est montrer la tâche qui m'était imposée.

Je me suis appliqué, sur-tout, à conserver le style simple d'Arrien; il m'en a coûté, sans doute, pour ne point sortir des bornes de cette simplicité.

Les mêmes situations ramènent les mêmes expressions; car il y a, pour ainsi dire, une formule générale pour chaque description de batailles, de siéges, de marches, de retraites, etc.

Fidèle à rendre le tour de la pensée plutôt que le mot, j'ai resserré alors l'expression par fois diffuse d'Arrien, pour obtenir plus de clarté et de rapidité dans la narration. J'ai fait disparaître des répétitions inu-

tiles (1), et j'ai souvent rapproché, dans un ordre plus exact, des membres de phrase épars et brisés qui appartenaient au même corps de discours.

J'ai cru sur-tout devoir imprimer une tournure laconique et précise aux ordres, aux discours d'Alexandre (2). C'est l'expression du commandement, quelquefois d'une pensée, et toujours d'une volonté forte.

Pour soulager et reposer l'attention, j'ai rallié à de principaux événemens, les principales divisions de chaque livre, qui paraissent ici distribuées, pour la première fois, dans un ordre méthodique.

---

(1) On peut juger de ces répétitions par les exemples suivans :

La date de la bataille d'Arbelles est rapportée deux fois, l'une au commencement, l'autre à la fin du récit.

Il en est ainsi de l'âge de Darius, relaté et dans le début et dans la conclusion des réflexions sur sa mort.

(2) Imperatoriâ brevitate. *Tacite.*

J'ai quelquefois, à l'exemple des savans modernes, transporté dans la traduction des termes grecs dont l'équivalent n'existait point en français, tels que Agema, Argyraspides, Hétaires, Hyparque, Hipparque, Hoplites (écrit alternativement comme le mot Ephestion, avec ou sans *h* au commencement du mot) Hippagoges, Keleustès, Triacontères, etc. L'explication de chacun de ces mots se trouve au bas des pages où ils sont employés pour la première fois.

Enfin, après avoir parcouru tout ce que l'on a écrit sur Alexandre et sur la géographie des anciens, j'ai jeté, dans des notes laborieuses, les détails qui pouvaient ajouter de l'intérêt et de la clarté aux récits de l'historien.

Les cartes, les plans de batailles et ceux des villes, le tableau de la tactique grecque d'après Arrien, étaient nécessaires pour l'intelligence du texte.

Cet atlas, qui manquait à l'histoire d'Alexandre devient précieux par les noms justement célèbres de ceux qui ont contribué à l'enrichir.

---

# NOTIONS PRÉLIMINAIRES

*Sur la différence de la tactique ancienne et de la tactique moderne* (1).

On ne rapprochera, dans cette comparaison, que les résultats matériels.

Il est des résultats d'un autre ordre, et qui n'influent pas moins sur le succès des batailles; ce sont les ressorts moraux. Ils se composent des plus nobles passions; mais ils échappent, par cela même, à l'analyse. Ils forment les leviers du génie. On a vu ce qu'ils pouvaient dans toutes les guerres de la liberté, particulièrement dans celles de ces derniers temps.

De la seule différence des projec-

(1) Consultez *l'esprit du système de guerre moderne* par un ancien officier prussien. Paris, Bernard, an 10.

tiles (armes de jet), sont nées les règles opposées des deux tactiques.

Les projectiles des anciens étaient, en général, des armes faibles (1), qui ne servaient qu'à engager l'action, et à l'abri desquelles il était impossible de rallier des corps une fois enfoncés.

Il n'en est point ainsi des projectiles modernes. La foudroyante artillerie décide presque toujours des batailles.

Chez les anciens, tout l'effort se dirigeait sur le centre, sans s'inquiéter des ailes, tandis que chez les modernes, l'action se porte et s'engage sur les ailes.

On resserrait donc autrefois sa bataille, on la développe aujourd'hui. A l'ordre serré et profond, a succédé l'ordre mince et étendu.

Chez les anciens, la supériorité de la tactique et de la discipline avait une

(1) Ce ne fut que dans la dégradation du Bas-Empire qu'on fit principalement usage, dans les armées, des Balistes, des Catapultes.

autre influence que parmi nous. Dans la mêlée, la force et l'adresse exerçaient tous leurs avantages. Mais aujourd'hui, l'infanterie ne fait que tirer, et le feu décide de tout.

L'introduction des armes à feu a nécessité un grand développement, parce qu'une armée n'est, le plus souvent, redoutable qu'en raison du nombre de feux qu'elle peut fournir.

On a divisé les armées modernes comme celles des anciens, en armes pesantes et en armes légères, mais la principale différence des deux tactiques, est que celle des anciens se rapportait toute au combat à l'arme blanche, et la nôtre à celui de l'arme à feu. De là, chez eux, la nécessité de l'ordre profond pour renverser l'ennemi par son poids, et lui opposer toujours de nouveaux soldats, à mesure que les plus avancés étaient détruits. De là encore le front rétréci de leur armée, parce qu'on n'avait rien à craindre des feux croisés.

Le centre rompu (1), autrefois la bataille était gagnée. Aujourd'hui, tout est fini quand une armée a tourné le flanc de l'autre.

Les batailles anciennes étaient, par conséquent, plus meurtrières, 1.° parce que tel est le caractère des mêlées; 2.° parce que les retraites en ordre étaient presque impossibles; 3.° parce que les anciens n'avaient pas une cavalerie assez nombreuse pour protéger l'infanterie dans la fuite, et que d'ailleurs leur cavalerie ne pouvait rien contre le genre d'armes de leur infanterie (2); 4.° parce qu'une fois en déroute

---

(1) Cette direction ne réussit pas à Cannes. Voy. aussi dans Tacite, annal., l. 3, c. 75, la description d'opérations exécutées avec succès sur les flancs.

(2) L'infanterie actuelle peut moins résister à la cavalerie que l'ancienne : voilà pourquoi Follard propose de donner à sa colonne d'infanterie des piques mêlées avec les fusils et les baïonnettes, de manière que les armes longues soient soutenues par les courtes.

et vivement poursuivi, il était impossible de penser à une position et à faire front de nouveau, faute de projectiles, derrière lesquels on auroit pu se reformer.

Enfin ce sont les masses, c'est-à-dire le plus grand nombre des combattans et la plus grande quantité d'élémens propres à faire la guerre, qui doivent, tôt ou tard, parmi les modernes, décider du succès, et non, comme chez les anciens, la supériorité de la discipline et du courage.

La nature des armes a changé non-seulement la tactique, c'est-à-dire tout ce qui concerne les évolutions militaires dans un jour de bataille, mais encore la stratégie (1), c'est-à-dire tout ce qui concerne les marches et les mouvemens d'une armée, avant de parvenir à l'ennemi.

---

(1) La stratégie renferme deux parties principales, les marches et les campemens, comme la tactique renferme l'attaque et la défense.

Comme il est devenu de principe d'étendre presque toujours ses positions pour envelopper celles de l'ennemi, il a fallu augmenter le nombre des soldats.

Les armées sont donc plus considérables qu'elles n'étaient autrefois : ensuite les trains d'artillerie, les munitions et les bagages beaucoup plus nombreux, ont nécessité l'établissement des magasins; et de l'établissement des magasins, est né celui des forteresses.

De là résulte la nécessité de ce qu'on appelle une *base militaire* ; c'est-à-dire qu'il faut renfermer ses opérations dans le cercle de ses moyens (1).

Après avoir calculé la base des lignes d'opération, il a fallu en déterminer le but. La guerre n'a plus eu pour objet général et vague, de vaincre l'ennemi et de le pousser aussi loin que possible;

(1) Les armées modernes n'ont pas, au milieu d'elles comme celles des anciens, mais autour d'elles, les sources de leur conservation.

mais de le vaincre dans tel point, de l'expulser de telle position, de le poursuivre jusqu'à telle autre, et de s'arrêter à propos par un calcul relatif à soi-même, et pour ne pas s'épuiser.

Les lieux qui renferment les élémens de la puissance militaire de l'adversaire, les choses, sont donc, bien plus que les hommes, l'objet de la guerre.

S'il n'était pas nécessaire de se *baser* avant d'avancer; si les armées modernes avaient, comme celles des Romains, les moyens de leur entretien en elles-mêmes, ou qu'elles pussent facilement se les procurer par-tout, on verrait encore aujourd'hui des conquérans parcourir et soumettre des Etats entiers; mais ces campagnes chevaleresques ne peuvent plus avoir lieu; car plus on laisse de distance entre sa base et soi, plus l'angle objectif devient aigu; et, dans cette position désavantageuse, les flancs, les derrières et les convois n'étant point assurés, on est contraint à

une retraite précipitée, si on ne veut pas mourir de faim et même finir par être enveloppé et anéanti.

Où pouvait-il y avoir des bornes naturelles pour une armée romaine, par exemple, qui marchait en avant sans base et sans lignes d'opération? Qu'avaient à redouter, du grand nombre, ces troupes excellentes, dans un temps où la valeur et la discipline des armées en fesait la force? Quels obstacles s'opposaient à leurs triomphes continuels, et par conséquent à la perpétuité de la guerre? On pouvait alors conquérir le monde, tandis que le bilan des puissances est le résultat salutaire du système adopté chez les modernes.

Au reste, plus le nouveau système se perfectionne, et plus il s'éloigne de l'ancien.

---

# INTRODUCTION HISTORIQUE.

## § I.er

### *Situation politique de la Grèce.*

L'époque brillante de la grandeur grecque se termina par des divisions, et les divisions par la servitude.

Il faut en chercher les causes. La première sortit de l'orgueil même des vainqueurs de l'Asie. Sparte et Athènes se disputèrent la prééminence entre les Républiques de la Grèce, que leur rivalité entraîna et accabla dans ces querelles.

L'union de ces deux puissances ne fut pas moins fatale que leurs divisions. La balance politique des Grecs n'eut plus d'équilibre. Les autres villes, allarmées, cherchèrent d'abord à s'op-

poser à cette nouvelle domination, et ensuite à l'usurper.

Telle était la situation générale des choses, lorsque Thèbes s'éleva; mais son influence expira avec Epaminondas. Thèbes était d'ailleurs sans commerce, sans marine, et presque sans législation.

Epuisées enfin par les blessures qu'elles s'étaient faites, les grandes Républiques grecques gisaient, pour ainsi dire, sans vie et sans mouvement.

D'un côté, Lysander (1) avait introduit l'or et la corruption dans Lacédémone asservie; l'éphore Epitadeus y avait ouvert la porte à la vente des héritages : ainsi les lois de Lycurgue étaient anéanties, et l'Etat avec elles.

De l'autre, Athènes, depuis que Périclès avait affaibli l'enthousiasme de la la liberté, en le dirigeant vers les arts (2), Athènes languissait dans la

(1) Voy Plutarque.

(2) Périclès, en faisant donner un salaire aux

mollesse : une loi punissait de mort celui qui aurait proposé d'employer aux dépenses publiques les fonds destinés aux spectacles. Il faut voir, dans Démosthènes, de quels détours il lui fallut user pour faire cette proposition.

Corinthe était énervée par la défection de ses colonies et par son luxe.

Chaque ville avait séparé ses intérêts de ceux de la Grèce.

Il existait ensuite un principe de guerre de gouvernemens à gouvernemens, les uns étant aristocratiques, les autres penchant vers la démocratie ; et dans la même ville, de citoyens à citoyens, entre les artisans divers, entre les nobles et ceux qui ne l'étaient point, entre les riches et les pauvres.

Enfin, par excès de faiblesse ou d'aveuglement, les Grecs avaient appelé au milieu d'eux leurs ennemis naturels.

---

citoyens pour leur présence aux spectacles et aux jugemens, avait corrompu et perdu la République.

Sparte, Athènes et les Perses se liguaient tantôt ensemble, tantôt les uns contre les autres.

Sparte, avec le secours du roi de Perse, avait subjugué Athènes; Athènes, avec le même secours, s'affranchit du joug des Lacédémoniens (1).

La politique des Perses affaiblissait ainsi les Grecs en les divisant. Elle avait pour maxime fondamentale qu'elle ne devait souffrir en Grèce l'accroissement d'aucune puissance assez forte pour entraîner les autres, et pour réunir contre l'Asie toutes les forces de l'Europe. Ainsi les Perses avaient protégé les habitans de Rhodes, de Bysance, et les autres insulaires ligués contre Athènes, obligée de reconnaître leur indépendance. Ainsi ils envoyèrent à Thèbes de l'argent dans la guerre contre les Phocéens; ainsi ils s'opposèrent aux premiers

(1) Diod, l. 11; Cornel. Nepos in Lysand. et Conon.

miers progrès de Philippe, aussitôt que les cris de Démosthènes les appelèrent. On accusa même plusieurs orateurs d'avoir été constamment à la solde du despote de l'Asie.

Par le traité humiliant d'Antalcidas, le grand roi était devenu l'arbitre suprême du Péloponèse.

La confédération de la Grèce était donc dissoute dans ses élémens.

Il faut attribuer aussi cette décadence d'abord à l'affaiblissement du tribunal suprême des Amphictyons (1), le seul palladium du pacte fédératif, et ensuite à l'extinction du patriotisme.

## §. II.

### *De la Macédoine.*

La Macédoine, séparée par sa si-

(1) On ôta, dit un historien, au tribunal chargé de représenter la confédération, le pouvoir nécessaire pour faire respecter ses décrets, en l'occupant uniquement des querelles de religion.

tuation et encore plus par ses mœurs du reste de la Grèce, était barbare comme la Thrace, la Péonie, l'Illyrie, qui l'environnaient. Elle avait, dans son origine, été bornée à l'Emathie; en proie aux troubles et aux divisions, humiliée par ses voisins, elle était près de retomber dans l'obscurité et le néant d'où l'avaient tirée la fuite des Dynastes qui la civilisèrent et l'agrandirent. Il serait peu intéressant d'en parcourir la série depuis Caranus jusqu'à Philippe.

Ce qu'il suffira de remarquer, c'est que le caractère de ses chefs fut toujours le résultat de leur situation. Faible d'abord, sous Caranus, le gouvernement se fonde sur la politique; sous Perdiccas I, il s'affermit par la valeur : parvenu à se faire respecter sous Archelaüs, il fait fleurir les arts : la paix et l'amollissement les suivent. Les guerres naissent, les divisions éclatent sous les princes suivans, elles amènent les usurpations et les conquêtes de Philippe. Tel

est à-peu-près le cercle qu'ont parcouru tous les empires.

Tributaire des principales républiques de la Grèce, la Macédoine en devient l'arbitre. Le génie d'un seul homme opéra cette révolution.

## §. III.

### *De Philippe.*

Il créa sa propre élévation, celle de la Macédoine, et même la grandeur d'Alexandre.

La Macédoine n'avait point d'état militaire et maritime : elle était sans argent, sans alliés. Il lui donna des ports, ouvrit des mines, forma la phalange, (1) conquit ou acheta des alliés.

(1) Homère décrit la formation d'un bataillon particulier qu'il nomme le Pourgos. « Là, dit-il, » les boucliers joignent les boucliers, les casques » touchent les casques, et le soldat serré contre le » soldat, ne présente à l'ennemi qu'une seule » masse menaçante. Les yeux voient flotter avec

Il prépara l'asservissement de la Grèce par les mêmes moyens que César employa depuis pour opprimer Rome. C'est dans la Thrace et l'Illyrie qu'il forgea les fers d'Athènes.

Son ambition semait dans le temps. Ses plans, mûris par une politique

---

» effroi, une forêt de panaches qui semblent tenir » à une seule tête ».

Le Pourgos de l'Iliade, réuni à l'idée du bataillon sacré de Thèbes, que Philippe avait vu manœuvrer tant de fois, lui inspira l'idée de la phalange.

Voyez dans Polybe la comparaison que cet auteur fait de cette ordonnance avec celle des Romains à laquelle il donne la préférence. Il faut cependant convenir qu'eu égard aux conjonctures dans lesquelles Philippe créa la phalange, il ne pouvait rien imaginer de plus avantageux. La manière des Romains de ranger leurs armées sur trois lignes, et par petits corps séparés par des intervalles, n'est bonne que pour des troupes extrêmement exercées et accoutumées à braver les dangers. Les Macédoniens n'étaient point tels quand Philippe parvint à la couronne. Il fallait une ordonnance qui, par sa nature, leur inspirât de la confiance, et n'exigeât presque aucune expérience dans le maniement des armes.

Mably, observ. sur les Grecs, p. 153.

impénétrable, n'éclataient qu'à propos et toujours à l'improviste : sa prudence avait préparé lentement ce que sa valeur exécutait avec impétuosité.

C'est un beau trait de sa gloire que d'avoir surmonté la prospérité même qui perdit Alexandre. Tous les jours un citoyen répétait au Roi, par ses ordres, à son réveil, *souviens-toi que tu es homme.*

On retrouve Ulysse dans Philippe, comme Achille dans Alexandre. Cependant, lorsque l'héroïsme convient à ses intérêts, Philippe fait reconnaître en lui l'élève d'Epaminondas.

Mais il emploie indifféremment, les armes ou l'intrigue. Tout ce qui mène au but est son moyen.

Guerrier, négociateur, politique, il brille dans tous les rôles, et échappe, pour ainsi dire, par la multiplicité de ses travestissemens aux regards que son génie éblouit et fascine.

S'agit-il de régner? il voit que les

dangers (1) et les divisions mêmes qui assiégent le trône en seront les degrés. Il s'élève d'abord entre les deux compétiteurs, protége le plus jeune, le fait ensuite déposer, ceint le diadême, endort, par des négociations, les Athéniens qui ne s'éveillent qu'au bruit de la prise d'Amphipolis, crée une nouvelle tactique, accable son dernier rival, réduit les Barbares, affermit d'une main ses frontières, les agrandit de l'autre, civilise l'intérieur, se fait respecter au-dehors, et fort de ses armes, de ses trésors, (2) prépare déjà dans sa pensée l'asservissement de la Grèce. Philippe était alors âgé de vingt-quatre ans.

S'agit-il d'envahir le Péloponèse; l'imposture sacrée ne lui manquera pas. Philippe devient le protecteur des

(1) Trois armées menaçaient alors la Macédoine.

(2) L'exploitation des mines de la ville de *Philippes* augmenta par an le trésor royal de plus de mille talens (6 millions).

temples. Sous prétexte de venger le territoire d'Apollon, il s'empare de celui de la Grèce.

Les formes, toujours si puissantes, deviennent, entre ses mains, des ressorts et des piéges. Investi du droit de députer au conseil amphictyonique et de présider aux jeux pythiques, il accoutume les Grecs à le considérer comme leur arbitre. C'est alors que sa tyrannie habile divise et corrompt toutes les républiques agitées par ses intrigues ou ébranlées par ses armes.

Sa politique consiste à les détacher les unes des autres, à nourrir et à appuyer les rivalités. Il se montre alors protecteur et bientôt oppresseur.

Le triomphe de l'éloquence patriotique est d'avoir suspendu quelques instans ses exploits. Le tableau de Démosthènes, arrêtant par la force de la parole ce torrent prêt à dévorer les faibles ruines de la liberté, sur lesquelles l'orateur demeure seul debout,

serait le plus beau spectacle de ce siècle, si la mort de Phocion n'en était le plus grand.

Mably établit durement que Démosthènes perdit la chose publique ; il est à présumer qu'il l'eût rétablie s'il eût pu s'accorder avec Phocion, ou si ce dernier avait continué de diriger les armées, s'il avait du moins commandé à Chéronée.

## § IV.

### *Occasion et motifs de la guerre contre les Perses.*

Ces motifs ont été indiqués par Polybe (1), et développés par Follard.

« Ne cherchons point d'autre source, dit celui-ci (2), de la guerre des Grecs contre les Perses, que les richesses de ces derniers, les trésors immenses de

(1) Polybe, l. 3, c. 2, p. 239 et suiv., édit. d'Ern.
(2) Follard sur Polybe, t. 4, p. 8.

leurs rois, ceux des Satrapes qui gouvernaient les provinces, et des grands de cet empire, la faiblesse de leurs frontières, la beauté et la bonté du pays capable de fournir à l'entretien des plus nombreuses armées, la mollesse et la lâcheté de ces peuples, le peu de discipline de leurs troupes, et leur incapacité dans la science des armes. Voilà la seule et unique cause de cette guerre. Le retour des Grecs sous la conduite de Xénophon, qui ne trouva aucune résistance dans sa retraite, la descente de Xercès dans la Grèce, l'oppression des villes grecques; toutes ces choses ensemble ne sont que le prétexte de cette guerre. Le passage d'Agésilas en Asie, où il ne trouva rien qui osât s'opposer à ses conquêtes, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée, contre un ennemi infiniment supérieur, n'aida pas peu à déterminer les Grecs à entreprendre la conquête de ce grand empire; car si le roi de Lacédémone n'eût

pas vu renverser son projet par une intrigue que Conon (1) suggéra au roi de Perse, il est certain que ce roi de Lacédémone eût fait ce qu'Alexandre fit depuis.

Philippe, père d'Alexandre, voyait assez que l'expédition d'Asie n'était pas une entreprise fort hasardeuse, et d'une part il n'avait rien à craindre des Grecs dont il s'était concilié la faveur, de l'autre, il comparaît ses rares talens pour la guerre, et la valeur de ses troupes aguerries et formées de sa main, avec l'état où il voyait le grand roi; beaucoup de généraux et pas un seul capable de commander; des armées innombrables et pas un soldat; des trésors immenses, mais avec tout l'or du

(1) Conon conseilla au grand roi de faire passer de grandes sommes d'argent dans la Grèce, et de les distribuer aux orateurs qui ne manqueraient pas de le servir et d'exciter les peuples contre les Lacédémoniens. L'effet de cette corruption fut si rapide, que toute la Grèce se souleva contre les Lacédémoniens, les força de rappeler Agésilas.

monde, on ne formera pas d'excellens soldats ni d'habiles officiers. Il n'en fallait pas davantage pour exciter l'ambition d'un grand capitaine et pour regarder la conquête de l'Asie comme une chose peu difficile ».

Il faut ajouter que Philippe satisfesait à-la-fois son intérêt, sa vengeance et sa politique ; son intérêt, en ajoutant par la conquête à ses forces et à sa renommée ; sa vengeance, en punissant les Perses d'avoir pris, contre lui, le parti des Athéniens ; sa politique, en tournant contre cet empire les forces des Grecs qui pouvaient se diriger contre lui, en leur ôtant aussi, par cette invasion, le secours redoutable d'un ennemi qu'ils auraient appelé contre la Macédoine.

Isocrate, orateur aussi célèbre par son patriotisme (1) que par ses talens,

(1) Après la perte de la bataille de Chéronée, il prit la résolution de mourir.

alarmé des divisions des Grecs, avait composé un discours pour leur persuader de se réunir contre les Perses.

Il ne voyait pas que c'était favoriser l'élévation du chef général de cette guerre, que c'était préparer et dissimuler, par l'éclat des victoires, l'asservissement de la patrie.

## §. V.

### *Des premières années d'Alexandre.*

Alexandre naquit d'Olympias, dont les prêtres voilèrent, dit-on, l'impudicité, en supposant qu'elle eut alors commerce avec un dieu.

La superstition observa que le temple d'Ephèse fut brûlé le jour de la naissance d'Alexandre, présage fatal de l'embrasement que son ambition devait allumer.

L'ame hautaine d'Alexandre se ré-

véla dans ses premières actions et dans tous ses discours.

Manier des armes, dompter des chevaux, sont les exercices de son enfance.

On sait comment il dompta Bucéphale ; ce fut alors que Philippe l'embrassa en lui disant : « O mon fils ! » cherche maintenant un empire plus » vaste, car la Macédoine n'est pas » digne de toi ».

Ce mot de Philippe, l'éclat même de la gloire paternelle, la création récente de la grandeur macédonienne, tout dut contribuer à allumer, à nourrir du moins l'enthousiasme d'Alexandre.

Une circonstance particulière à laquelle peu d'historiens on fait attention, influa nécessairement sur son caractère. Parmi les instituteurs de sa première enfance était un Acarnanien nommé Phœnix, qui se plaisait à donner au roi le nom de Pélée, et au jeune prince celui d'Achille.

Ce fut peut-être cette flatterie qui enfanta la manie héroïque d'Alexandre.

De là ses larmes et l'exclamation, au récit des exploits de Philippe : « Il ne me laissera rien à faire ».

A dix-huit ans il contribua, par sa valeur, au succès de la bataille de Chéronée.

Aristote essaya, mais en vain, de donner le change à cette ame ardente, en cherchant à lui faire oublier, par la passion de tout savoir, celle de tout subjuguer.

Alexandre avait conservé quelques souvenirs de ces premières impressions, lorsqu'il écrivit par la suite au philosophe. « Tu publies ta doctrine ; en quoi différerai-je du reste des hommes, si les nobles connaissances que je te dois deviennent communes ? Ne sais-tu pas que j'ambitionne et que je place la suprématie de la science au-dessus de celle du pouvoir ».

Il est à remarquer que le grand-homme, chez Alexandre, était l'élève du philosophe. Il ne tomba au-dessous de lui-même que lorsqu'il abandonna les principes du sage de Stagyre.

---

# PRÉAMBULE,

## OU

## PRÉFACE D'ARRIEN.

*J'écris les guerres d'Alexandre sur les Mémoires de Ptolémée (a) et d'Aristobule (b) : unanime, leur témoignage me présente le caractère de la vérité; opposé, je le discute, et n'admets que les faits dignes de foi, dignes de l'histoire. D'autres ont rapporté d'autres gestes du fils de Philippe; car nul n'occupa des écrivains plus nombreux et plus divisés.*

*Ptolémée et Aristobule m'ont paru mériter le plus de créance; Aristobule*

(a) *Fils de Lagus.*
(b) *Fils d'Aristobule.*

*ne quitta point le prince durant cette expédition; Ptolémée fut son compagnon d'armes; et Roi, il se fût plus avili qu'un autre par le mensonge; tous deux enfin n'écrivirent qu'après la mort du conquérant, affranchis de cette contrainte et de cet intérêt qui auraient pu leur faire trahir la vérité.*

*Quelques auteurs ont rassemblé des traits qui méritent d'être cités, et que je n'ai pas jugé incroyables pour n'appartenir qu'au seul Alexandre; je les ai recueillis.*

*La surprise de voir un nouvel historien succéder à tant d'autres, cessera peut être en comparant leurs écrits au sien (a).*

(a) Ce jugement qu'Arrien osa porter sur lui-même, n'a pas été démenti.

## LIVRE PREMIER.

*Première partie, du premier au troisième chapitre inclusivement.*

Expéditions préliminaires en Europe: au Nord, contre les Barbares; dans le Péloponèse, contre les Grecs.

*Deuxième partie, du quatrième au sixième chapitre.*

Expéditions dans l'Asie mineure: le long des côtes et au centre.

## SOMMAIRE.

I. *Mort de Philippe ; Alexandre se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.*

II. *Expéditions : contre les Thraces ;*

III. *Contre les Triballiens ;*

IV. *Contre les Gètes ;*

V. *Contre Clitus, fils de Bardyle, et les Taulantiens.*

# EXPÉDITIONS

# D'ALEXANDRE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Expédition au Nord, contre les Barbares (a).*

### §. I.

*Mort de Philippe. Alexandre se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.*

On place, sous l'archontat de Pythodème, la mort de Philippe (1) * et l'avénement

(a) Diodore et Plutarque passent rapidement sur ces expéditions qui développèrent les talens militaires du conquérant de l'Asie ; les premiers livres de Quinte-Curce sont perdus : Arrien seul nous a conservé des détails satisfaisans, mais qui présentent cependant quelques difficultés.

* Les notes indiquées par des chiffres se trouvent à la fin de chaque chapitre.

d'Alexandre au trône. Il touchait à sa vingtième année (*a*). Le nouveau roi se rend dans le Péloponèse, y convoque l'assemblée générale des Grecs, et demande à remplacer Philippe dans le commandement de l'expédition contre les Perses.

Tous y consentent, à l'exception des Lacédémoniens. Nos ancêtres, répondent-ils, ne nous ont point appris à obéir, mais à commander.

Les Athéniens se préparaient à de nouveaux mouvemens; mais frappés de la présence subite d'Alexandre, ils lui prodiguent encore plus d'honneurs qu'à Philippe.

Il retourne en Macédoine ordonner les préparatifs de l'expédition d'Asie.

§. II.

*Expédition contre les Thraces.*

Au printemps il passe dans la Thrace, et marche sur les Triballiens et les Illyriens, peuples finitimes, prêts à se soulever, et qu'il

(*a*) Il faut noter, dit Philippe de Commines, que tous les hommes qui jamais aient été grands et fait de grandes choses, ont commencé fort jeunes, et cela gît à la nourriture. *Mem.*, *liv.* 1, *c.* 10.

lui importait de réduire entièrement avant de tenter une expédition lointaine. Il part d'Amphipolis ; fond sur le pays qu'habitent les Thraces indépendans; laisse à sa gauche la ville de Philippes et le mont Orbélus ; traverse le Nessus, et arrive le dixième jour de marche au mont Hæmus.

Des caravanes armées, réunies à des hordes de Thraces libres, défendent l'entrée des gorges, occupent les hauteurs et ferment le passage. Ils mettent en avant, et disposent autour d'eux leurs chariots, dans le dessein non-seulement de s'en faire un rempart, mais encore de les précipiter des sommets les plus escarpés, sur la phalange macédonienne, si elle tente de les franchir : ils pensaient que plus cette phalange serait serrée, et plus elle serait facilement rompue par le choc des chariots. Alexandre chercha d'abord quelques moyens sûrs pour s'emparer de ces hauteurs ; mais ensuite, décidé à tout braver puisqu'il n'y avait point d'autre voie, il donna ordre aux Oplites d'ouvrir la phalange lorsque le terrain le permettrait, et lorsqu'il serait trop resserré, de mettre le genou en terre, de se courber sous leurs boucliers, en formant la tortue, de manière

que les chariots pussent glisser au loin sans les entamer.

Il en fut ainsi qu'Alexandre l'avait prévu et ordonné. Ici la phalange s'ouvre ; là, roulant sur les boucliers, les chariots causent peu de désordre et aucune perte.

Les Macédoniens, ranimés en voyant s'évanouir le danger qu'ils avaient le plus rédouté, jettent un grand cri, et fondent sur les Thraces. Alexandre fait avancer les hommes de trait de son aile droite, avec ordre de couvrir un autre corps qui se dirige par un côté plus accessible, et d'écarter les Thraces sur tous les points. Lui-même, à la tête de l'Agéma (*a*), fait ébranler l'aile gauche renforcée des Hypaspistes (*b*) et des Agriens.

Dès que les Thraces paraissent, une grêle

---

(*a*) L'Agéma était un corps de cavalerie composé d'environ mille hommes d'élite, et faisait partie des Argyraspides, ou gardes d'Alexandre, ainsi appelés, parce qu'ils portaient des boucliers d'argent.

(*b*) Les Hypaspistes seuls étaient au nombre de trois mille (*Arrian ap. Phot ; Diod., l.* 17 *et* 19) ; il est fait mention des Argyraspides séparément.

Les Hypaspistes formaient l'infanterie macédonienne par opposition aux Oplites grecs, qui étaient les fantassins pesamment armés.

de flèches les disperse ; la phalange se précipite, repousse sans peine une troupe d'hommes à demi-nus, et de barbares mal armés. Ils n'attendent point Alexandre, qui fond par la gauche ; ils jettent leurs armes, et se dispersent dans la montagne. On en tue quinze cents environ. Peu tombèrent vivans au pouvoir des Grecs : l'habitude qu'ils avaient de ces défilés, et la légèreté de leur course, les sauvèrent. Les femmes qui les suivaient, les enfans, les bagages, tout fut pris : ce butin, commis à Lysanias et à Philotas, fut conduit dans les villes maritimes.

§. III.

*Expédition contre les Triballiens.*

Alexandre franchit l'Hæmus, pousse vers les Triballiens, et touche aux rives du Lyginus, que trois jours de marche séparent de l'Ister, lorsqu'on traverse l'Hæmus.

Le roi des Triballiens, Syrmus, instruit d'avance de la marche d'Alexandre, fait d'abord passer le fleuve aux femmes et aux enfans, et les rassemble dans une île de l'Ister qu'on appelle Peucé, où s'était déjà réfugiée, à l'approche de l'ennemi, une foule

de Thraces voisins ; il s'y jette lui-même avec toute sa famille.

Cependant un grand nombre de Triballiens fuit en arrière, et se porte vers une autre île du fleuve qu'Alexandre avait abandonné la veille. Informé du détour, celui-ci revient sur ses pas, et surprend leur camp. Les Barbares, en désordre, se rallient dans un bois voisin du fleuve. Alexandre fait serrer sa phalange après avoir détaché en avant des hommes de fronde et de trait, qui doivent, en escarmouchant, attirer les Barbares dans la plaine. Ceux-ci, à la portée des traits qui les inquiètent, se précipitent sur une troupe faiblement armée, pour en venir aux mains. Dès qu'Alexandre les eut attirés hors de la forêt, il fit donner, à la tête de l'aile droite vers laquelle ils s'étaient le plus avancés, Philotas avec la cavalerie de la Haute-Macédoine, et à la tête de l'aile gauche, Héraclide et Sopolis avec la cavalerie de la Bottiée et d'Amphipolis. Lui-même ébranle au centre la phalange dont le front est protégé du reste de la cavalerie. Tant que l'action ne fut engagée qu'au trait, les Triballiens résistèrent; mais lorsqu'ils vinrent à éprouver le choc de la phalange et de la

cavalerie qui les presse et les heurte de toutes parts, ils fuient en désordre à travers la forêt, du côté du fleuve : trois mille furent tués. Peu tombèrent vivans aux mains des vainqueurs ; l'épaisseur de la forêt qui domine le fleuve, et l'approche de la nuit, les dérobèrent à la poursuite des Macédoniens. Ceux-ci, selon Ptolémée, ne perdirent que onze cavaliers et quarante fantassins.

Le troisième jour qui suivit cette bataille, Alexandre parvint à l'Ister, le plus considérable des fleuves de l'Europe, celui qui parcourt la plus vaste étendue de pays, et dont les bords sont habités par les nations les plus belliqueuses, pour la plupart Celtiques, au milieu desquelles il prend sa source. A l'extrémité sont les Quades, les Marcomans ; ensuite une famille des Sauromates, les Iazyges ; plus loin les Gètes, partisans du dogme de l'immortalité (*a*) ; ici la nation

(*a*) *Les Gètes, partisans du dogme de l'immortalité.* Ils croient que ceux qui ont péri doivent revoir la lumière ou passer dans un séjour plus heureux. (*Diod.*, *l.* 2, *c.* 20 ; *Dion*, *l.* 45 ; *Lucian. in Scyth.*, *in concil. deor. Porphyr*, *l.* 2 ; *Mela*, *l.* 2, *c.* 2. ) Ce dogme les rend intrépides et leur fait braver la mort.

Gronovius n'a point entendu ce passage. Voy. Larcher sur Hérodote, t. 3, p. 437.

desSauromates; et enfin les Scythes qui s'étendent jusqu'aux lieux où le fleuve se précipite dans le Pont par cinq bouches. Alexandre s'empare de quelques bâtimens longs qui, de Bysance, étaient venus sur le fleuve par l'Euxin; embarque autant d'hommes de traits et d'Oplites qu'ils en peuvent contenir, et vogue vers l'île où les Triballiens et les Thraces s'étaient réfugiés. Il fait d'inutiles efforts pour prendre terre : les Barbares, accourus de toutes parts, défendent la rive. Le petit nombre de vaisseaux et de soldats, la côte escarpée, la rapidité du fleuve resserrédans son lit, tout présente des obstacles insurmontables.

§. IV.

*Expédition contre les Gètes.*

Alexandre fait remonter ses vaisseaux, résolu de traverser l'Ister et de fondre sur les Gètes, habitans la rive opposée. Ils accourent pour le repousser au nombre de quatre mille chevaux, et de plus de dix mille hommes de pied : leur présence achève de le déterminer. Il s'embarque ; à son ordre, on forme des outres avec les peaux;

des tentes, on les remplit de paille (2); on s'empare d'une multitude de canots dont se servaient les habitans du pays pour la pêche, le commerce et même le brigandage : à l'aide de ces préparatifs, on passa en aussi grand nombre que l'on put. Quinze cents cavaliers, quatre mille hommes de pied, traversèrent avec Alexandre, protégés par la nuit et par la hauteur des blés qui dérobaient leur passage à la vue de l'ennemi. Au point du jour, Alexandre dirige sa troupe par les moissons ; l'infanterie s'avance, courbe les épis du travers de ses piques, et gagne ainsi un terrain découvert. La cavalerie suit la phalange. Au sortir des blés, Alexandre mène sa cavalerie à l'aile droite ; Nicanor dirige obliquement la phalange (*a*). Les Gètes ne supportent point le premier choc de la cavalerie. L'audace inouie avec laquelle Alexandre, dans une seule nuit, et sans jeter un pont, a traversé si facilement le

(*a*) Nous adoptons avec Gronovius la version du manuscrit de Médicis *en plagiō*, au lieu de *en plaisiō*. En effet, Alexandre n'ayant pas dû s'écarter des bords du fleuve, on ne conçoit pas comment il aurait pu, au milieu des inégalités du terrain, établir sa phalange sur quatre fronts, ainsi que le traduit d'Ablancourt.

plus grand fleuve, le développement de la phalange et l'impétuosité de la cavalerie, tout les frappe de terreur. Ils fuient vers leur ville, qui n'est éloignée de l'Ister que d'un parasange (*a*). A l'aspect des dispositions d'Alexandre qui, pour éviter toute surprise, fait marcher la phalange le long du fleuve, la cavalerie en front, ils abandonnent une ville mal fortifiée, chargent sur leurs chevaux autant de femmes et d'enfans qu'ils en peuvent emmener, s'écartent loin des rives, et s'enfoncent dans les déserts.

Alexandre s'empare de la ville et de tout ce qu'ont abandonné les Gètes; il charge Méleagre et Philippe du butin. La ville est rasée; le vainqueur sacrifie sur les bords de l'Ister, à Jupiter Sôter (*b*), à Hercule (*c*) et au fleuve qui a favorisé son passage; le même jour il ramène tous les siens au camp, sans en avoir perdu un seul. Là, il reçoit

(*a*) Le parasange égale 24 stades olympiques, 3 mille romains, 2,268 toises, 4,418 mètres 85 cent., un peu moins qu'une lieue.

(*b*) *Sôter*, sauveur, conservateur; c'est la plus belle épithète qui ait été donnée aux Dieux.

(*c*) On verra souvent Alexandre sacrifier à Hercule, auquel il affectait de rapporter son origine.

les envoyés de plusieurs peuples libres des rives de l'Ister, de Syrmus, roi des Triballiens, et des Celtes qui bordent le golfe Ionique. Les Celtes ont une haute stature, et un grand caractère ; ils venaient rechercher l'amitié d'Alexandre. La foi fut donnée et reçue. Alexandre demanda aux Celtes ce qu'ils craignaient le plus au monde, persuadé que son nom s'étendait dans leurs contrées et au-delà, et qu'il était pour eux l'objet le plus redoutable. Il fut déçu dans cette pensée : en effet, habitans des lieux d'un accès difficile, éloignés d'Alexandre qui tournait ailleurs l'effort de ses armes, ils répondirent qu'ils ne craignaient que la chute du ciel. Alexandre les congédia, en leur donnant les titres d'amis et d'alliés, et se contenta d'ajouter : « Les Celtes sont fiers. » (3)

§. V.

*Expédition contre Clitus, fils de Bardyle, et les Taulantiens.*

Il tire vers les Agrianes et les Péones. On lui annonce que Clitus, fils de Bardyle, a quitté le parti des Grecs, après avoir attiré dans le sien Glaucias, roi des Taulantiens (4).

On ajoute que les Autariates doivent attaquer Alexandre dans sa marche : ces nouvelles lui font lever le camp aussitôt.

Langarus, roi des Agrianes, lié dès le vivant même de Philippe avec Alexandre, auquel il avait député particulièrement, l'accompagnait alors avec l'élite de ses troupes complétement armées. Alexandre ayant demandé quels étaient ces Autariates, et leur nombre : c'est, lui répondit Langarus, une nation peu redoutable et la moins belliqueuse de ces contrées. J'offre d'y faire une irruption, et de les occuper chez eux. Sur l'ordre d'Alexandre, il part, pénètre dans leur pays, le ravage, et les retient ainsi dans leur territoire. Alexandre prodigue à Langarus les plus grands honneurs, les témoignages les plus rares de la munificence royale ; même il lui promet la main de sa sœur Cyna, dès qu'il sera arrivé à Pella : mais la mort surprit Langarus à son retour dans ses états.

Alexandre, s'avançant le long de l'Erigone, arrive à Pellion. Cette ville étant la plus fortifiée du pays, Clitus s'y était retiré. Alexandre campe sur les bords de l'Eordaïque, résolut d'attaquer la ville le lendemain.

Clitus

Clitus occupait, avec ses troupes, les montagnes voisines, dont les hauteurs boisées commandent la ville, prêt à fondre sur les Macédoniens à leur première attaque. Glaucias, roi des Taulantiens, n'était pas encore arrivé; cependant Alexandre menace les murs. Les ennemis, après avoir sacrifié trois adolescens, trois vierges et trois brebis noires, font un mouvement comme pour en venir aux mains; mais presque au même instant, ils abandonnent l'avantage des positions les mieux défendues, et si brusquement, qu'on y trouva encore les victimes.

Le même jour, ayant renfermé l'ennemi dans la ville, et approché son camp des murailles, Alexandre résolut de la cerner en tirant une circonvallation.

Le lendemain Glaucias arrive à la tête d'une puissante armée. Alexandre désespère alors de se rendre maître de la ville, avec les seules troupes qu'il a amenées. Une foule aguerrie se jette dans les murs, et s'il les attaque il a derrière lui les forces de Glaucias. Philotas, soutenu d'un détachement de cavalerie, part avec les attelages pour fourrager. Glaucias, informé de sa marche,

le prévient, et s'empare des hauteurs qui dominent le lieu des fourrages. Instruit que les bagages et sa cavalerie sont dans le plus grand danger s'ils restent jusqu'à la nuit, Alexandre prend avec lui les Hypaspistes, les Archers, les Agriens, quatre cents chevaux, et vole à leur secours. Il laisse le reste de l'armée aux pieds des murs, pour empêcher la jonction des habitans avec Glaucias. Celui-ci, à l'approche d'Alexandre, abandonne les hauteurs et laisse Philotas se retirer dans le camp.

Cependant Clitus et Glaucias croyaient tenir Alexandre enfermé. Ils occupaient les défilés et les hauteurs avec une cavalerie nombreuse, et une multitude d'hommes de pied, de fronde et de trait; et si le Macédonien tentait de se retirer, il devait être poursuivi par les troupes de la ville. Les passages par lesquels Alexandre doit déboucher sont difficiles et couverts de bois; le chemin est tellement resserré entre le fleuve et une montagne haute et escarpée, que quatre aspides (*a*) y peuvent à peine passer de front.

Alexandre dispose sa phalange sur six

(*a*) Soldats armés d'un bouclier.

vingt hommes de hauteur ; place deux cents chevaux à chacune des ailes, et recommande d'exécuter ses ordres en silence, et avec promptitude. Il donne aux Oplites le signal d'élever leurs piques, de les porter en avant par des évolutions de droite et de gauche, comme prêts à donner. Lui-même fait précipiter la phalange dont les divers mouvemens se portent rapidement d'une aile à l'autre : après avoir ainsi changé plusieurs fois, en peu d'instans, son ordre de bataille, il fond par la gauche sur l'ennemi, en faisant former le coin à sa phalange. Surpris de la rapidité de ses mouvemens, et ne pouvant supporter le choc des Macédoniens, les Barbares quittent les hauteurs. Alexandre ordonne alors de pousser de grands cris, et de frapper les boucliers avec les javelots. Epouvantée, l'armée des Taulantiens se retire précipitamment vers la ville. Alexandre, avisant une petite troupe d'ennemis sur une des hauteurs de la route, détache le corps de ses gardes, les hétaires qui l'entourent, avec ordre de prendre leurs boucliers, de cotoyer à cheval les bords du fleuve, et de se diriger vers la hauteur. Là si l'ennemi les attendait, la moitié devait aussitôt mettre

pied à terre, se former et donner avec la cavalerie.

Aux mouvemens d'Alexandre, les Barbares abandonnent les hauteurs et se dispersent sur les flancs. Alexandre et les hétaires se rendent maîtres du poste ; il fait avancer aussitôt les Agriens et les Archers au nombre de deux mille ; ordonne aux Hypaspistes de traverser le fleuve, suivis des cohortes macédoniennes, et de se ranger à l'autre bord en étendant la gauche, de manière que la phalange parût plus nombreuse (*a*). Lui-même observe les mouvemens de l'ennemi du haut de la colline. Dès que les Barbares virent l'armée traverser le fleuve, ils s'avancèrent le long des montagnes pour attaquer l'arrière-garde d'Alexandre. Il court avec les siens à leur rencontre : des bords du fleuve la phalange pousse un grand cri ; tout s'ébranle ; l'ennemi prend la fuite.

---

(*a*) Nous avons suivi l'explication que donne Gronovius d'après tous les tacticiens ; *ectassein ep'aspida*, est appuyer sur la gauche ; de même que *ectassein epi doru*, est appuyer sur la droite : mot à mot, se tourner vers le bouclier, se tourner vers la pique. V. Juste Lip. l. 5 *militiæ romanæ*, et Guichard, Mem. milit.

Alexandre aussitôt mène en hâte les Agriens et les Archers vers le fleuve ; il passe des premiers ; et, voyant que l'ennemi inquiétait ses derrières, il ordonne de placer sur la rive des machines de guerre, dont les traits lancés au loin les écartent : et tandis que les Archers font pleuvoir, du milieu même du fleuve, une grêle de flèches, Glaucias n'ose avancer à la portée du trait ; les Macédoniens effectuent le passage sans perdre un seul homme.

Trois jours après, Alexandre apprend que Clitus et Glaucias (le croyant éloignés par un sentiment de crainte) ont campé dans un lieu défavorable, sans retranchemens, sans gardes avancées, et qu'ils ont le désavantage d'une position trop étendue ; il repasse secrettement le fleuve dans la nuit avec les Hypaspistes, les Agriens, les hommes de trait, et les troupes de Perdiccas et de Cœnus ; le reste de l'armée doit les suivre. Ayant jugé l'occasion favorable, il fait donner avec les Agriens et les hommes de trait, sans attendre le surplus des troupes. Attaqués à l'improviste, chargés sur le point le plus faible par tout l'effort de la phalange, on égorge sous leurs tentes, on arrête dans

leur fuite une multitude de Barbares. Dans le comble du désordre, un grand nombre tombent vivans au pouvoir du vainqueur. Alexandre poursuit le reste jusqu'aux montagnes des Taulantiens; quelques-uns seulement durent leur salut à l'abandon de leurs armes. Clitus, qui au premier choc s'était jeté dans la ville, y met le feu et se retire chez Glaucias.

---

# LIVRE PREMIER.

*Première partie, du premier au troisième chapitre inclusivement.*

Expéditions préliminaires en Europe : contre les Barbares, au Nord ; contre les Grecs, dans la Béotie.

*Deuxième partie, du quatrième au sixième chapitre.*

Expéditions dans l'Asie mineure : le long des côtes et au centre.

## SOMMAIRE.

I. *Mort de Philippe ; Alexandre se fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses.*

II. *Expéditions : contre les Thraces ;*

III. *Contre les Triballiens ;*

IV. *Contre les Gètes ;*

V. *Contre Clitus, fils de Bardyle, et les Taulantiens.*

# NOTES.

---

(1) CHRONOLOGIE : Alexandre prit les rênes du gouvernement, selon Diodore de Sicile, l'année qui suivit la mort de Philippe, Evœnète étant archonte à Athènes (*Diod. l.* 17, *n.*° 2). Cet historien se contredit dans la suite, en rappelant qu'Alexandre régna douze ans et sept mois (*Ibid.*, *n.*° 117); ce qui fait remonter le temps où ce conquérant entra en possession du trône de ses pères, au cinquième mois de la magistrature de Pythodème.

Denys d'Halicarnasse paraît reculer ce temps à l'année précédente, la quatrième de la cent dixième olympiade, sous l'archonte Phrynicus, puisqu'il nous assure que Démosthènes prononça sa harangue sur la couronne pour Aristophon, la troisième année de la cent douzième olympiade, huit ans après la mort de Philippe. (*Epist. ad Ammon.*, *p.* 124, *tom.* 2); calcul peu juste. Ce fut dans le mois de Dius, qui était le premier de l'année solaire des Macédoniens, lequel répondait à celui de pyanepsion de l'année attique, que Philippe mourut, pendant l'archontat de Pythodème.

La certitude de cette date est prouvée par les douze ans et huit mois de règne qu'Arrien donne à Alexandre, qui mourut, comme nous le verrons dans la suite, à la fin de Thargélion.

L'époque de ce règne est encore démontré par le calcul d'Erathostène qui, depuis la bataille de Leuctres, arrivée, suivant la chronique de Paros, sous l'archonte Phrasicli-

dès, la deuxième année de la cent deuxième Olympiade (*époc.* 73), jusqu'à la mort de Philippe, comptait trente-cinq ans évidemment révolus au temps de la magistrature de Pythodème. S. C., p. 43.

*Avénement d'Alexandre au trône.*

Il manifesta dès-lors des dispositions sanguinaires. Après avoir égorgé, sur le tombeau de Philippe, tous ceux qu'il regardait comme complices du meurtre, il fit assassiner Caranus, dont le crime était d'être né de sa marâtre, et d'avoir des droits au trône, (*Diod. l.* 17, *tom.* 5, *p.* 4, *trad. Terrass.* ). Il dépêcha en Asie, avec le même ordre, Hécatée à la tête de quelques soldats, contre Attalus, frère de Cléopâtre, et l'un des compétiteurs à la couronne (*Justin.*, *l.* 11, *p.* 239.)

(2) Les soldats passaient l'Euphrate sur des radeaux; ils remplissaient de foin et de matières légères les peaux qui leur servaient de couvertures; ils les joignaient ensuite, et les cousaient de façon que l'eau ne pût mouiller le foin. C'est sur cette espèce de radeaux qu'ils passaient le fleuve et transportaient leurs vivres.

Serait-il inutile, dans un Etat militaire, de faire des recherches sur ce moyen de traverser les fleuves? Est-il rien de plus portatif qu'une outre vide à demi-cousue? Est-il rien dont la pesanteur spécifique soit aussi peu considérable que cette même outre gonflée de paille ou de vent?

Si l'on m'objecte que quelques coups de fusil suffiront pour couler à fond un radeau de cette espèce, ne pourrait-on pas au moins se servir d'outres séparées pour aider la cavalerie, qui doit quelquefois nager au passage d'une rivière.

*Xenoph. exped. de Cyrus, trad. de* la Luzerne, l. 1, v. 1, p. 218 et 458.

On traverse encore l'Euphrate aujourd'hui avec des machines à-peu-près semblables, auxquelles les habitans donnent le nom de Kélek.

(3) Ce récit, qu'Arrien a tiré des mémoires de Ptolémée, comme le texte de Strabon le prouve (*Strabon, l.* 7,) pourrait bien être quelque épisode inventé pour orner l'histoire d'Alexandre. Ces Celtes, qui étaient les Boïens et les Senones et qui habitaient un pays inaccessible par sa situation, et très-éloigné de celui des nations belligérantes, (*V. Palmer, exercit in auct. græc*, *p.* 235) seraient-ils venus sans aucun motif, prostituer leur hommage à un prince avec qui ils n'avaient rien à démêler.

S. C. p. 45.

Sainte-Croix oublie qu'il s'agit ici des Scordisces qui, comme nous l'avons dit ailleurs, habitaient anciennement une grande partie de la Mœsie.

(4) Le théâtre de la guerre étant dans la Thrace, on a peine à concevoir que les Taulantiens, qui habitaient un très-petit pays au nord de l'Epire, pussent avoir quelque démêlé avec Alexandre. On doit entendre, ce me semble, par les Taulantiens, les Illyriens, sur lesquels Glaucias, roi du premier de ces peuples, avait étendu son empire, et qui ne formaient plus, avec le peuple vainqueur dont ils portent le nom, qu'une seule et même nation. Cette conjecture, autorisée par le texte d'Arrien, a été adoptée par le savant Paulmier de Grente-Mesnil.

Les Taulantiens étaient, selon Thucidide, une nation illyrienne, (l. 1, n.° 24); peut-être Arrien a-t-il pris la partie pour le tout. S. C. p. 45.

On peut y ajouter l'autorité de Pline, l. 3, c. 22; ils vinrent par la suite s'établir dans cette partie de la Macédoine, arrosée par le Panyasus, sur les côtes, en face de l'extrémité de l'Italie. *Ptolom. l.* 2, *c.* 13.

## SOMMAIRE.

*I. Défection des Thébains ; marche d'Alexandre.*

*II. Siége de Thèbes.*

*III. Sac de cette ville ; barbarie du vainqueur ; terreur du reste de la Grèce.*

## CHAPITRE II.

### *Expédition dans la Béotie.*

#### §. Ier.

#### *Défection des Thébains ; marche d'Alexandre.*

CEPENDANT quelques bannis rentrent dans Thèbes pendant la nuit ; rappelés par les partisans d'une révolution, ils surprennent hors de leurs postes, et dans une entière sécurité, Amyntas et Timolaüs, gouverneurs de la citadelle de Cadmus (*a*) ; ils les égorgent, et, se rendant sur la place publique, ils invitent, au nom sacré de leur antique liberté, les Thébains à quitter le parti d'Alexandre, à briser le joug insupportable des Macédoniens. Ils ébranlèrent d'autant plus facilement la multitude, qu'ils ne cessaient d'affirmer qu'Alexandre avait péri chez les Illyriens. En effet, depuis longtemps on n'avait eu aucune de ses nouvelles, et celle de sa mort était l'objet de toutes

(*a*) Du nom de son fondateur.

les conversations, de tous les bruits; de sorte qu'au milieu de cette incertitude, chacun, comme il arrive toujours, prenait son désir pour la réalité même.

Alexandre, instruit de ces événemens, estima qu'ils n'étaient rien moins qu'à négliger. La foi de la ville d'Athènes lui avait toujours été suspecte (*a*). Les Lacédémoniens, dont les esprits lui étaient depuis long-temps aliénés, d'autres villes du Péloponèse, et les Etoliens naturellement inconstans, pouvaient grossir le parti des Thébains, dont l'audacieuse résolution deviendrait alors inquiétante; il fait aussitôt franchir à son armée l'Eordée et l'Elymiotis, les rochers de Stymphée et de Parya; le septième jour, il touche à Pellène, ville de Thessalie, la laisse derrière lui, et six jours après entre dans la Béotie.

Les Thébains n'apprirent la marche d'Alexandre que lorsqu'il parut avec toute son ar-

(*a*) Les Thébains avaient demandé des troupes aux Arcadiens et aux Eléens, mais sur-tout aux Athéniens. Démosthènes leur avait fourni une grande quantité d'armes. Les Athéniens, animés par l'orateur, avaient décidé d'envoyer du secours aux Thébains; mais avant de se déclarer, ils observaient le cours des événemens.

*Diodor.*, *l.* 17, *trad. de Terrass. tom.* 1, *p.* 16.

mée(*a*) à Oncheste. Alors, même les auteurs de la défection, soutenaient que cette armée était envoyée de Macédoine par Antipater; qu'Alexandre était mort; si l'on insistait en ajoutant qu'il la conduisait en personne, ils démentaient cette nouvelle, en publiant que c'était un autre Alexandre, fils d'Erope. Cependant le fils de Philippe part d'Oncheste le lendemain, s'approche de la ville, et campe près le bois sacré d'Iolas; il laisse aux Thébains le temps du repentir et de lui envoyer une députation (*b*). Mais eux, loin d'entrer en accommodement, font une vive sortie avec leur cavalerie et leur troupe légère, dont les traits tombent sur les gardes avancées du camp; quelques Macédoniens

---

(*a*) Alexandre avait alors plus de trente mille hommes d'infanterie, et trois mille cavaliers qui, après avoir combattu sous Philippe son père, étaient sortis victorieux de presque tous les combats qu'ils avaient livrés.

*Diod.*, *l.* 17, *trad. de Terrasson*, *t.* 5, *p.* 17.

(*b*) Alexandre envoya d'abord un hérault pour déclarer qu'il recevrait favorablement tout Thébain qui voudrait passer dans son camp et jouir de la tranquillité qui régnait dans le reste de la Grèce. Les Thébains firent publier du haut d'une tour, que quiconque voudrait se joindre au grand roi et aux Thébains pour délivrer la Grèce de son tyran, serait bien reçu dans leur ville.

*Diod.*, *l.* 17, *trad. de Terrasson*, *l.* 5, *p.* 17.

sont tués : les Thébains se portaient déjà sur l'armée, lorsqu'Alexandre les fit dissiper par des corps d'archers et de voltigeurs.

§. II.

*Siége de Thèbes.*

Le lendemain il s'avance vers les portes qui conduisent vers Eleuthères et Athènes. Sans trop s'approcher des remparts, il campe aux pieds de la citadelle de Cadmus pour secourir les siens qui l'occupaient. Les Thébains l'avaient cernée d'une double circonvallation pour fermer toute entrée aux secours extérieurs, et tout passage aux sorties qui auraient pu les inquiéter dans leurs excursions et pendant leur rencontre avec l'ennemi.

Alexandre, qui préférait la voie d'un raccommodement au hasard d'une action, temporisait encore. Ceux des Thébains qui consultaient le plus l'intérêt général étaient d'avis de se rendre et d'obtenir grace pour la ville; mais les bannis et ceux qui les avaient appelés, n'en attendant aucune d'Alexandre, quelques-uns même des principaux de la Béotie employaient tout pour

exciter le peuple à combattre. Alexandre différait toujours l'attaque. Selon le récit de Ptolemée, Perdiccas, chargé de la garde du camp, se trouvant par sa position rapproché des retranchemens de l'ennemi, est le premier qui, sans attendre l'ordre d'Alexandre, attaque, force et enlève les défenses avancées des Thébains. Il est suivi par Amyntas, fils d'Andromène, dont la cohorte était à côté de la sienne, et qui pénètre avec lui. Aussitôt Alexandre, pour ne pas laisser envelopper les siens, ébranle le reste de l'armée, détache à Perdiccas les hommes de trait et les Agriens, et demeure en présence avec l'Agéma et les Hypaspistes (*a*). Perdiccas, voulant pénétrer dans le second retranchement, tombe frappé d'un trait; blessé d'une atteinte profonde, et dont il eut peine à guérir, on le rapporte au camp. Les troupes qui avaient forcé ces retranchemens avec lui, soutenues des Archers d'Alexandre, resserrent les Thébains dans un chemin creux qui conduit au temple

(*a*) Les grands capitaines ne manquent jamais de garder un corps de réserve; c'est celui qui presque toujours décide du sort des batailles.

d'Hercule, et les mènent battant jusqu'à l'enceinte sacrée. Mais là, les Thébains se retournent en poussant de grands cris, et mettent en fuite les Macédoniens. Le Toxarque (*a*) Eurybotas de Crète, est tué avec environ soixante-dix des siens, le reste rétrograde en désordre vers l'Agéma.

A la vue de la retraite de ses troupes, et de la confusion qui règne dans la poursuite des Thébains, Alexandre fait donner la phalange, et les repousse jusques dans leurs murs. La terreur et le désordre des fuyards furent si grands, qu'ils ne songèrent point à fermer les portes ; l'ennemi entre avec eux dans la ville, dégarnie de soldats qui la plupart s'étaient portés aux avant-postes. Les Macédoniens s'étant avancés aux pieds de la citadelle, quelques-uns d'entre eux se réunissent à la garnison et pénètrent dans la ville du côté du temple d'Amphion; tandis que d'autres, se dirigeant le long des remparts déjà occupés par les leurs, courent s'emparer de la place publique. Les Thébains, qui défendaient le temple d'Amphion, résistèrent d'abord; mais, enveloppés par les

(*a*) Commandant les hommes de traits.

Macédoniens

Macédoniens et par Alexandre qu'ils rencontrent de tous côtés, ils se débandent, la cavalerie gagna la campagne, l'infanterie se sauva comme elle put.

## §. III.

*Sac de Thèbes; Barbarie du vainqueur: Terreur du reste de la Grèce.*

Cependant le vainqueur irrité fait un horrible carnage des Thébains qui ne résistent plus. On doit moins l'attribuer aux Macédoniens (*a*), qu'à ceux de Platée, de la Phocide et autres de la Béotie. On égorge les uns au sein de leurs foyers, les autres aux pieds des autels ; la résistance et la prière sont inutiles : on n'épargna ni les femmes, ni les enfans (1).

Ce désastre des Grecs ; cette ruine d'une grande ville ; ces malheurs rapides égale-

(*a*) Arrien a suivi la narration de Ptolémée. Macédonien, ami d'Alexandre, ce lieutenant devait tout dire et a tout dit pour rejeter sur d'autres les horreurs du sac de Thèbes. On sait qu'Alexandre se repentit pendant toute sa vie de cette action, que d'autres attribuent à une politique atroce, et à la violence de son caractère.

ment imprévus des vainqueurs et des victimes, n'épouvantèrent pas moins le reste de la Grèce, que les auteurs de ces calamités.

La défaite des Athéniens en Sicile (*a*) ne répandit point parmi eux une alarme aussi vive, ni dans la Grèce entière une consternation aussi profonde, quoique le nombre de ceux qui furent tués alors fût une perte aussi considérable que celle éprouvée par les Thébains; du moins cette armée avait péri au loin sur une terre étrangère, et on y comptait plus d'auxiliaires que de citoyens: enfin Athènes subsistait, et depuis elle résista non-seulement aux Lacédémoniens et à leurs alliés, mais encore au grand roi: et ensuite leur flotte ayant été détruite près de l'Ego-Potame (*b*), on abattit leur

(*a*) Voyez Plut. in Nic.

(*b*) Le combat près l'Ego-Potame eut lieu l'an 405 avant l'ère vulgaire, entre la flotte athénienne, commandée par Conon, et les vaisseaux lacédémoniens, sous les ordres de Lysander. Conon prit la fuite; la plus grande partie de la flotte tomba au pouvoir du vainqueur avec trois mille prisonniers, qui, chose horrible, furent condamnés à mort et égorgés.

Les murailles d'Athènes furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avait recouvré sa liberté.

longue muraille, on s'empara de leurs vaisseaux, on restraignit leur domination; là se bornèrent tous leurs malheurs; la cité conserva l'éclat de ses institutions: peu de temps après les Athéniens reprirent leur ancien empire, relevèrent leur longue muraille (*a*), et recouvrèrent la domination des mers. Alors, les Lacédémoniens qui leur avaient été si redoutables, et qui avaient failli renverser Athènes de fond en comble, réduits eux-mêmes à la dernière extrémité, lui durent leur salut (*b*). Les batailles de Leuctres et de Mantinée, plus inopinées encore que sanglantes, occasionnèrent aux Lacédémoniens moins de perte que d'effroi. La bataille livrée sous les murs de Sparte, par Epaminondas, à la tête des Béotiens et des Arcadiens, présenta un spectacle plus nouveau qu'alarmant, à ceux qui partagèrent son malheur. On n'a pas mis au rang des

(*a*) La longue muraille s'étendait depuis Athènes jusques à la mer, et enfermait les trois ports de Pirée, Phalère, et Munichie.

(*b*) Les Athéniens s'allièrent avec les Lacédémoniens, alors que ceux-ci, après la bataille de Leuctres, qu'ils perdirent contre les Thébains commandés par Epaminondas, avaient pour ennemis tous les peuples de la Grèce.

grandes calamités, ni le siége de Platée (*a*) où les ennemis firent peu de prisonniers, et dont presque tous les citoyens s'étaient retirés à Athènes, ni la perte de Melos et de Scione (*b*), petites villes insulaires dont la prise étonna moins la Grèce qu'elle n'avilit le vainqueur.

Mais la défection subite et téméraire des Thébains ; l'attaque si prompte de leur ville si facilement emportée ; ce vaste massacre exécuté par des compatriotes, par des Grecs qui vengeaient d'anciennes injures (*c*) ; la ruine totale d'une cité que sa puissance et sa gloire militaire mettaient n'aguère au premier rang des villes de la Grèce, on crut devoir tout attribuer au courroux céleste. Les dieux semblaient punir les Thébains d'avoir trahi la cause des Grecs dans la guerre contre les Perses ; d'avoir, au

(*a*) Les Thébains assiégèrent Platée en l'an 431 avant l'ère vulgaire.

(*b*) Au moment où les Athéniens furent complétement battus en Sicile, les Thébains prirent le parti des Perses contre Lacédémone.

(*c*) L'échec d'une république est toujours suivi de la défection de ses alliés.

mépris de la foi des traités, surpris Platée, saccagé la ville et impitoyablement massacré, contre les mœurs et l'usage des Grecs, ceux d'entre eux qui s'étaient rendus aux Lacédémoniens ; d'avoir ravagé le théâtre où les Grecs combattant les Perses avaient, par leur courage, assuré la liberté de leur patrie ; enfin, d'avoir opiné pour la ruine d'Athènes, lorsqu'elle fut mise en délibération dans le conseil de la ligue Lacédémonienne. On ajoutait que ces calamités avaient été annoncées par des prodiges célestes, que la superstition ne rappela qu'après l'événement.

Pour prix de leurs services, Alexandre remit le sort de la ville aux alliés (2) ; ils furent d'avis de la raser (3), et de conserver une garnison dans la citadelle ; de se partager tout son territoire, excepté la partie consacrée, et de réduire à l'esclavage les femmes, les enfans et le reste des Thébains échappés au carnage (4), excepté les prêtres et les prêtresses, et ceux qui se trouvaient attachés par les liens de l'hospitalité à Philippe, à Alexandre ou à quelques Macédoniens. On dit que par respect pour la mémoire du poète Pindare, Alexandre épargna sa maison et sa famille ; les alliés firent

relever et fortifier les murs d'Orchomène et de Platée (5).

Aussitôt que la nouvelle de la ruine de Thèbes fut répandue dans la Grèce, ceux des Arcadiens qui s'étaient avancés au secours des Thébains, condamnèrent à mort les conseillers de cette démarche. Les Eléens rappellent des exilés que favorise Alexandre. Les villes d'Etolie s'empressent de députer vers lui pour obtenir grace d'avoir pris part à ces mouvemens.

Quelques Thébains, échappés au carnage, en portent la nouvelle à Athènes au moment où l'on célébrait les grands mystères; les cérémonies sont interrompues; on retire dans la ville les bagages de la campagne; on convoque l'assemblée générale; et, sur la proposition et le choix de Démade, on députe vers Alexandre dix Athéniens : on prend ces envoyés parmi ceux qu'on sait être les plus agréables au prince; ils doivent, quoiqu'un peu tardivement, lui exprimer la joie des Athéniens sur son retour d'Illyrie, et sur le châtiment qu'il a tiré de la défection des Thébains. (*a*) Alexandre, répondant

(*a*) Ce qui était le dernier période de la lâcheté, ajoute l'auteur de l'Histoire des Hommes.

du reste avec bienveillance à la députation, écrit au peuple d'Athènes qu'il ait à lui livrer Démosthène (6), Lycurgue, Hyperide, Polyeucte, Charès, Charidème, Ephialtès, Diotime et Méroclès : il les regardait comme les auteurs de la journée sanglante de Chéronée, et de toutes les entreprises tentées contre Philippe et contre lui-même; il ne les accusait pas moins que les principaux chefs et les instigateurs mêmes de la défection des Thébains. Les Athéniens, au lieu de les livrer, députent de nouveau vers lui pour appaiser son courroux, et le supplier d'épargner leurs concitoyens. Il accueille leur demande (*a*), soit par égard pour la ville d'Athènes, soit qu'à la veille de passer en Asie (7), il ne voulût laisser dans la Grèce aucun sujet de mécontentement; il se borna seulement à exiger le bannissement de Charidème, qui se réfugia en Asie près de Darius (8).

(*a*) Soit qu'il fût rassasié de vengeance, ajoute Rollin, soit qu'il cherchât à effacer, s'il était possible, par un acte de douceur, l'action atroce et barbare qu'il venait de commettre. *Rollin, hist. anc.*, *t.* 6.

# NOTES.

(1) Entre les misères et calamités de cette pauvre ville de Thèbes, il y eut quelques soldats Thraciens, lesquels ayant rasé la maison de Timocléa, dame de bien et d'honneur, issue de noble race, départirent ses biens entre eux; et leur capitaine, l'ayant prise à force et violée, lui demanda si elle n'avoit point caché d'or ou d'argent quelque part. La dame lui répondit que oui, et le mena tout seul en un jardin, lui montra un puit dedans lequel elle disoit que, voyant la ville prise, elle avoit jeté toutes ses bagues et tout ce qu'elle avoit de plus beau et de plus riche meuble. Le barbare Thracien se baissa pour regarder dedans le puit; et elle, qui étoit derrière, le poussa dedans, et puis jeta dessus force pierres, tant qu'elle l'assomma. Les soldats, quand ils le surent, la saisirent incontinent, et la menèrent liée et garrotée devant le roi Alexandre; lequel, à voir son visage, sa contenance et sa marche, premièrement jugea bien que c'étoit quelque dame d'honneur et de grand lieu, tant elle marchoit assurément et constamment après ceux qui la menaient, sans se montrer étonnée ni effrayée de chose quelconque. Puis quand Alexandre lui demanda qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagène, celui qui avoit donné la bataille au roi Philippus, devant la ville de Chæronée, où il étiot mort pour la défense et la liberté des Grecs, en état de capitaine-général. Alexandre, s'émerveillant de cette réponse généreuse, et aussi de l'acte qu'elle avoit fait, commanda qu'on la laissât aller libre avec ses enfans où elle voudroit.

*Plut., vie d'Alexandre, trad. d'Amyot.*

Cléade, l'un des prisonniers, ayant obtenu la permission de parler, dit que les Thébains ne s'étaient pas révoltés contre le roi, dont on leur avait annoncé la mort, mais contre les héritiers de son trône; que leur faute, en cette occasion, avait été l'effet de leur crédulité et non de leur perfidie; qu'ils en avaient déjà été cruellement punis par la perte de leur jeunesse; qu'il ne restait plus dans Thèbes qu'un troupeau faible et innocent de femmes et de vieillards, auxquels même on avait fait essuyer tous les excès de la violence et de l'outrage; que ce n'était point pour ses concitoyens qu'il implorait la clémence d'Alexandre, puisqu'ils avaient été réduits à un si petit nombre, mais pour le sol de sa patrie, pour une ville qui avait donné le jour à des héros, et même à des dieux. Il rappelle qu'Hercule, la tige des Eacides, est né à Thèbes; que c'est à Thèbes que Philippe a passé une partie de son enfance. Il finit par demander grace pour une ville qui a vu naître ou élever dans son sein les dieux et les grands rois que le prince comptait parmi ses ancêtres : la colère d'Alexandre fut inflexible.

*Just.*, *p.* 243.

Il est d'usage, après un long siége, de laisser piller la ville par les soldats.

Est-il nécessaire, pour avoir de bons soldats, d'en faire des pillards? Question bonne à débattre dans une monarchie. On ne peut, dans une république, dégrader le caractère du soldat qu'en dégradant celui de citoyen, puisque ces deux titres se confondent en un seul.

(2) Alexandre eut soin de se faire autoriser en cette occasion par un décret des Amphictyons, et se fit ordonner ce qu'il avait résolu. Le prétexte du décret fut que les Thébains, en contractant alliance avec le grand roi, étaient devenus ennemis des Grecs.

Ce qu'il y avait de vrai, néanmoins, c'est que les Thébains seuls avaient eu la générosité de combattre pour la liberté de leur patrie, refusant de recevoir quartier, et provoquant, durant le sac de leur ville, les Macédoniens à leur ôter la vie, parce qu'ils regardaient la domination d'un conquérant comme une chose plus cruelle que la mort. *Hist. univ. t.* 6., *p.* 8.

(3) Le droit de la guerre permet de justes rigueurs, de détruire les villes et même les maisons; en un mot, de faire tout ce qui peut réduire l'ennemi à l'impuissance de nuire : mais détruire sans qu'il en résulte aucun avantage, c'est de la rage et de la démence. *Polyb.*, *l.* 5.

Le droit de la guerre dérive donc de la nécessité et du juste rigide. Si ceux qui dirigent la conscience ou les conseils des princes, ne se tiennent pas là, tout est perdu; et lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des flots de sang inonderont la terre.

Que l'on ne parle pas sur-tout de la gloire du prince; sa gloire serait son orgueil : c'est une passion et non pas un droit légitime.

Il est vrai que la réputation de sa puissance pourrait augmenter les forces de son Etat; mais la réputation de sa justice les augmenterait tout de même.

*Montesq. Espr. des Lois*, *l.* 10, *c.* 2.

(4) L'histoire apprend que les murailles de cette ville infortunée furent relevées, vingt-quatre ans après, par Cassander, fils d'Antipater; non qu'il fût sensible aux malheurs de Thèbes, mais pour faire détester la mémoire d'Alexandre qu'il n'avait jamais aimé. Au reste, il ne la rétablit point dans son premier éclat; il ne put lui redonner ces institutions qui l'avaient fait fleurir pendant huit cents ans.

(5) Diodore a donné des détails plus étendus, et il a

particulièrement fait ressortir le grand caractère des Thébains qui ne voulurent point survivre à la liberté de la Grèce. Il offre aussi quelques particularités sur les dispositions militaires d'Alexandre, et sur la manière dont la ville fut surprise. Cette narration est d'autant plus précieuse, que celle de Ptolémée, suivie par Arrien, ne paraît pas exempte de partialité.

Les Thébains rappelaient à leur mémoire la journée de Leuctres, et toutes les autres occasions où leur courage leur avait fait remporter, contre l'attente de tout le monde, des victoires signalées. C'est ainsi que cette nation, plus brave que sage, se jeta elle-même dans la dernière calamité, et parvint à sa ruine.

Le roi ayant fait en trois jours tous les préparatifs, partagea son armée en trois corps. Le premier était chargé d'attaquer les défenses extérieures de la ville; le second, de résister aux sorties des assiégés; et le troisième, de remplacer les uns et les autres, et de se tenir prêt à un combat.

Les Thébains avaient mis devant leurs fossés, de la cavalerie, des esclaves affranchis, les bannis et les réfugiés des autres villes. Eux-mêmes firent une sortie pour attaquer la phalange macédonienne et en venir aux mains avec elle dans les dehors, quoiqu'ils fussent inférieurs en nombre. Les femmes et les enfans coururent en même temps dans les temples pour prier les Dieux de sauver la ville du péril qui la menaçait.

Les Macédoniens s'avancèrent les premiers, et tombèrent sur les corps de troupes qu'ils avaient devant eux. Les trompettes sonnèrent la charge, et les deux armées poussèrent en même temps le cri de la bataille, et lancèrent leurs javelots.

On en vint incessamment à l'épée, et le combat devint terrible; car le nombre des Macédoniens et le poids de

leur phalange séparaient invinciblement les rangs des ennemis.

Les Thébains, naturellement très-vigoureux, formés de longue-main à tous les exercices du corps, bravaient un danger qu'ils avaient affronté volontairement : plusieurs étaient blessés, et les uns et les autres n'étaient blessés que par devant ; on n'entendait que cris et qu'exhortations dans la mêlée, et de la part des Macédoniens qui s'animaient à soutenir leur gloire précédente, et de la part des Thébains qui se représentaient les uns aux autres leurs femmes et leurs enfans attendant, dans les temples, le succès de leurs efforts, ou leur captivité prochaine, sous des vainqueurs féroces et furieux. Ils se rappelaient aussi mutuellement les succès de Leuctres et de Mantinée, et leur réputation récente : le combat fut longtemps douteux.

Alexandre voyant les Thébains résolus à défendre leur liberté, et les Macédoniens accablés de lassitude, fit venir à leur place ses troupes de réserve. Ces dernières, tombant tout d'un coup sur les Thébains épuisés, en mirent beaucoup par terre : ceux-ci pourtant ne cédaient point la victoire. Le courage leur tenait lieu de force ; ils reprochaient, à haute voix, aux Macédoniens d'avoir reconnu leur infériorité en renouvelant leurs troupes ; et au lieu que ce renouvellement fait presque toujours trembler le parti contraire, les Thébains en tiraient ici un motif de confiance et d'espérance.

Alexandre était étonné lui-même : il aperçut une porte de Thèbes qui était sans gardes ; il y envoya au même instant Perdiccas avec quelques soldats pour s'en saisir, et même pour se jeter par-là dans la ville.

Perdiccas exécuta cet ordre sur-le champ, et les Macédoniens occupaient déjà les rues, tandis que les Thébains, qui avaient fait reculer la première phalange des Macédoniens, n'étaient pas hors d'espérance de

repousser encore la seconde. Mais dès qu'ils apprirent que l'ennemi était dans leur ville, ils coururent tous à son secours.

Dans cette précipitation, la cavalerie et l'infanterie entrant pêle-mêle, plusieurs furent écrasés sous les pieds des chevaux, et les cavaliers s'embarrassant, tombaient les uns sur les autres dans les fossés qu'ils avaient fait au-dehors des murailles, ou se blessaient de leurs propres armes dans les rues.

D'un autre côté, la garnison macédonienne de Cadmée courut à la rencontre des Thébains qui rentraient en désordre, et en tua un grand nombre.

La ville tomba au pouvoir de l'ennemi; il se passa au-dedans des murailles des scènes horribles: les Macédoniens, irrités de la téméraire proclamation que les Thébains avaient fait faire, s'en vengeaient d'une manière outrée, et qui ne devrait pas être permise même avec des ennemis. Accompagnant d'insultes les coups qu'ils portaient, ils égorgeaient impitoyablement tous ceux qui tombaient sous leur main.

Les Thébains, conservant dans leur infortune toute la liberté de leur ame, méprisaient tellement la vie, qu'ils allaient au-devant de leurs meurtriers, et leur demandaient eux-mêmes la mort. Dans le sac de cette ville on ne vit aucun Thébain qui cherchât à fléchir l'ennemi, ni, à plus forte raison, qui se jetât à ses genoux pour implorer grace. Leur constance ne touchait pas non plus leurs meurtriers; et une journée entière de massacres n'avait pas assouvi leur vengeance. Dans toutes les rues on traînait les enfans et les jeunes filles qui appelaient en vain leurs parens à leur secours; les familles entières furent arrachées de leurs maisons; l'esclavage fut général.

Quelques Thébains, qui n'étaient pas encore dans les fers, attaquaient, quoique blessés eux-mêmes, les soldats macédoniens qu'ils rencontraient, et mouraient avec

la satisfaction de tuer encore un ennemi : d'autres, n'ayant à la main qu'un bois de lance rompue, le poussaient contre le soldat vainqueur, et prévenaient l'esclavage par la mort qu'ils se faisaient donner.

L'aspect de toutes les rues, couvertes de corps étendus, aurait touché l'ame la plus insensible ; mais des Grecs mêmes, et des habitans de la Béotie, tels que les citoyens de Thespies, de Platée et d'Orchomène, et quelques autres qui n'aimaient pas les Thébains, et qui servaient dans les troupes du roi, s'étaient jetés avec elles dans la ville, et satisfaisaient leur vengeance particulière. Le spectacle devenait par là plus affreux. Par-tout on voyait des Grecs égorgés par des Grecs, malgré des liaisons d'affinité et de parenté, et des supplications faites dans la langue même de ces vainqueurs meurtriers.

La nuit suivante, les maisons furent fouillées, les enfans, les femmes et les vieillards qui s'étaient refugiés dans les temples, en furent tirés avec outrage. On massacra, dans le sac de Thèbes, plus de six mille personnes; on y fit plus de trente mille captifs.

*Diod. Sic., traduc. de Terrasson, L. 17., p. 21.*

Quelques-uns prétendaient que les Thébains avaient perdu dix mille hommes dans ce siége ; (quatorze mille, selon Duverdier, qui ne cite aucune autorité). Agatharchide regardait avec raison ce calcul comme très-exagéré et dénué de toute vraisemblance (*Agath. ap. Phot. bibl. col.* 1337). On pourrait croire que la population de Thèbes montait alors à près de cinquante mille têtes, dénombrement qui ne saurait se concilier avec l'état de faiblesse de cette ville, qui était fort déchue de son ancienne splendeur. Affaiblie par plusieurs victoires, sa puissance avait été entièrement détruite par la guerre sacrée (*Dinarchi orat. cont. Démosth. p.* 99. *Strabon, l. IX. Pausan. Bæot., chap.* 6.). Clitarque n'évaluait toutes les richesses de Thèbes, lorsqu'elle devint la proie

du soldat macédonien, qu'à quatre cent quarante talens.

Ajoutons que les détails qu'Athénée nous a conservés sur la façon de vivre et la profession que suivait le peuple thébain, démontrent sa pauvreté qu'il serait difficile d'allier avec une population nombreuse, fruit ordinaire du commerce et des arts lucratifs. S. C. p. 46.

(6) Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups et des chiens, dans laquelle on suppose que les loups demandèrent un jour aux brebis que pour avoir la paix avec eux elles leur livrassent les chiens qui les gardaient. L'application était aisée et naturelle, sur-tout par rapport aux orateurs justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboyer et de combattre pour sauver le troupeau.

*Roll., hist. anc., t. 6.*

Alexandre poursuivait dans Démosthène et dans les Athéniens leur amour pour la liberté.

Démosthène, après le meurtre de Philippe (*Eschin. contr. Clesiph.*), avait excité les Athéniens à bâtir une chapelle en l'honneur de Pausanias, à rendre aux Dieux des actions de graces, et à ordonner des réjouissances publiques.

Il avait appelé Alexandre, tantôt enfant et tantôt *Margitès* (*Justin.* 11. 3. 4), pour exprimer que c'était un prince faible et sans jugement. Il avait été le flambeau et pour ainsi dire la trompette de toutes les guerres que les Grecs avaient entreprises contre Philippe et contre Alexandre (*Plut. vit. Demosth. Erasm. adag. in margitès*).

Il avait ouvertement sollicité Attalus, le plus grand ennemi d'Alexandre, à lui déclarer la guerre, et lui avait promis l'alliance et le secours des Athéniens.

La ville d'Athènes avait fait abattre toutes les statues

de Philippe, et en avait fait servir la matière à des choses viles ( *Curt.* 6. 9. 17. *Diod.* 17. *Diod.*, *orat.* 38 ).

Fidèles aux sentimens de générosité et de pitié qui les avaient toujours animés, les Athéniens avaient reçu chez eux, contre la défense expresse d'Alexandre, tous les Thébains échappés aux ruines de leur patrie; et, sensibles à l'excès de leur infortune, ils avaient suspendu la solennité des fêtes qu'ils célébraient tous les ans en l'honneur de Bacchus, avec une dévotion particulière. (*Eschin. cont. Ctesiph. Pausan.*, *l.* 9. *Plut.*, *in vit. Demosth*, *c.* 19. *Vit. Camill.*, *c.* 31. *Frensh.*, *l.* 1, *c.* 14 ).

(7) Après avoir assuré la tranquillité de la Grèce, Alexandre se disposa à attaquer l'empire des Perses. La faiblesse d'une nation voisine, de fortes probabilités, qui annoncent un succès prochain et la ruine de son ennemi, sont souvent les motifs des guerres les plus justes en apparence. Le conquérant de l'Asie n'en eut point d'autres; le judicieux Polybe les a pénétrés avec sa sagacité ordinaire (*Polyb.*, *édit. ernest.*, *l.* 3, *p.* 259-261 ), et a su les distinguer des prétextes qui intéressaient trop l'amour-propre des Grecs, pour qu'ils en voulussent soupçonner alors la cause. S. C. p. 49.

(8) Ce récit ne s'accorde ni avec celui des auteurs contemporains, ni avec celui de Diodore, de Plutarque et de Justin. Thèbes n'était point détruite, lorsque les Athéniens députèrent vers le jeune conquérant. Il en formait alors le siége: ceci paraît démontré par la harangue d'Eschine contre Ctésiphon, dans laquelle cet orateur reproche à Démosthène, l'un des députés, de n'avoir pas osé remplir sa commission, et d'être revenu sur ses pas du mont Cithæron ( *Eschin. contr. Ctesiph. orat.*, *edit.* in-8.° *Taylory*, *p.* 120 ). Plutarque confirme le récit d'Eschine, et ajoute qu'Alexandre envoya lui-même, dans cette circonstance, des députés pour demander les

orateurs

orateurs ou démagogues (*vid. Maussac.*, *dissert. critic. in Harpocr. lexic.*, *p.* 368, 369; *et note*, *p.* 55-56.), au nombre de dix, selon Duris et Idoménée, ou plutôt de huit, suivant les écrivains les plus dignes de foi. Demade ayant pris, à cette occasion, le parti de Démosthène, fut nommé par le peuple d'Athènes ambassadeur auprès d'Alexandre, de qui il obtint la grace des orateurs. (*Plut.*, *vit. Demosth.*) Diodore ne fait point mention de la première députation des Athéniens, quoique d'ailleurs il s'accorde assez avec Plutarque (*Vid. Diod*, *l.* 17, n.° 15.) Justin parle de cette députation même avant le siége de Thèbes; elle avait, selon lui, pour objet, d'obtenir la paix du jeune monarque, qui l'accorda (*l.* 12, *c.* 5.) Cet historien nous dit encore qu'Alexandre pardonna aux orateurs, mais que les généraux Athéniens furent obligés d'aller en exil, et qu'ils n'y furent pas d'une médiocre utilité aux affaires des Perses (*l.* 11, *c.* 4.) Cette dernière circonstance ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité. Justin a peut-être voulu parler de Charidème, qui se distingua par ses exploits dans la guerre d'Olynthe; mais il paraît, par les expressions de Dinarque, que ce général se bannit volontairement d'Athènes, afin de servir ses concitoyens auprès du roi de Perse. Ephialte suivit peu de temps après son exemple, et s'exila lui-même de cette ville (*Dinarchi orat. contr. Demosth.*) Enfin, il n'est point vraisemblable, comme le rapporte Arrien, que le peuple d'Athènes eût félicité Alexandre sur le cruel traitement que les Thébains éprouvèrent de la part de ce prince, puisque les Athéniens donnèrent des marques publiques de leur douleur sur le sort déplorable de leurs voisins, interrompirent aussitôt la célébratiou des mystères, et reçurent dans leurs murs les infortunés qui avaient échappé au fer du vainqueur et à l'esclavage. (*Eschin*, *contr. Ctesiph.*). S. C. p. 46.

## SOMMAIRE.

*Retour en Macédoine. Départ pour l'Asie. Traversée de l'Hellespont.*

## CHAPITRE III.

### *Départ pour l'Asie.*

CETTE expédition terminée, Alexandre retourne en Macédoine, présente à Jupiter Olympien le sacrifice institué par Archelaüs, et ordonne la pompe des spectacles olympiques à Egée : on ajoute qu'il fit célébrer des jeux en l'honneur des Muses.

On répandit alors le bruit que la statue d'Orphée Œagrien était sans cesse couverte de sueur. Les devins se partagèrent sur l'explication de ce prodige ; mais le plus habile d'entre eux, Aristandre de Telmisse, s'écria : *Courage Alexandre ! tes exploits feront suer les poètes* (*a*).

Au commencement du printemps, Alexan-

(*a*) Alexandre mettait à profit la superstition de son siècle. Il alla à Delphes consulter l'oracle sur son expédition. Le hasard voulut que le jour qu'il désigna fut un de ces jours sinistres où il est défendu, par les prêtres, de consulter les Dieux ; la Pythie refusait de se rendre au temple. Alexandre entraîne la prêtresse par le bras : — « O mon fils, on ne peut te résister ! » — Cet oracle me suffit. H. H. p. 153.

dre laisse le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce à Antipater, et se dirige vers l'Hellespont. Son armée était composée de trente mille hommes, (*a*) tant de pied que de traits et soldats armés à la légère, et de plus de cinq mille hommes de cavalerie (1). Il tire le long du lac de Cercine (*b*), vers Amphipolis et l'embouchure du Strymon; le traverse; franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère et à Maronée, villes grecques de la côte maritime (2).

Ayant sans peine passé l'Hèbre, il arrive par la Pœtique aux bords du Mélas, le traverse et touche à Sestos le vingtième jour après avoir quitté la Macédoine. Il part pour Eléonte, et sacrifie sur le tombeau de Protésilas qui, parmi les Grecs, à la suite d'Agamemnon, aborda le premier en Asie. Le prince espérait par ce sacrifice obtenir un sort plus heureux que Protésilas. Il charge Parménion du soin de faire passer le détroit d'Abydos à la plus grande partie de l'infan-

(*a*) Une armée grecque ne se composait guères de plus de trente mille hommes : ce nombre était aussi, le plus souvent, celui des armées romaines ; et voilà ce qui a suffi pour asservir l'Univers..... *Vid. Gibbon.*

(*b*) Ainsi appelé du nom d'une montagne voisine.

terie et à la cavalerie : leur passage s'effectue sur cent soixante trirèmes et autres bâtimens de transport.

Selon plusieurs écrivains, Alexandre passa d'Eléonte au port des Achéens, gouvernant lui-même le vaisseau royal qu'il montait. Au milieu de la traversée de l'Hellespont, il immola un taureau ; et, prenant une coupe d'or, fit des libations à Neptune et aux Néréides (3).

---

# NOTES.

---

(1) ALEXANDRE fit (dans la Troade) une exacte revue de toutes les troupes qu'il avait amenées; il trouva treize mille hommes en infanterie macédonienne, sept mille alliés et cinq mille soudoyés qui étaient tous sous le commandement de Parménion. Ils étaient suivis de cinq mille hommes, tant Odryses que Triballes et Illyriens; et il y avait outre cela mille archers qu'on appelait les Agriens: en tout, près de trente mille hommes de pied. La cavalerie était composée de dix-huit mille macédoniens, commandés par Philotas, fils de Parménion, et d'autant de Thessaliens, dont Callas, fils d'Harpalus, était le chef. Le reste des troupes grecques, qui montaient à six cents hommes, avaient Eurigie pour premier capitaine, et Cassander était à la tête des Thraces et des Péoniens, au nombre de neuf cents hommes, troupes légères et destinées à la course: le tout ensemble formait une cavalerie de plus de cinq mille hommes.

*Diod.* 32.

Son armée était, selon Justin, de trente-deux mille hommes de pied, de quatre mille cinq cents chevaux, et de dix-huit vaisseaux. *Just.*, *l. XI.*

Ces soldats étaient tous braves, aguerris et disciplinés; ils avaient fait plusieurs campagnes sous Philippe, et dans le besoin auraient pu commander. La plupart des officiers n'avaient guères moins de 60 ans, et quand ils étaient assemblés ou rangés à la tête du camp, on croyait voir un sénat respectable. (*Justin.*)

Alexandre, en menant en Asie cette armée destinée à la conquête de la Perse, n'avait pas de quoi la nourrir plus d'un mois, et il fut obligé d'emprunter deux cents talens pour sa solde. (*H. H. p.* 184.)

Le fond destiné à payer ces troupes consistait, à ce qu'Aristobule assure, en soixante-dix talens; mais Onésicrite, qui était aussi de l'expédition, prétend qu'Alexandre, bien loin d'avoir soixante-dix talens, était endetté de deux cents. (*H. U. p.* 10.)

*Roll.*, *Hist. anc.* 220.

(2) Alexandre avait résolu de suivre toujours le rivage pour secourir ses vaisseaux, si par hasard les Perses, qui étaient maîtres de la mer, venaient les attaquer. Alexandre en avait fort peu; les ennemis en possédaient un grand nombre de Chypre et de Phœnicie, et avaient d'ailleurs l'avantage de l'expérience. La Macédoine qui avait voulu tenter la domination de la mer, n'abondait pas en vaisseaux, et si les alliés lui en fournissaient, c'était toujours avec réserve. (*Justin*, *l.* 11, 6. *Otto Frising*, 2, 25. *Diod.* 17. *Plut.*, *in orat.* 8, 9 *et* 10, 1. *Frensh.* ). *F.* 127.

(3) L'époque du passage des troupes macédoniennes en Asie devint célèbre dans les fastes de la Grèce. Duris comptait, depuis le sac de Troie jusqu'à cette époque, mille ans; Ephore, depuis le retour des Héraclides jusqu'au même temps, sept cent trente-cinq ans; Timée et Clitarque, huit cent vingt; Hératosthène, sept cent soixante treize; enfin Phanias assurait qu'il s'était écoulé sept cent quinze ans dans ce même espace d'années qui se terminait à l'archontat d'Evœnète, temps où Alexandre passa en Asie (*Clem. Alex. strom.*, *l.* 1.) Diodore, après avoir assuré que ce prince monta sur le trône pendant la magistrature de cet archonte, n'a pu rapporter ce passage que sous celle de Ctésiclès (*Diod. l.* 17, *n.*° 17.).

la suite des faits supposant évidemment environ un an d'intervalle entre la mort de Philippe et le commencement de la guerre que son fils entreprit contre les Perses; sentiment qui ne peut être préféré à celui de Clément d'Alexandrie, qui rapporte cet événement sous la magistrature d'Evœnète, son prédécesseur (*Clem.*, *Alex. ibid.*) Il est certain que le passage d'Alexandre en Asie arriva la même année que la prise de Thèbes, trois cent trente-cinq ans avant l'ère vulgaire. Arrien assure qu'Alexandre partit au commencement du printemps, et qu'après vingt jours de marche, il arriva à Seste; ce qui prouve, comme l'a judicieusement observé Ussérius (*Usser.*, *annal.*, *p.* 151), que le passage de l'Hellespont doit être fixé environ trois mois avant le temps où Ctésiclès entra en charge (*le premier du mois hécatombéen*). La suite des opérations militaires d'Alexandre dans l'Asie mineure, et l'époque de la bataille d'Issus, confirment cette opinion adoptée par le savant P. Corsini (*fast. attic.*, *t.* 4.) L'illustre Petau, trop fidèle dans son attachement pour Diodore, a rapporté, sous la magistrature de Ctésiclès, les événemens qui étaient arrivés pendant celle d'Evœnète (*Petav.*, *doct. temp.*, *l.* 13); et dont le plus remarquable est le passage du Granique.

S. C. p. 49.

# LIVRE PREMIER.

## DEUXIÈME PARTIE.

Expéditions dans l'Asie mineure ; le long des côtes et au centre.

## SOMMAIRE.

*I. Alexandre aborde en Asie, et sacrifie aux Dieux de Troie.*
*II. Conseil des généraux Perses.*
*III. Marche de l'Hellespont au Granique : ordre de bataille.*
*IV. Passage, combat et victoire du Granique ; ses résultats.*

## CHAPITRE IV.

### *Expédition sur les côtes de la Propontide.*

#### §. I.er

#### *Alexandre aborde en Asie, sacrifie sur les ruines de Troie.*

On dit qu'Alexandre le premier prit terre, tout armé, en Asie, et qu'à son départ et à son arrivée, il avait dressé des autels à Jupiter *Apobaterios*, à Minerve et à Hercule, sur les bords de l'Europe et de l'Asie (*a*). A Troie, il sacrifie à Pallas, pro-

(*a*) Lorsqu'ils eurent touché au rivage, de l'Asie, Alexandre y lança le premier un javelot, comme sur une terre ennemie. ( *Just.*, *l.* 11, *c.* 6. *Herod.*, 7, 54. *Diod.* 17 ).

C'est avec une semblable dérision, que Cortez prit possession de l'Amérique; et les Anglais des mers du Sud, en tirant quelque coups de fusil et portant un drapeau armoirié.

tectrice d'Ilium, suspend ses armes dans le temple, et enlève celles qu'on y avait consacrées après la guerre de Troie ; il ordonna aux Oplites de les porter devant lui dans tous les combats. On dit qu'il sacrifia aussi sur l'autel de Jupiter Hercius ; à Priam, pour en appaiser le ressentiment contre la race de Néoptolème à laquelle il appartenait. A son entrée dans Ilion, Menœtius, qui dirigeait la manœuvre du vaisseau, posa sur le front du roi une couronne d'or. Charès, arrivé de Sigée, plusieurs des Grecs et des Indigènes suivirent cet exemple.

Alexandre couronna le tombeau d'Achille, et Ephestion celui de Patrocle. Heureux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour hérault de ta gloire ! Certes, il eut raison d'envier le bonheur d'Achille ; car il n'a manqué au sien que ce dernier trait : personne encore n'a dignement célébré en prose, en vers, en dithyrambes, ses exploits à l'égal de ceux d'un Hiéron, d'un Gélon, d'un Théron qui, sous aucun rapport, ne lui sont comparables.

Les plus petites actions nous sont mieux connues que les grandes choses qu'il a

faites. (1) L'expédition des Grecs et de Cyrus contre Artaxerce ; la défaite de Cléarque et de ceux qui furent pris avec lui ; la retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon, ont été rendues par la plume de ce grand homme, beaucoup plus illustres que ne furent Alexandre et toutes ses conquêtes. Cependant il n'alla point réunir ses troupes à des troupes étrangères ; on ne le vit pas, fuyant devant le grand roi, borner ses exploits à se retirer par la mer, en écartant ceux qui en fermaient l'approche. Nul d'entre les mortels, n'a seul, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares, marqué par des faits plus grands ni plus nombreux. Voilà ce qui m'a porté à entreprendre d'écrire cette histoire, ne m'estimant point indigne de transmettre les gestes d'Alexandre à la postérité. Mais qui suis-je pour m'exprimer avec cette hauteur ! Que vous importe de connaître mon nom, qui n'est point obscur, ma patrie, ma famille, mes dignités. Que d'autres s'enorgueillissent de ces titres, les miens sont dans les lettres que j'ai cultivées depuis mon enfance. Si Alexandre est au premier rang parmi les guerriers, je me flatte de ne pas tenir le dernier parmi les écrivains de mon siècle.

D'Ilion, Alexandre tourne vers Arisbe où campait toute l'armée après avoir traversé l'Hellespont. Le lendemain, laissant derrière lui Percote et Lampsaque, il vint camper sur les bords du Prosaction qui, tombant du mont Ida, va se perdre dans la mer entre l'Hellespont et l'Euxin ; de-là, il passe par Colonne, arrive à Hermote. Il fait voltiger en avant de l'armée des corps d'éclaireurs, sous la conduite d'Amyntas (*a*), composés de quatre compagnies d'avant-coureurs et d'une compagnie d'hétaires apolloniates, commandés par Socrate (*b*) : en passant il détache l'un d'entre eux, Panegore (*c*), avec une suite pour prendre possession de la ville de Priam qui s'était rendue.

§. II.

*Conseil des généraux Persans.*

Les généraux de l'armée des Perses, Arsame, Rhéomithres, Pétène, Niphates, Spithridates, Satrape de Lydie et d'Ionie,

(*a*) Fils d'Arabée.
(*b*) Fils de Sathon.
(*c*) Fils de Lycagoras.

Arsite, gouverneur de la Phrygie qui regarde l'Hellespont, campaient près de la ville de Zélie avec la cavalerie persique et l'infanterie grecque, à la solde de Darius. Ils tiennent conseil à la nouvelle du passage d'Alexandre. Memnon, de Rhodes, opina pour ne point hasarder la bataille contre les Macédoniens, supérieurs en infanterie, et soutenus des regards de leur prince, tandis que celui des Perses était absent. Il fut d'avis de faire fouler aux pieds de la cavalerie et de détruire tous les fourrages, d'incendier toutes les moissons ; de ne pas même épargner les villes de la côte, de manière à priver Alexandre de tout moyen de subsistance, et à le forcer à la retraite (2).

Mais Arsite se levant : « Je ne souffrirai point que l'on brûle une seule habitation du pays où je commande. » Cet avis prévalut ; les Perses crurent que Memnon ne cherchait qu'à conserver ses grades en prolongeant la guerre.

## §. III.

### *Marche de l'Hellespont au Granique. Ordre de bataille.*

Cependant Alexandre marche en ordre de bataille vers le Granique (*a*); fait avancer les Oplites en colonnes formées par la phalange doublée; dispose la cavalerie sur les ailes, les bagages à l'arrière-garde. Pour observer les mouvemens de l'ennemi, Hégéloque marche en avant avec les éclaireurs, soutenu par un gros de cinq cents hommes, formé de troupes légères et de cavaliers armés de sarisses (*b*).

On approchait du fleuve, lorsque des éclaireurs, revenant à toute bride, annoncent que toute l'armée des Perses est rangée en bataille sur la rive opposée. Alexandre fait aussitôt les dispositions du combat. Alors Parménion s'avançant : « Prince, » je vous conseille de camper aujourd'hui

(*a*) C'est une maxime de la guerre, que celui qui attaque le premier ruine et épouvante l'ennemi.

*Thucidid.*, *l.* 5.

(*b*) Piques macédoniennes.

» sur

» sur les bords du fleuve, en l'état où nous » sommes, en présence de l'ennemi, inférieur en infanterie; il n'aura point l'audace » de nous attendre; il se retirera pendant la » nuit; et demain, au point du jour, l'armée » passera le fleuve sans obstacle; car nous » l'aurons traversé avant qu'il ait le temps » de se mettre en bataille. Il serait en ce » moment dangereux d'effectuer ce passage; » l'ennemi est en présence; le fleuve est » profond, rempli de précipices; la rive » escarpée difficile : on ne peut aborder » qu'en désordre et par pelotons, ce qui est » un grand désavantage; et alors il sera » facile à la cavalerie de l'ennemi, nombreuse et bien disposée, de tomber sur notre » phalange. Que l'on reçoive un premier » échec, c'est une perte sensible au présent, » c'est un présage funeste pour l'avenir » (*a*).

Mais Alexandre : « J'entends, Parménion; » mais quelle honte de s'arrêter devant un

(*a*) Une armée étrangère, et qui attaque, doit débuter par une action d'éclat : le premier résultat est d'épouvanter l'ennemi; le second, de détacher et de conquérir ses alliés. Il y faut joindre la diligence la plus imprévue : telle fut la conduite des grands capitaines, d'Annibal, de César, d'Emile, de Philippe, etc. Polyb., l. 3.

» ruisseau (*a*), après avoir traversé l'Hellespont ! Je l'ai juré par la gloire des Macédoniens, par ma vive résolution d'affronter les dangers extrêmes : non, je ne souffrirai point que l'audace des Perses, rivaux des Macédoniens, redouble, si ces derniers ne justifient d'abord la crainte qu'ils inspirent » (3).

A ces mots, il envoie Parménion prendre le commandement de l'aile gauche, tandis qu'il se dirige vers la droite. Philotas (*b*) est à la pointe de l'aile droite, ayant la cavalerie des Hétaires, les Archers et les corps des Agriens qui lancent le javelot ; il est soutenu par Amyntas (*c*), avec les cavaliers armés de sarisses, les Péones et la troupe de Socrate. Près d'eux, le corps des Argyraspides, commandé par Nicanor (*d*), suivi des phalanges (*e*) de Perdiccas (*f*), de Cœ-

(*a*) Il appelait ainsi le Granique par dérision. Arrien.

(*b*) Fils de Parménion.

(*c*) Fils d'Arabée.

(*d*) Fils de Parménion.

(*e*) Bataillons.

(*f*) Fils d'Oronte.

nus(*a*), de Cratère (*b*), d'Amyntas (*c*), et de Philippe (*d*). A l'aile gauche se présentait d'abord la cavalerie thessalienne, commandée par Calas (*e*), ensuite la cavalerie auxiliaire ayant à sa tête Philippe, fils de Ménélas ; enfin les Thraces, sous la conduite d'Agathon. Près d'eux sont l'infanterie, les phalanges de Cratère, de Méléagre et Philippe, qui s'étendent jusqu'au centre. Les Perses comptaient vingt mille hommes de cavalerie, et presque autant d'étrangers à leur solde composant leur infanterie (4). Le front de leur cavalerie étendu bordait le rivage ; l'infanterie derrière, le site formant une éminence (*f*).

Dès qu'ils découvrirent Alexandre, (et il était facile de le reconnaître à l'éclat de ses armes, à l'empressement respectueux de sa suite) et son mouvement dirigé contre leur aile gauche, ils la renforcent aussitôt

(*a*) Fils de Polémocrates.

(*b*) Fils d'Alexandre.

(*c*) Fils d'Andromène.

(*d*) Fils d'Amyntas.

(*e*) Fils d'Harpalus.

(*f*) Voyez dans l'Atlas le plan des dispositions militaires de cette bataille.

d'une grande partie de leur cavalerie. Les deux armées s'arrêtèrent quelques instans et se mesurèrent du rivage en silence et avec une même inquiétude. Les Perses attendaient que les Macédoniens se jettassent dans le fleuve pour les charger à l'abordage.

## §. IV.

### *Passage, combat et victoire du Granique. Ses résultats.*

Alexandre saute sur son cheval; il ordonne au corps d'élite qui l'entoure de le suivre, et de se montrer en braves (*a*); il détache en avant, pour tenter le passage, les coureurs à cheval avec les Péones et un corps d'infanterie conduit par Amyntas (*b*), précédé de l'escadron de Socrate.

(*a*) Son entreprise, hasardée en apparence, montra, par le succès, qu'il y entrait plus de raison que de témérité; car, comme les siens devaient combattre un ennemi nouveau, et qui les surpassait en nombre, il avait voulu les fortifier par le désespoir, afin que le chemin de la fuite leur étant fermé par le fleuve, ils missent l'espérance de leur salut dans la victoire. (*Freins.*, 145.)

(*b*) Fils d'Arabée.

Ptolémée (*a*) doit donner à la tête de toute la cavalerie qu'il commande. Alexandre, à la pointe de l'aile droite, entre dans dans le fleuve au bruit des trompettes et des cris de guerre redoublés, se dirigeant obliquement par le courant, pour éviter en abordant d'être attaqué sur sa pointe, et afin de porter sa phalange de front sur l'ennemi.

Les Perses, en voyant approcher du bord Amyntas et Socrate, leur détachent une grêle de flèches; les uns tirent des hauteurs sur le fleuve; les autres, profitant de la pente, descendent au bord des eaux: c'est là que le choc et le désordre de la cavalerie furent remarquables; les uns s'efforçant de prendre bord; les autres de le défendre. Les Perses lancent des traits; les Macédoniens combattent de la pique. Ceux-ci, très-inférieurs en nombre, furent d'abord repoussés avec perte; en effet, ils combattaient dans l'eau sur un terrain bas et glissant, tandis que les Perses avaient l'avantage d'une position élevée, occupée par l'élite de leur cavalerie, par les fils de Memnon et par

(*a*) Fils de Philippe.

Memnon lui-même. Le combat devint terrible entre eux et les premiers rangs des Macédoniens qui, après des prodiges de valeur, y périrent tous, à l'exception de ceux qui se retirèrent vers Alexandre, lequel avançait à leur secours avec l'aile droite. Il fond dans le plus épais de la cavalerie ennemie où combattaient les généraux : la mêlée devient sanglante autour du roi.

Cependant les autres corps Macédoniens abordent à la file. Quoique l'on combattit à cheval, on eût cru voir un combat d'homme de pied contre homme de pied. Tel était l'effort de chevaux contre chevaux, de soldats contre soldats ; les Macédoniens luttant contre les Perses pour les ébranler et les repousser dans la plaine ; les Perses pour renverser les Macédoniens et les rejeter dans le fleuve. Enfin, ceux d'Alexandre l'emportent, tant par la force et l'expérience, que par l'avantage de leurs piques solides (a) opposées à des plus faibles : celle d'Alexandre se rompt dans l'effort du choc ; il veut emprunter la lance de son écuyer Arès : « Cherchez-en d'autres », lui dit Arès en lui mon-

(a) Texte. Piques de bois de cornouiller.

trant le tronçon de la sienne, avec lequel il fesait encore des prodiges. Alors Démarate, Corinthien, l'un des Hétaires, présente la sienne à Alexandre. Il la prend, et avisant Mithridate, gendre de Darius, qui s'avançait à cheval, il pique vers lui avec quelques cavaliers de sa suite, et le renverse d'un coup de lance dans le visage. Rœsacès attaque Alexandre, et lui décharge sur la tête un coup de cimeterre repoussé par le casque qu'il entame. Alexandre le perce d'outre en outre. Spithridate, prêt à le frapper par derrière, levait déjà le bras que Clitus (*a*) abat d'un coup près l'épaule.

Cependant une partie de la cavalerie a passé le fleuve et rejoint Alexandre. Les Perses et leurs chevaux, enfoncés en avant par les piques et de tous côtés par la cavalerie, incommodés par les hommes de traits mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir en face d'Alexandre. Dès que le centre plia, la cavalerie des deux ailes étant renversée, la déroute fut complète; les ennemis y perdirent environ mille chevaux.

Alexandre arrête la poursuite et pousse

(*a*) Surnommé le Noir, fils de Dropis (selon Diod.).

aussitôt vers l'infanterie, toujours fixée à son poste, mais plutôt par étonnement que par résolution. Il fait donner la phalange et charger en même temps toute sa cavalerie; en peu de momens tout fut tué ; il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous des cadavres; deux mille tombèrent vivans au pouvoir du vainqueur (*a*). Les généraux des Perses qui périrent, furent Niphates, Petènes, Spithridate, Satrape de Lydie, Mithrobuzanes, gouverneur de Cappadoce, Mithridate, gendre du roi Darius, Arbupales (*b*), petit-fils d'Artaxerce et fils de Darius, Pharnace, beau-frère du prince, Omar, général des étrangers. Arsite, échappé du combat, se sauve en Phrygie, où désespéré de la ruine des Perses dont il était la première cause, il se donna, dit-on, la mort.

Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq Hétaires. Alexandre leur fit élever à Dium (*c*) des statues

(*a*) Diodore réduit toute la perte de l'armée perse à dix mille soldats, évaluation qui paraît assez juste. S. C. 51.

(*b*) Gronovius lit *Artoibarès*, mot qu'il regarde comme le véritable nom persan.

(*c*) Ville consacrée à Jupiter.

d'airain de la main de Lysippe (*a*), le seul des statuaires Grecs auquel il permit de reproduire ses traits. Le reste de la cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et l'infanterie trente (5). Le lendemain Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes et leur équipage. Il exempta les auteurs de leurs jours et leurs enfans de payer, chacun sur leur territoire, un tribut de leurs personnes et de leurs biens. Il eut le plus grand soin des blessés, visitant les plaies de chacun d'eux, leur demandant comment ils les avaient reçues, leur donnant toute liberté de s'entretenir avec orgueil de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux Persans, et à ceux même des Grecs à leur solde qui avaient péri avec eux dans le combat; mais il fit mettre aux fers ceux d'entre eux qu'il avait pris vivans, et les

(*a*) Ces statues furent placées dans Dium, ville de la Macédoine. Long-temps après, lorsque ce royaume eut été ruiné, L. Métellus les fit transporter à Rome.

*Freins.*, 144.

On a objecté que la vie de Lysippe n'aurait pas suffi à ce travail : il est vraisemblable qu'il fut exécuté, sous sa direction, par plusieurs artistes.

envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que, désobéissant aux lois de la patrie, ils s'étaient réunis aux Barbares contre les Grecs.

Il envoya à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve avec cette inscription : *Sur les Barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs à l'exception des Lacédémoniens* (*a*).

Il nomma Calas satrape de la province que gouvernait Arsite, à la condition d'en percevoir les mêmes tributs que l'on payait à Darius (6) ; les Barbares étant descendus des montagnes pour se rendre à lui, il les renvoie chez eux. Il pardonna aux Zélites qui n'avaient combattu que malgré eux avec les Barbares.

Il envoie Parménion s'emparer de Dascilium, qui dépourvu de garnison lui ouvrit ses portes.

---

(*a*) Ce prince avait encore besoin du secours des Grecs, et il espérait, en les associant à l'honneur de sa victoire, se les rendre plus fidèles et plus affectionnés.

*Roll.*, 233.

# NOTES.

(1) « Une chose assez bizarre, c'est que des gens dont les talens sont médiocres, et quelquefois au-dessous du médiocre, sont assez heureux pour trouver des historiens, et faire en conséquence une grande fortune, pendant que de grands hommes et des génies extraordinaires pour la guerre, nous sont presque inconnus. A-t-on jamais regardé comme un grand capitaine le célèbre Mummol, général de l'armée de Gontran ? il fit une infinité de belles actions, et battit plusieurs fois les armées de Charlemagne ».

« Quelqu'un s'est-il jamais avisé de faire éloge de Salvoison, sous le règne de Henri II ? c'était un homme de fortune. Il en est bien peu qui aient pensé aussi grandement que lui dans ses projets, qui aient été ornés de plus grandes qualités pour la guerre, et d'un plus beau génie pour la conduite des plus grandes entreprises. Ses actions et ses services sont rapportés dans les Mémoires de Villars, où il y a bien peu d'auteurs qui aillent puiser. Si cet officier ne fût mort à l'âge de 37 ans, il ne faut pas douter un moment qu'il n'eût surpassé tous les plus grands capitaines de son siècle. C'était l'oracle du maréchal de Brissac ; mais quel oracle plus digne d'être consulté ! Peut-être aussi n'y a-t-il pas d'autre mystère dans ce silence, sinon que du temps de certains grands hommes, il ne s'est pas trouvé d'historiens, et qu'on peut

dire d'eux ce qu'un poète a dit de tous ceux qui avaient vécu avant Agamemnon : »

> *Vixere fortes antè Agamemnona*
> *Multi : sed omnes illacrymabiles*
> *Urgentur, ignotique longâ*
> *Nocte, carent quia vate sacro.*
>
> FOLLARD, Hist. de Polybe, tom. V, p. 174.

(2) Memnon, qui était le meilleur capitaine, était d'avis qu'on se retirât (*Diod.* 17); qu'on fît fouler aux pieds des chevaux tout ce qu'il y avait d'herbe dans la campagne ; qu'on mît le feu dans les villes et dans les villages; que le Macédonien avait à peine des vivres pour un mois ; que désormais il ne pouvait vivre que de rapines et de pillages ; que si on lui ôtait le moyen de piller, il se retirerait dans peu de temps ; et qu'avec fort peu de perte on sauverait toute l'Asie ; que ce remède était véritablement fâcheux, mais qu'en toutes les occasions où le péril menaçait, les sages permettaient les moindres maux pour éviter les plus grands (*Comment. in Curt.* 5. 9. 5.); que les Perses ne feraient pas cela sans exemple ; qu'autrefois le roi Darius avait ruiné ces mêmes contrées et ces mêmes villes (*Strab.*, *l.* 13.), afin que les Scythes, qui devaient passer par là, n'y trouvassent point de retraite : que si l'on voulait donner bataille, on mettait au hasard toutes choses ; qu'il fallait craindre la phalange macédonienne, et qu'ils y opposeraient en vain leur infanterie, bien qu'elle fût plus forte par le nombre ; que personne ne doutait qu'il ne fût plus avantageux de faire la guerre dans un pays étranger que dans le sien ; qu'ils auraient donc cet avantage s'ils écoutaient son conseil, et qu'ils voulussent se résoudre d'aller attaquer la Macédoine.

Mais ce discours ne fut agréable à pas un des autres

capitaines. On disait que cette résolution pouvait peut-être sembler bonne à Memnon rhodien (*Diod.*, 17), à qui il était avantageux de traîner la guerre en longueur, afin d'avoir plus long temps les grandes charges et les appointemens du roi; mais que les Perses estimaient qu'il leur serait honteux de trahir et d'abandonner des peuples qui leur avaient été confiés, et qu'ils ne pourraient s'excuser envers le roi qui leur avait donné d'autres ordres.

En effet, Darius ayant appris qu'Alexandre partait de la Macédoine, avait envoyé des lettres à tous ses gouverneurs, et à tous ses capitaines, par lesquelles il leur commandait qu'ils fissent souvenir, à coups de verges, à cet enfant de Philippe, de son âge et de sa condition; et qu'ensuite, l'ayant revêtu d'une robe couleur de pourpre, ils lui amenassent au plutôt ce jeune furieux enchaîné; qu'ils missent à fond ses vaisseaux avec tous les gens de mer; et qu'on fît passer ses soldats aux extrémités de la mer Rouge, tant l'orgueil qui l'aveuglait le rendait assuré de l'avenir, et lui faisait oublier sa condition et l'infirmité de tous les hommes.

F. 135.

(3) *Présages sur le passage du Granique.*

Il y en avait qui représentaient qu'on était au mois de Desius (*répondant au mois de juin*), et que ce nom avait toujours été malheureux chez les Macédoniens, à tous ceux qui y avaient fait quelques entreprises. Alexandre fit publier qu'on appelerait ce mois dangereux *Arthemisius*, du nom du mois précédent (*Scalig.*, *de emend. tempor.*, *l.* 1); et pour mieux assurer les esprits épouvantés, il fit secrétement avertir Aristandre d'écrire, en lettres renversées, sur la main dont il devait prendre les entrailles de la victime, *Que les Dieux donnaient la victoire à Alexandre*; de manière que

les lettres s'imprimassent sur le foie, encore chaud, de l'animal (*Frontin.*, *stratag.* 1, 11, 14). Ce prodige remplit les esprits d'une si grande espérance, que les soldats d'Alexandre, persuadés, par cette ruse, du succès de la bataille, ravirent la victoire.

F. 138.

(4) Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantassins, et dix mille chevaux (*Diod.*, *l.* 17); Justin, à six cent mille combattans (*l.* 2, *c.* 6); ce dernier calcul choque toute vraisemblance.

S. C., p. 51.

Il me semble que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; et que, moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours dans son désordre même. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance et une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée; l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir long-temps.

*Montesq.*, *t.* 10, *p.* 7, *grand. et décad. des Rom. chap.* 18.

*Sur les troupes étrangères.*

Celui qui voudrait chercher l'origine de l'emploi des soldats étrangers ou mercénaires, et les premiers gouvernemens qui se servirent de ces sortes de troupes, ne serait pas peu embarrassé; car il faut percer dans les siècles les plus reculés. Quels que puissent être ceux qui s'en sont les premiers servis, ils n'étaient pas, ce me semble, fort sages : un Etat qui use d'une telle politique,

ne saurait être de longue durée. Si nous n'y étions pas accoutumés, nous trouverions peut-être fort étrange que certaines nations se vendissent à d'autres pour de l'argent. Philippe le vieux, roi de Macédoine, dont les armées n'étaient composées que de ses propres sujets, disait de ces sortes de soldats, que la guerre était leur paix, et la paix leur guerre ; c'est-à-dire, que lorsqu'ils ne l'avaient pas dans leur pays, ils l'allaient chercher dans un autre.

Il faut bien prendre garde de confondre les soldats et les officiers auxiliaires avec les mercénaires.....

L'ancienne milice des rois et des républiques de l'Asie et des Grecs mêmes, était toute composée des propres sujets des puissances belligérantes.... Les plus grands hommes anciens et modernes, je parle ici des hommes d'Etat comme des plus grands guerriers, n'ont jamais fait grand cas des troupes étrangères.... En général, des soldats mercénaires coûtent beaucoup plus et n'observent pas mieux la discipline militaire ; ils désertent facilement, lorsqu'ils craignent d'avoir affaire contre ceux de leur nation, ou qui leur sont alliés....

Je ne lis aucun auteur de l'antiquité qui ne soit contraire au sentiment de ceux qui se servent de troupes étrangères dans leurs armées. Thucydide, Xénophon et Polybe, sont les trois écrivains de l'antiquité qui soient les plus opposés aux troupes étrangères, bien que les Athéniens s'en servissent comme les autres Grecs. C'est ce que Thucydide nous apprend dans la harangue de Périclès au peuple d'Athènes.

Et cela ne laisse point de faire connaître combien il est dangereux de se servir de ces sortes de troupes, parce que les plus riches et les plus puissans sont toujours en état de les débaucher en leur offrant des conditions meilleures. Ces sortes de pratiques sont assez ordinaires parmi

les princes, de débaucher, sinon les troupes en augmentant leur paie, au moins leurs meilleurs officiers, ce qui est le trait d'un prince ou d'un ministre habile; comme il paraît par Sosibe, qui non-seulement attira en Egypte les meilleurs officiers de la Grèce pour les placer à la tête des armées de Ptolémée, mais les mit en état, en introduisant la milice des Grecs et leur discipline, de combattre comme des vieilles troupes bien commandées et bien exercées, ce qui rompit toutes les mesures d'Antiochus, et ruina ses affaires.

On peut dire des gouvernemens qui ne se servent que des troupes étrangères pour la défense de leurs Etats, ce que les Corynthiens disaient des Athéniens : « Leur puis-» sance est une puissance empruntée, au lieu que la » nôtre est en nous-mêmes, et ne dépend pas, comme la » leur, d'un secours étranger qu'on peut leur enlever à » toute heure..... »

Je conclus donc qu'il est infiniment plus avantageux à un Etat de composer ses armées de ses propres sujets, que de recourir à des soldats mercénaires : qu'il naît des soldats par-tout où il naît des hommes, et que si les premiers manquent lorsque les autres abondent, c'est la faute du gouvernement; car il n'est rien de plus aisé que de former une excellente milice et des officiers pour la conduire, et cela en moins de temps que l'on ne pense. En veut-on un bel exemple? Citer Pélopidas et Epaminondas qui, d'un nombre de bourgeois de Thèbes, sans aucune expérience de la guerre, en firent des soldats intrépides; ce serait remonter trop haut : contentons-nous de citer Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, le plus grand homme qui ait paru au monde depuis les Anciens, qui a changé ses sujets, auparavant méprisables, en soldats intrépides, par le moyen d'une discipline admirable.

Pourquoi donc recourir aux mercénaires, quand nous avons

a chez soi de quoi se défendre ? C'est le sentiment de Polybe, de Tacite, d'une infinité d'auteurs anciens et modernes, et des plus grands politiques.

*Foll., hist. de Polyb., t.* 5, *p.* 379.

(5) En réfléchissant sur la résistance que les Perses opposèrent aux efforts des Macédoniens, et sur les obstacles que présentait le passage d'une rivière défendue par des troupes nombreuses et aux ordres d'un général habile, on ne saurait croire que les vainqueurs n'aient perdu que soixante-quinze cavaliers et trente fantassins. Aristobule réduisait encore cette perte à trente-quatre cavaliers et neuf fantassins. Tels sont cependant les calculs ordinaires des historiens de la vie d'Alexandre, qui se plaisent toujours à exagérer la perte des vaincus, et à diminuer celle du parti victorieux. S. C. 51.

(6) Alexandre n'imposa à tous ces peuples que le même tribut qu'ils avaient accoutumé de payer à Darius; et observa constamment la même chose lorsqu'il subjugua les autres nations de l'Asie. Il avait reconnu qu'une domination étrangère est toujours sujette à la haine, encore qu'elle soit plus douce que celle d'un prince naturel; et qu'elle est insupportable si on comble les vieilles charges par des impositions nouvelles. Cela fut cause que quand quelqu'un lui remontra qu'il pouvait tirer un plus grand tribut d'un si grand empire, il répondit qu'il n'aimait pas le jardinier qui coupait jusqu'à la racine des choux dont il ne devait cueillir que les feuilles.

F. 148.

Cette dernière phrase renferme celle de Montesquieu, ou plutôt son chapitre sur le despotisme. Quand les Sauvages de la Louïsiane veulent cueillir le fruit d'un arbre, ils le coupent par le pied : voilà l'image du despotisme.

*Les colonies grecques de l'Asie rétablies dans leurs priviléges, et la destruction de l'odieuse oligarchie*, furent les premiers fruits des conquêtes d'Alexandre. Sa modération et son équité se montrèrent sans doute avec éclat dans plusieurs autres occasions ; mais les historiens de ce prince n'en auraient-ils point multiplié les exemples. S. C., p. 123.

---

## SOMMAIRE.

*I. Reddition de Sardes, d'Ephèse, de la Magnésie, de Tralles, de Ladé.*

*II. Siége et prise de Milet.*

*III. Tentatives inutiles des Perses.*

*IV. Siége et prise d'Halicarnasse.*

*V. Conquête de la Carie; Alexandre envoie une partie de ses troupes en quartiers d'hiver; Soumission de la Lycie.*

## CHAPITRE V.

### *Conquête de l'Asie mineure occidentale.*

§. I.

*Reddition de Sardes, d'Ephèse, de la Magnésie, de Tralles, de Ladé.*

Alexandre marche vers Sardes; il n'en était éloigné que de soixante-dix stades, lorsque Mithrène, gouverneur de la place, accompagné des premiers de la ville, vint à sa rencontre; ils lui apportaient des trésors et les clefs de la citadelle. Alexandre campa aux bords de l'Hermus, que vingt stades séparent de la ville. Il détache Amyntas (*a*) pour prendre possession de la place, et retient Mithrène auprès de lui avec honneur. Il rend la liberté aux habitans de Sardes et de la Lydie, et leur permet de se gouverner par leurs anciennes lois (*b*). Il monte à la cita-

(*a*) Fils d'Andromène.

(*b*) La victoire du Granique valut à Alexandre presque

delle que les Persans avaient occupée ; il la trouva extrêmement fortifiée. En effet, elle s'élevait sur une hauteur inaccessible, escarpée, ceinte d'une triple muraille. Il résolut d'ériger sur le sommet un temple et un autel à Jupiter Olympien ; et, comme il cherchait la place qu'il lui assignerait, voilà qu'au milieu d'un ciel serein le tonnerre gronde, et qu'une pluie abondante tombe où fut l'ancien palais des rois de Lydie. Alexandre crut que le Dieu lui-même désignait la place ; il y fait bâtir le temple. Il laisse à Pausanias, un des Hétaires, la garde de la citadelle ; et à Nicias le soin de repartir et de percevoir les tributs. Il établit Asandre ( *a* ) gouverneur de la Lydie et du reste de la province, à la place de Spitridate, avec le nombre d'hommes de trait et de chevaux nécessaires pour la garder.

---

toute l'Asie mineure : au reste, ce héros semblait alors mériter sa gloire. En prenant les villes, il leur laissait leurs lois : on eût dit que c'était au despotisme, et non aux peuples, qu'il venait donner des chaînes, et voilà la seule manière de conquérir qui trouverait grace aux yeux du sage, si les lauriers qu'on cueille ainsi, n'étaient pas arrosés du sang des hommes. H. H., 189.

(*a*) Fils de Philotas.

Calas et Alexandre, fils d'OErope, furent chargés de conduire, dans le pays soumis à Memnon, toutes les troupes du Péloponèse et des alliés, à l'exception des Argiens qu'on laissa en garnison dans Sardes.

Cependant la nouvelle de cette victoire mémorable s'étant répandue, les troupes étrangères en garnison à Ephèse, prennent la fuite sur deux trirèmes dont elles s'emparent : avec eux était Amyntas, fils d'Antiochus, qui avait abandonné la Macédoine et Alexandre, non qu'il eût à s'en plaindre, mais par haine particulière, et par hauteur de sentiment qui n'en voulait rien souffrir.

Alexandre arriva le quatrième jour à Ephèse, ramenant avec lui ceux de ses partisans qu'on avait bannis; et, ayant aboli l'oligarchie, rétablit le gouvernement populaire. Il assigna à Diane les tributs que l'on payait aux Barbares. Affranchi de la crainte qu'inspiraient les oligarques, le peuple recherche à mort ceux qui ont donné entrée à Memnon, pillé le temple de Diane, brisé la statue de Philippe dans son enceinte, et renversé sur la place publique le tombeau d'Héropythe, qui avait rendu la liberté à Ephèse. Ils arrachent du temple, Syrphace,

Pélagon son fils, ses neveux, et les lapident. Alexandre empêcha les recherches et les supplices de s'étendre; il prévoyait qu'abusant bientôt de son pouvoir, le peuple le tournerait non-seulement contre les coupables, mais contre les innocens, pour satisfaire sa vengeance ou son avidité. Et certes, parmi les titres d'Alexandre à la gloire, sa conduite à Ephèse ne fut pas le moindre.

Sur ces entrefaites arrivent des députés de Magnésie et de Tralle, pour offrir leurs villes à Alexandre. Il y envoie Parménion avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie étrangère, autant de Macédoniens et deux cents cavaliers du corps des Hétaires. Il détache vers les villes de l'Eolie et de l'Ionie, encore au pouvoir des Barbares, Alcimale (*a*), avec un pareil nombre de troupes, et l'ordre de détruire par-tout l'oligarchie, de relever la démocratie, de rendre aux peuples leur ancienne constitution, et d'abolir les tributs qu'ils payaient aux Barbares.

Il s'arrête à Ephèse; sacrifie à Diane, et accompagne la pompe avec toutes ses trou-

---

(*a*) Fils d'Agatocle.

pes sous les armes, en ordre de bataille.

Le lendemain, il marche vers Milet avec le reste de l'infanterie, les hommes de trait, les Agriens, la cavalerie des Thraces, le premier corps des Hétaires, suivi de trois autres; il s'empare de la ville extérieure abandonnée sans défense, y place son camp, résolu de cerner la ville intérieure par une circonvallation. Hégesistrate, qui commandait la place, avait d'abord écrit à Alexandre pour la lui rendre; mais reprenant courage par l'arrivée de l'armée persanne qu'on annonçait, il ne pensait plus qu'à la garder aux Perses.

Cependant Nicanor, qui commandait la flotte des Grecs, prévint les Perses, et trois jours avant qu'ils se présentassent, mouilla en l'île de Ladé, près de la ville, avec cent soixante voiles. Les Perses, arrivant trop tard, et trouvant la position occupée par Nicanor, se retirèrent sous le promontoire de Mycale. En effet, Alexandre, pour garder cette île, avait, outre ses vaisseaux, fait passer dans le port quatre mille hommes, composés de Thraces et d'étrangers. La flotte des Barbares était de quatre cents voiles.

Parménion conseille à Alexandre de tenter le sort d'un combat naval. Parmi les causes qui lui fesaient croire que les Grecs remporteraient la victoire, il plaçait le plus heureux augure. En effet de la poupe du vaisseau d'Alexandre, on avait vu un aigle s'abattre sur le rivage (*a*). La victoire promettait par la suite les plus heureux succès ; un échec n'entraînait pas de grands désavantages ; l'empire de la mer restait aux Persans. Il ajouta qu'il offrait de s'embarquer et de partager les périls.

« Parménion se trompe ; il interprète mal » l'augure, répondit Alexandre. Quelle imprudence d'attaquer avec des forces inégales, une flotte si nombreuse ; de com-

(*a*) Tous bons historiens tiennent registre des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur rôle de réciter les communes créances, non pas de les régler.

Montagne, Essais, l. 3, c. 8

C'est ainsi que Bayle dit sur Tite-Live, « Tout bien » considéré, je trouve que nous lui avons de l'obligation » de nous avoir conservé des faits qui nous apprennent la » sotte crédulité, la superstition puérile de ce même peu- » ple qui subjugua tant de nations, et qui se rendit si cé- » lèbre par sa politique et par sa bravoure.

Bayle, pensées div., t. 4, p. 7.

» promettre des soldats inexpérimentés à la » manœuvre, avec les hommes les plus » exercés sur la mer, les Cypriens et les » Phéniciens ! Comment risquer, avec des » Barbares, sur un théâtre aussi incertain, » la valeur éprouvée des Macédoniens ? Une » défaite navale suffirait pour ruiner la pre- » mière réputation de nos armes. La nou- » velle de ce revers ébranlerait la Grèce : » après avoir tout pesé, il semble peu con- » venable, dans ces circonstances, de livrer » un combat sur mer : l'augure doit s'inter- » préter différemment ; il est favorable sans » doute, mais l'aigle, en s'abattant sur le » rivage, semble nous présager que c'est du » continent que nous vaincrons la flotte des » Perses. »

§. II.

*Siége et prise de Milet.*

Sur ces entrefaites, Glaucippe, l'un des premiers citoyens de la ville, député vers Alexandre par le peuple et les troupes qui la défendaient, lui annonce que les Milésiens offrent d'ouvrir également leur port et leurs murs aux Perses et aux Macédo-

niens, s'il consent de lever le siége à cette condition. Alexandre lui ordonne de se retirer en hâte, et d'annoncer aux Milésiens qu'ils aient à se préparer à le combattre bientôt dans la ville. On approche les machines des remparts ; ayant de suite ébranlé une partie du mur et renversé l'autre, Alexandre fait avancer ses troupes pour pénétrer par la brèche à la vue même des Perses devenus presque témoins passifs à Mycale de la détresse de leurs alliés. Nicanor, appercevant de Ladé les mouvemens d'Alexandre, côtoya le rivage, et occupant le port à l'endroit où son ouverture se rétrécit, y range de front ses galères, les proues en avant, interdit aux Perses l'entrée, et aux Milésiens tout espoir de secours. Ceux-ci, et les étrangers qui les défendent, pressés de tous côtés par les Macédoniens, partie d'entre eux se jettent à la mer, soutenus sur leurs boucliers, et gagnent une petite île voisine (*a*), partie se précipitent dans des canots, et sont pris à la sortie du port par les galères auxquelles ils tâchent d'échapper : un grand nombre fut tué dans la ville.

(*a*) Dont le nom n'est pas connu. *Arrien.*

Alexandre, maître de la place, dirige ses vaisseaux contre l'île où plusieurs ont cherché une retraite ; il fait porter à la proue des échelles pour en escalader les escarpemens. Lorsqu'il vit les fugitifs résolus à tout tenter, touché de leur courage et de leur fidélité, il leur proposa de les recevoir dans ses troupes, s'ils voulaient se rendre. Ce qu'ils acceptèrent au nombre de trois cents Grecs à la solde de l'étranger: il donna la vie et la liberté à tous les Milésiens qui avaient échappé au glaive.

## §. III.

### *Tentatives inutiles des Perses.*

La flotte des Perses, quittant Mycale, passa plusieurs fois à la vue de celle des Grecs ; les Barbares espéraient ainsi les engager à un combat naval ; la nuit ils reprenaient leur position peu avantageuse ; car ils ne pouvaient faire de l'eau qu'en remontant jusqu'à l'embouchure du Méandre.

Alexandre tient le port de Milet, avec ses vaisseaux, pour empêcher les Barbares de s'y réfugier ; détache Philotas à Mycalé avec de la cavalerie et trois corps d'infanterie, à

l'effet de s'opposer à ce que les Barbares puissent prendre terre. Ceux-ci, non-seulement assiégés dans leurs vaisseaux, mais encore privés d'eau, firent voile vers Samos. Après s'être ravitaillés, ils reparaissent devant Milet, et font avancer plusieurs vaisseaux à la hauteur du port, pour attirer les Macédoniens en pleine mer. Cinq de leurs bâtimens se jetèrent dans une rade, entre l'île et le port, dans l'espoir de s'emparer de quelques vaisseaux d'Alexandre, dont les matelots étaient allés au bois, aux fourrages et à d'autres nécessités. Alexandre voyant s'approcher les cinq bâtimens des Perses, garnit de suite au complet dix d'entre les siens, et les détache contre l'ennemi, avec ordre de se porter sur lui proue en avant. A ce mouvement inopiné des Macédoniens, les Perses fuient et se retirent vers leur flotte. Le vaisseau des Jasséens, moins bien servi de rames, fut pris, avec son équipage, par les Grecs. Les quatre bâtimens qui l'accompagnaient rejoignirent les autres; ainsi la flotte des Perses se retira encore sans avoir pu rien faire devant Milet.

Alexandre résolut de dissoudre la sienne, soit manque de fonds, soit infériorité re-

connue, soit qu'il ne voulût pas diviser et exposer son armée en partie. Il prévoyait d'ailleurs que tenant l'Asie par ses troupes de terre, et maître des villes maritimes, il en obtiendrait facilement qu'elles fermassent leur port à la flotte des Perses, et qu'alors la sienne lui deviendrait inutile ; que les Barbares ne pourraient ni recruter de rameurs, ni trouver de retraite ; que l'aigle avait présagé que les victoires dans le continent lui assureraient celle sur la mer (1).

§. IV.

*Siége et prise d'Halicarnasse.*

Il marche ensuite vers la Carie, instruit que les Barbares et les étrangers à leur solde se sont retirés en grand nombre dans Halicarnasse. Il se rend maître de toutes les villes situées entre celles-ci et Milet, et campe à cinq stades (*a*) d'Halicarnasse, dont le siége paraissait devoir tirer en longueur. Cette ville était défendue par sa situation, et par Memnon (*b*) qui venait de s'y rendre ; Memnon,

(*a*) Demi quart de lieue.

(*b*) Memnon envoya sa femme et ses enfans à Darius,

chargé du gouvernement de l'Asie inférieure, et du commandement de toute la flotte de Darius, l'avait depuis long-temps fortifiée de tous les secours de l'art (*a*). La garnison nombreuse était composée, en partie, d'étrangers à la solde du roi, en partie de Perses. Memnon avait enfermé les trirèmes dans le port, et comptait encore sur le service que pouvaient rendre les gens de leur équipage.

Le premier jour, Alexandre s'étant approché des murs avec son armée, du côté de la porte de Mylasse, les assiégés firent une sortie; une escarmouche s'engage : les Macédoniens, accourant de toutes parts, les repoussèrent facilement, et les rejetèrent dans la ville.

Peu de jours après, Alexandre prend avec lui les Hypaspistes, les Hétaires, les phalanges d'Amyntas, de Perdiccas et de Méléagre, les Archers et les Agriens; tourne la ville du côté de Mynde, pour examiner

jugeant d'une part qu'il établissait leur sûreté; et que de l'autre, donnant de pareils ôtages, le roi, de son côté, lui confierait plus volontiers l'administration et la défense de ses Etats : c'est ce qui arriva en effet.

(*a*) Vitruv., 2, 8. Strabon, l. 14.

si

si l'attaque des remparts serait plus facile vers cet endroit, et s'il ne pourrait tenter un coup de main sur la ville de Mynde : une fois maître de cette place, il attaquait, avec avantage, les murs d'Halicarnasse.

Quelques-uns des habitans de Mynde avaient promis de la livrer, si Alexandre s'y présentait pendant la nuit. Arrivé à l'heure convenue, n'apercevant aucun signal de la part des habitans, n'ayant ni machines ni échelles, moins disposé à attaquer qu'à occuper une ville que la trahison devait lui ouvrir, il n'en fit pas moins avancer sa phalange, en lui ordonnant de miner le mur. Une tour est renversée, mais sans découvrir les fortifications. Les habitans résistent vigoureusement, et, soutenus par ceux d'Halicarnasse venus à leur secours par mer, déjouent l'espoir qu'Alexandre avait conçu d'enlever Mynde du premier abord (*a*).

Alexandre déçu, revient au siége d'Halicarnasse. Les assiégés avaient creusé autour de leurs murs un fossé large de trente coudées, profond de quinze (*b*). Alexandre

(*a*) Diod., 17. Freinsh.

(*b*) 14 mètres 6 décimètres (45 pieds) sur 7 mètres 3 décimètres (22 pieds 6 pouces.)

le fait combler, afin d'approcher les tours, dont les traits écartent l'ennemi des murailles que les autres machines doivent ébranler. Les approches étaient faites : les habitans d'Halicarnasse exécutent, dans la nuit, une sortie pour brûler les tours et les machines avancées ou près de l'être; ils sont bientôt repoussés par les Macédoniens de garde, et par ceux que le tumulte fait accourir. Ceux d'Halicarnasse perdirent dans cette affaire cent septante des leurs au nombre desquels Néoptolème (*a*), l'un des transfuges vers Darius. Du côté des Macédoniens, seize soldats furent tués et trois cents environ blessés; le combat ayant eu lieu de nuit, ils n'avaient pu se mettre à couvert des traits.

Peu de jours après, deux Oplites, du corps de Perdiccas, faisant à table un récit pompeux de leurs prouesses, piqués d'honneur, échauffés de vin, courent de leur propre mouvement aux armes, s'avancent, près du fort, sous les remparts qui regardent Mylasse, plutôt pour faire montre de bravoure, que dans le dessein de tenter

(*a*) Fils d'Arabée, frère d'Amyntas.

avec l'ennemi un combat trop inégal. Surpris de l'audace de ce couple téméraire, quelques assiégés accourent: les premiers sont tués, ceux qui les suivent de plus loin, percés de traits : mais enfin le nombre et l'avantage du lieu l'emportent ; les deux Grecs sont accablés sous une multitude de traits et d'assaillans. D'un côté des soldats de Perdiccas; de l'autre des Halicarnasséens accourent ; la mêlée devient sanglante aux pieds des remparts; leurs défenseurs sont enfin repoussés dans la ville ; peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, car les postes étaient assez mal gardés ; deux tours étaient abattues avec le mur qui s'étendait entre elles ; la brèche livrait la ville, si l'armée eût donné toute entière : une troisième tour ébranlée n'aurait point résisté au choc. Les assiégés élevèrent, derrière le mur renversé, un ouvrage de brique en demi-lune ; un grand nombre d'ouvriers l'acheva rapidement.

Le lendemain Alexandre fait avancer ses machines vers cet endroit; les assiégés font une nouvelle sortie, tentent de mettre le feu aux machines ; celles qui étaient près du mur, et une tour de bois, sont la proie des flammes ; Philotas et Hellanicus les écar-

tent de celles confiées à leur garde. Venant à rencontrer Alexandre, ils laissent les torches dont ils menaçaient l'ennemi, jettent presque tous leurs armes, et courent se renfermer dans leurs murailles; là ils avaient l'avantage de la position et de la hauteur: non-seulement ils tiraient de front sur les assaillans que portaient les machines, mais encore du haut des tours qui s'élevaient à chaque extrémité du rempart abattu, ils attaquaient et frappaient en flanc, et presque par derrière, l'ennemi qui assaillait le nouvel ouvrage.

Et comme de ce côté Alexandre faisait avancer de nouveau, quelques jours après, ses machines qu'il dirigeait lui-même, voilà que toute la ville sort en armes, les uns du côté où fut la brèche et où Alexandre donnait en personne, et les autres du Tripylum, d'où leur sortie était le moins prévue. Une partie lance sur les machines des torches et toutes les matières qui peuvent augmenter l'incendie. Les Macédoniens, repoussant le choc avec violence, font pleuvoir du haut des tours une grêle de traits et roulent d'énormes pierres sur l'ennemi; il est mis en fuite et chassé dans la ville. Le

carnage fut en raison de leur nombre et de leur audace : les uns furent tués en combattant de près les Macédoniens; les autres en fuyant, près du rempart dont les ruines embarrassaient le passage déjà trop étroit pour une si grande multitude.

Ceux qui s'étaient avancés par le Tripylum furent repoussés par Ptolémée, garde de la personne du roi, lequel vint à leur rencontre avec les hommes d'Addée et de Timandre, et quelques troupes légères. Pour comble de malheur, dans leur retraite, comme ils se pressaient en foule sur un pont étroit qu'ils avaient jeté, le pont rompit sous le poids dont il était chargé; ils périrent partie en tombant dans le fossé, partie écrasés par les leurs, ou accablés d'une grêle de traits. Le plus grand carnage fut aux portes, que l'excès du trouble avait fait fermer trop précipitamment : craignant que les Macédoniens, mêlés aux fuyards, n'entrassent avec eux dans la ville, ils laissèrent dehors une partie des leurs, qui furent tués par les Macédoniens aux pieds des remparts. La ville était sur le point d'être prise, si Alexandre, dans l'intention de la sauver, et d'amener les habitans à une capitulation, n'eût fait sonner la retraite. Le

nombre des morts fut de mille du côté des assiégés, et de quarante environ du côté des Macédoniens, parmi lesquels Ptolémée, Cléarçus toxarque, Addèe kiliarque, et plusieurs des premiers officiers.

Cependant les généraux Persans, Orontobates et Memnon, considérant que l'état des choses ne leur permettait pas de soutenir un long siége, que les remparts étaient détruits ou ébranlés, la plupart des soldats tués dans les sorties, ou mis, par leurs blessures, hors de combat; prenant conseil de leur situation, mettent le feu vers la seconde veille de la nuit, à une tour de bois, qu'ils avaient dressée en face des machines de l'ennemi, à leur propre magasin d'armes, aux maisons voisines des remparts : tout s'embrase, et la flamme, qui s'élance de la tour et des portiques, agitée par les vents, étend au loin l'incendie. Les assiégés se réfugièrent, partie dans la citadelle de l'île, partie dans celle de Salmacis.

Alexandre, instruit de ce désastre par des transfuges qui s'y étaient soustraits, et apercevant ce vaste incendie, donne ordre aux Macédoniens, quoiqu'au milieu de la nuit, d'entrer dans la ville, de massacrer les in-

cendiaires, et d'épargner ceux qui seraient retirés dans leurs maisons (*a*).

Au lever de l'aurore, découvrant le double fort occupé par les Perses et les troupes à leur solde, il renonça à l'attaquer, parce que, défendu par sa position, il aurait coûté beaucoup de temps à emporter, et parce que la ruine totale de la ville rendait cette prise moins importante. Ayant enseveli ses morts, il donna ordre de conduire les machines à Tralles; fit raser la ville, et laissant dans la Carie trois mille hommes de pied et deux cents chevaux sous les ordres de Ptolémée, il partit pour la Phrygie.

Il établit Ada sur toute la Carie. Ada, fille d'Hécatomnus, avait été en même temps, suivant la loi des Cariens, femme et sœur d'Hidriée; et d'après la coutume asiatique qui, depuis Sémiramis, accorde aux femmes le droit à l'empire, Hidriée, en mourant, avait laissé à la sienne l'administration de son royaume. Pexodare l'en avait

(*a*) La manière dont Arrien raconte le siége d'Halicarnasse, défendu par le brave Memnon, ne peut que lui mériter le suffrage des militaires. S. C., p. 52.

Le sentiment unanime des Historiens prouve qu'Alexandre ne détruisit point Halicarnasse. *Id.*, p. 271.

chassée en s'emparant du pouvoir ; Orontobates, gendre de l'usurpateur, avait reçu du roi le gouvernement de la Carie. Ada n'en tenait plus qu'une seule ville bien fortifiée, Alinde, qu'elle livre au conquérant : dès qu'il parait avec son armée, elle vient au-devant de lui, et l'adopte pour fils. Alexandre lui laisse le commandement de la place, ne la dédaignant point pour mère; et maître de la Carie entière, par la ruine d'Halicarnasse, lui confie le gouvernement de toute la province.

## §. V.

*Alexandre envoie une partie de ses troupes en quartier d'hiver. Soumission de la Lycie.*

Alexandre, par ménagemens pour ses soldats, renvoya ceux mariés depuis peu, passer l'hiver en Macédoine, dans leur famille, sous la conduite de Ptolémée (*a*), un des gardes de sa personne. Parmi les chefs de

(*a*) Fils de Séleucus.

l'armée, Cœnus (*a*) et Méléagre (*b*), nouvellement mariés, obtinrent la même permission (2). Alexandre leur enjoint, non-seulement de ramener ses soldats, mais de recruter dans le pays le plus qu'ils pourraient d'infanterie et de cavalerie. Ces égards d'Alexandre lui concilièrent de plus en plus le cœur des Macédoniens.

Il envoie Cléandre faire des recrues dans le Péloponèse; et Parménion, qui prend le commandement des Hétaires, des chevaux thessaliens et d'autres auxiliaires, est chargé de conduire le bagage à Sardes, d'où il doit pénétrer en Phrygie.

Le roi marche lui-même vers la Lycie et la Pamphilie, pour s'emparer de toutes les côtes maritimes, et rendre par là inutile la flotte ennemie. Il commence par prendre d'assaut Hyparne, place fortifiée et défendue par des soldats étrangers; la garnison capitule et se retire. A son entrée dans la Lycie, Telmisse se rend par composition : il passe le Xante; Pinara, Xantus, Patara, et trente autres villes de moindre importance lui ouvrent leurs portes.

(*a*) Fils de Polémocrates.

(*b*) Fils de Néoptolème.

Cependant, au milieu de l'hiver, il s'avance vers le pays de Milyade qui fait partie de la grande Phrygie, mais que Darius avait ordonné de comprendre dans le département de la Lycie. Là vinrent les envoyés des Phasélites, demander l'amitié d'Alexandre et lui offrir une couronne d'or. Beaucoup d'autres de la Lycie inférieure députèrent également pour rechercher son alliance. Alexandre commande aux Phasélites et aux Lyciens de remettre leurs villes aux gouverneurs qu'il leur envoie; toutes sont remises.

Peu de temps après, il entre dans la première de ces contrées; et, soutenu des habitans, s'empare d'un fort bien défendu, élevé par les Pisidiens, d'où les Barbares incommodaient, par leurs excursions, les cultivateurs Phasélites.

---

# NOTES.

(1) QUELQUES-UNS ont pensé que ce fut par une prévoyance de grand capitaine, qu'Alexandre songea à se défaire de sa flotte ; car sachant que Darius venait à sa rencontre , et jugeant qu'il devait se livrer un grand combat entre les deux puissances, il crut que les Macédoniens se battraient avec plus de résolution quand ils se verraient privés de toute retraite et de toute ressource ; il semblait avoir déjà pris cette précaution avant la bataille du Granique, en mettant le fleuve à dos de ses soldats. On remarque qu'Agatocle, qu'on verra dans la suite roi de Syracuse, imitant cette précaution d'Alexandre, remporta une victoire mémorable sur ses ennemis.

Diod., p. 42.

Cortez en fit autant.

(2) On cite à ce sujet la loi de Moyse, exprimée ainsi dans le deutéronome : « Quand un homme aura pris une » nouvelle femme, il n'ira point à la guerre, et aucune » charge ne lui sera imposée; mais un an durant il sera » exempt dans sa maison, et réjouira la femme qu'il aura » prise » (*Deuter.*, 24, 5. )

On pourrait objecter que Moyse défend seulement, dans ce passage, de mener à la guerre un nouveau marié, au lieu qu'Alexandre renvoya ceux qui servaient alors dans son armée. Nous répondrons que dans le cas dont il s'agit, le roi n'eut pas seulement égard à l'esprit de la loi que nous venons de citer, mais encore à une autre, par laquelle il était ordonné aux chefs de l'armée de faire cette demande avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi : « Qui

» est-ce qui a fiancé une femme et ne l'a point épousée ? » qu'il s'en aille dans sa maison, de peur qu'il ne meure » en la bataille, et qu'un autre ne l'épouse » ( *Ibid* , 20, 7. ) On ajoute qu'Aristote était instruit des lois de Moyse, et ( *Joseph, contr. ap.*, *l.* 1 ) qu'ainsi la supposition, que cette conduite d'Alexandre était fondée sur la loi mosaïque, n'est nullement destituée de vraisemblance.

H. U., p. 22.

On retrouve du moins dans ces dispositions la simplicité touchante des mœurs antiques.

## SOMMAIRE.

I. *Conspiration d'Alexandre, fils d'Erope.*

II. *Soumission, défection et réduction des Aspendiens.*

III. *Réduction de Telmisse, de Salagasse et de Célène.*

IV. *Arrivée à Gordes; demande des Athéniens; refus d'Alexandre.*

## CHAPITRE VI.

### *Conquête de la Pamphilie et de la Phrygie.*

### §. I.

### *Conspiration d'Alexandre, fils d'Erope.*

Cependant on apprend qu'Alexandre, fils d'Erope, un des Hétaires, commandant alors la cavalerie thessalienne, conspire contre le roi. Cet Alexandre était frère d'Héromène et d'Arrabée, tous deux complices du meurtre de Philippe. Lui-même n'était pas sans y avoir trempé ; mais le prince lui avait pardonné, parce qu'après la mort de son père, il fut le premier de ses amis qui se rangea près de lui, et qui le conduisit en armes dans le palais. Depuis, Alexandre avait cherché à se l'attacher par toutes les distinctions, en lui donnant le commandement des troupes envoyées dans la Thrace, et le faisant succéder dans celui de la cavalerie thessa-

lienne, à Calas nommé satrape de Phrygie.

Tels sont les détails de la conspiration. Darius reçoit, par le transfuge Amyntas, des lettres et des ouvertures de la part de cet Alexandre ; aussitôt il députe, sous un prétexte, vers Atizyes, satrape de Phrygie, le persan Asisinès, qu'il honorait d'une confiance intime, et le charge secrétement de s'aboucher avec cet Alexandre, et de lui promettre, pour prix de l'assassinat du prince, le royaume de Macédoine et mille talens d'or. Parménion surprit Asisinès, et en tira l'aveu complet, qu'il réitéra devant Alexandre, à qui Parménion l'envoya sous bonne garde. Le prince rassemble et consulte ses amis ; on le blâma d'avoir confié, contre les règles de la prudence, le meilleur corps de cavalerie à un homme dont il n'était pas sûr. On ajouta qu'il fallait se hâter de le frapper avant qu'il pût s'assurer des Thessaliens et tenter de nouvelles entreprises. Un prodige récent augmentait la crainte : on rapporte qu'Alexandre étant encore au siége d'Halicarnasse, et s'étant livré au sommeil vers le milieu du jour, on vit une hirondelle voltiger autour de sa tête avec un grand babil ; elle s'était abattue à plusieurs

sieurs reprises sur les différens côtés de son lit, en redoublant, plus que de coutume, ce bruit importun. Le prince, accablé de fatigue, ne s'éveillait point; cependant, incommodé par ses cris, il étendit la main pour l'écarter : mais loin de s'envoler, elle vint se percher sur sa tête, et ne cessa de chanter que lorsqu'il fut entièrement éveillé. Frappé de ce prodige, il consulta le devin Aristandre de Telmisse, qui répondit que sans doute un ami d'Alexandre lui dressait des embûches, mais qu'elles seraient découvertes : que l'hirondelle était la compagne, l'amie de l'homme, et le plus babillard des oiseaux.

Alexandre rapprocha alors ce discours du devin de celui du Persan ; il envoie aussitôt Amphotère (*a*) vers Parménion, avec quelques habitans de Pergues pour le conduire. Déguisé sous le vêtement des indigènes, Amphotère se rend en secret près de Parménion, expose de vive voix sa commission; car on n'avait pas cru que la prudence permît de la confier par écrit. Le traître est arrêté et jeté en prison.

---

(*a*) Fils d'Alexandre, frère de Cratère.

§. II.

*Soumission, défection et réduction des Aspendiens.*

Alexandre quittant la Phasélide, fait marcher une partie de son armée vers Pergues, par les montagnes où les Thraces lui avaient montré un chemin difficile, mais bien plus court; il mène le reste le long des côtes. On ne peut suivre cette dernière route que sous la direction des vents du Nord; lorsque le vent du Midi règne, elle est impraticable. Contre toute espérance, et non sans quelque faveur des Dieux, ainsi que le crurent Alexandre et sa suite, les vents heureux s'élevèrent plutôt que les autres, et favorisèrent la rapidité de son passage (1).

Au sortir de Pergues, les principaux des Aspendiens vinrent à sa rencontre pour lui soumettre leurs villes, en le priant de ne point y mettre de garnison. Ils l'obtinrent; mais Alexandre exigea cinquante talens pour le paiement de ses troupes, et les chevaux qu'ils fournissaient en tribut à Darius. Ils souscrivirent à toutes ces conditions.

Alexandre s'avance vers Sidé; ses habi-

tans sont originaires de Cumes en Eolie : ils racontent une chose étrange sur leur origine; que leurs ancêtres, qui abordèrent de Cumes en ces lieux, oublièrent tout-à-coup la langue grecque, et parlèrent une langue barbare qui n'était point celle des peuples voisins, mais qui leur était propre, et les distingue encore des nations qui les entourent.

Alexandre ayant jeté dans Sidé une garnison, marche sur Syllium, place fortifiée, défendue par les troupes des Barbares, par des étrangers soldés, et à l'abri d'un coup de main. Il apprend en route que les Aspendiens ne tiennent aucune des conditions convenues; qu'ils ont refusé de livrer les chevaux à ceux envoyés pour les recevoir, et de compter l'argent ; qu'ils ont retiré tous les effets de la campagne dans la ville, fermé leurs portes aux députés d'Alexandre, et mis leurs murs en état de défense. Il tourne aussitôt vers Aspende ; cette ville est assise sur un roc escarpé, et baigné par l'Eurymédon. Sur la pente et aux pieds du rocher s'étend une partie assez considérable de bâtimens, entourée d'un faible rempart. Désespérant de s'y maintenir, les habitans

8 *

les abandonnèrent à l'approche d'Alexandre, dont la première opération fut, en arrivant, de franchir le rempart, et d'occuper les lieux qu'ils venaient de quitter. Ainsi menacés inopinément par Alexandre, et cernés par toute son armée, les Aspendiens lui envoyèrent de nouveaux députés pour offrir d'acquitter les stipulations précédentes. Alexandre, considérant la position du rocher, et quoique peu disposé à faire un long siége, ajouta cependant de nouvelles conditions; qu'ils auraient à livrer en ôtages les principaux de la ville, le nombre de chevaux promis, et le double des talens stipulés; qu'ils reconnaîtraient un satrape du choix d'Alexandre; paieraient un tribut annuel aux Macédoniens, et feraient terminer en justice le différent élevé entre eux et leurs voisins, sur la possession d'un territoire qu'on les accusait d'avoir envahi.

---

§. III.

*Réduction de Telmisse, de Sakagasse et de Célènes.*

Ces conditions accordées, il retourne à Pergues, et passe dans la Phrygie; il devait s'avancer sous la ville de Telmisse, occupée par des Barbares qui tirent leur origine des Pisidiens : elle est élevée sur une hauteur escarpée et inaccessible, où la route même pratiquée est extrêmement difficile; car le mont s'étend depuis la ville jusqu'au chemin où il finit. En face de celui-ci s'élève un autre mont aussi escarpé, de sorte qu'ils forment une barrière de chaque côté de la route, dont il est facile de fermer le passage, en gardant les hauteurs avec les moindres forces. Ceux de Telmisse les occupent avec toutes leurs forces rassemblées.

A cette vue, on campe, par ordre d'Alexandre, comme on peut. Il pensait que les Barbares, à l'aspect des dispositions des Macédoniens, ne laisseraient point dans ce poste toutes leurs troupes, mais que la plus grande partie se retirerait dans la ville

après avoir laissé quelques hommes sur les hauteurs : l'événement justifia son attente. Alexandre prenant aussitôt avec lui les archers, ses troupes légères, et les plus prompts des Oplites, attaque le poste. Ceux de Telmisse, accablés de traits, l'abandonnent. Alexandre, ayant franchi le défilé, campe sous les murs de la ville; il y reçoit les députés des Selgiens, peuple belliqueux, qui doit aussi son origine aux Barbares de la Pisidie, et dont la ville est considérable. Anciens ennemis de ceux de Telmisse, ils venaient demander à Alexandre son amitié ; il fait alliance avec eux, et depuis ils le servirent à toute épreuve.

Le siége de Telmisse paraissant devoir traîner en longueur, il marche sur Salagasse, ville assez grande, habitée par les Pisidiens, aussi distingués par leur bravoure entre les leurs, que les Pisidiens eux-mêmes entre les autres peuples. Ils occupèrent une montagne qui protégeait la ville, et qu'ils croyaient pouvoir opposer à l'ennemi comme un rempart. Alexandre dispose ainsi l'attaque. Il place les Hypaspistes à l'aile droite qu'il commande ; près d'eux, les Hétaires de pied s'étendent jusqu'à l'aile gauche, dans l'ordre

assigné aux chefs pour ce jour. Cette aile est commandée par Amyntas (*a*) : protégée par les archers Thraces, sous la conduite de Sitalces; les hommes de trait et les Agriens sont en avant de l'aile droite. La difficulté des lieux rendait la cavalerie inutile : ceux de Telmisse, réunis aux Pisidiens, étaient rangés de l'autre côté en bataille.

Déjà les troupes d'Alexandre, gravissant la montagne, atteignaient les hauteurs les plus difficiles, lorsque les Barbares fondent de leurs retraites sur les deux ailes, du côté où ils avaient le plus d'avantage, sur l'ennemi embarrassé ; ils dispersent les premiers hommes de traits armés trop légérement pour faire résistance.

Les Agriens tiennent ferme ; ils voyaient s'approcher la phalange macédonienne, ayant à sa tête Alexandre. Dès qu'elle eut donné, ces Barbares, combattant nus avec des hommes armés de toutes pièces, tombent percés, ou fuyent : on en tua cinq cents environ. Le plus grand nombre dut son salut à la légéreté de sa fuite, et à l'habitude des lieux. Les Macédoniens, qui ne les

(*a*) Fils d'Arabée.

connaissaient pas, et chargés de leurs armures pesantes, hésitèrent à les poursuivre; mais Alexandre ne laissant point de relâche aux fuyards, les suit et s'empare de leur ville, n'ayant perdu que Cléandre, un de ses généraux, et environ vingt soldats.

Il marche ensuite contre le reste des Pisidiens, emporte d'assaut une partie de leurs places; les autres capitulent.

Il arrive en Phrygie vers le marais d'Ascagne, où se trouve un sel fossile que les habitans emploient au lieu de celui de la mer.

Au bout de cinq marches, il est devant Célènes. Cette ville est bâtie sur un rocher à pic, et gardée par une garnison de mille Cariens et de cent Grecs, sous le commandement du satrape de Phrygie. Ils députent vers Alexandre, et promettent de se rendre s'ils ne sont point secourus à un jour fixé dont ils conviennent. Alexandre trouva plus d'avantage dans cette condition qu'à pousser le siége, vu la position inaccessible du fort. Il laisse dans la ville quinze cents hommes de garnison, y passe dix jours, déclare Antigone (*a*) satrape de Phrygie, et le fait

(*a*) Fils de Philippe.

remplacer par Balacre (*a*) dans le commandement des troupes auxiliaires.

## §. IV.

### *Arrivée à Gordes, demande des Athéniens, refus d'Alexandre.*

Il se rend à Gordes, après avoir écrit à Parménion d'y venir le rejoindre avec son armée. Ce général l'amène renforcée des Grecs de retour de la Macédoine, et des recrues conduites par Ptolémée (*b*), Cœnus (*c*) et Méléagre (*d*), au nombre de trois cents chevaux et mille hommes de pied Macédoniens, deux cents chevaux Thessaliens, et cent cinquante Eléens sous la conduite d'Alcias d'Elée.

La ville de Gordes, dans la Phrygie, qui regarde l'Hellespont (*e*), est située sur le

(*a*) Fils d'Amyntas.

(*b*) Fils de Séleucus.

(*c*) Fils de Polémocrate.

(*d*) Fils de Néoptolème.

(*e*) Arrien a confondu la grande Phrygie arrosée par le Sangaris, et dont la Galatie, où l'ancien Gordium était situé, devint un démembrement, avec la petite Phrygie, connue davantage sous le nom de Phrygie au-dessus de

fleuve Sangaris, qui prend sa source dans les montagnes de la Phrygie, arrose la Bithynie thracienne, et se décharge dans le Pont Euxin.

Alexandre y reçoit des députés d'Athènes; ils lui demandent la liberté des leurs, qui, au service des Perses, furent pris dans la journée du Granique, et partageaient en Macédoine les fers de deux mille Grecs. Les députés revinrent sans avoir rien obtenu. En effet, Alexandre pensa qu'il serait de la politique, pendant la chaleur de la guerre contre les Perses, de ne point affaiblir la terreur qu'il avait inspirée aux Grecs, toujours prêts, s'il en rompait le frein, à se joindre aux Barbares. Il se contenta de leur répondre, que la guerre terminée selon ses vœux, Athènes pourrait demander la grace de ses concitoyens par une nouvelle députation.

---

l'Hellespont, et dont la Troade faisait partie. Cette erreur en a produit plusieurs autres, comme le remarque très-bien Cellarius. S. C., p. 72.

# NOTES.

(1) La raison qu'Arrien donne de l'heureux passage du mont Climax, est simple. Strabon, qui supprime toutes les circonstances miraculeuses de cet événement, nous apprend que les soldats macédoniens n'eurent de l'eau que jusqu'à la ceinture (*Strab.*, 14) On lit dans Plutarque, (*Plut.*, *vit. Alex.*) trois vers de Ménandre, dans lesquels ce poète tourne en ridicule le merveilleux de cette marche, rapportée avec enflure par plusieurs écrivains.

Joseph s'est laissé séduire par des relations fabuleuses: à l'occasion du passage de la mer rouge, il s'explique en ces termes....... « Personne ne doit être surpris qu'un » peuple aussi ancien que simple, eût fait cette route, » dont son salut dépendait, ou par la volonté expresse de » Dieu, ou secondé par le cours ordinaire des choses, » puisque la mer de Pamphilie se retira pendant deux » jours pour laisser libre le seul passage qui restait à l'ar- » mée macédonienne, Dieu voulant renverser l'empire » des Perses. Tous ceux qui ont parlé des exploits d'A- » lexandre, s'accordent dans le récit de cet événement. » Que chacun d'ailleurs pense ce qu'il voudra sur ces » faits (*Antiq. jud.*, *l.* 2, *c.* 16) ».

Cet historien les rapprochant ainsi, semble répandre des doutes sur le miracle de la mer Rouge, et n'en former aucun sur celui du passage.

S. C. p. 45.

D'ailleurs le fait est démenti par Alexandre lui-même, qui, au rapport de Plutarque, avait écrit simplement

dans une lettre, qu'étant parti de la ville de Phasélis, il passa à pied le pas de la montagne appelée Climax ; et l'on sait que ce prince, avide du merveilleux, ne manquait aucune occasion de faire croire aux peuples que les Dieux le protégeaient d'une manière toute singulière.

*Roll.*, 243.

---

# LIVRE SECOND.

## Conquête de l'Asie mineure orientale, et de la Syrie.

## SOMMAIRE.

*I. Prise de Chio, siége de Mitylène par Memnon; sa mort; capitulation de Mitylène.*

*II. Thymondas succède à Memnon.*

*III. Mouvemens maritimes; prise de huit vaisseaux persans.*

## CHAPITRE PREMIER.

### *Diversion maritime des Perses.*

### §. I.

*Prise de Chio ; siége de Mitylène par Memnon ; sa mort.*

Cependant Memnon, à qui Darius avait donné le commandement de toute la flotte (*a*) et des côtes maritimes, voulant porter la guerre en Macédoine (*b*) et en Grèce, prit l'île de Chio (*c*) par trahison.

(*a*) Elle était composée de trois cents voiles. Diod. 17, 29.

(*b*) Cette diversion en Grèce pouvait seule sauver l'Asie du joug. Alors le vainqueur se serait vu obligé d'abandonner l'Asie pour aller défendre son pays, ou de diminuer considérablement ses forces pour y envoyer des secours. C'est le plan qu'Annibal suivit depuis, et qui pensa causer la perte de Rome.

(*c*) *Prend l'île de Chio* : elle fut livrée par Athénagoras et Apollonide, de concert avec Phisinus et Mégare; le gouvernement fut donné à Apollonide et aux traîtres. *Curt.*, 4, 5, 15.

Navigant ensuite vers Lesbos, il passe devant Mitylène qui refuse de se rendre, s'empare de toutes les autres villes de Lesbos, soumet l'île, et revient mettre le siége devant Mitylène; il la cerne d'une double circonvallation qui s'étend d'un rivage à l'autre, et qui, flanquée de cinq forts, la bloque facilement du côté de la terre. Une partie de ses vaisseaux occupe le port; le reste cependant stationne vers Sigrium, promontoire de Lesbos, garde ce passage qui est le plus facile, et en écarte les vaisseaux de transport venant de Chio, de Géreste et de Malée, qui, du côté de la mer, auraient pu donner du secours aux Mityléniens: mais une maladie emporta Memnon; sa mort fut la plus grande perte qu'éprouva Darius.

## §. II.

*Capitulation de Mitylène; Thymondas succède à Memnon.*

Autophradates et Pharnabase (*a*), neveu de Darius, à qui Memnon avait remis en mourant son autorité, jusqu'à ce que le roi

(*a*) Fils d'Artabase et de la sœur de Darius.

en eût décidé, pressaient vivement le siége. Les Mityléniens, bloqués par terre, cernés du côté de la mer par une flotte nombreuse, députent vers Pharnabase, et conviennent que les étrangers à la solde d'Alexandre se retireraient de leur ville; que les colonnes où des inscriptions attestent leur alliance avec ce prince seraient renversées; qu'ils renouvelleraient avec Darius le traité d'Antalcidas (*a*), et que la moitié de leurs bannis rentrerait dans leurs murs. Ces conditions sont acceptées: Pharnabase et Autophradates mettent garnison dans la ville, sous le commandement du rhodien Lycomède, établissent Diogène, un des exilés, tyran de Mitylène, et exigent une somme d'argent, dont une partie est

(*a*) Les Athéniens et les Spartiates, las de se ruiner réciproquement, s'accordèrent à faire la paix avec les Perses (l'an 387 avant l'ère vulgaire). « Les conditions furent » que toutes les villes des Grecs asiatiques rentreroient » sous la domination des Perses, ainsi que Clazomène et » Chypre; que les Athéniens conserveroient leur juridic- » tion sur Lemnos, Imbros et Sciros, et que le reste de » la Grèce jouiroit de la liberté ». Telle fut la paix appelée d'Antalcidas. S'il faut, dit Plutarque, appeler paix une trahison, un reproche et une infamie de toute la Grèce si ignominieuse, que nulle guerre n'eut jamais issue plus honteuse ni plus infame pour les vaincus.

*Plut., trad. d'Amyot.*

arrachée de force aux plus riches, et l'autre imposée sur la commune.

Autophradates tourne ensuite vers les autres îles, et Pharnabase conduit en Lycie les troupes étrangères; cependant Darius envoie Thymondas (*a*) remplacer Memnon dans le commandement de ces troupes; Pharnabase les lui remet, et va rejoindre la flotte d'Autophradates.

Dès qu'ils sont réunis, ils détachent vers les Cyclades le persan Datame avec dix vaisseaux, et cinglent vers Ténédos avec une flotte de cent voiles. Arrivés devant l'île, et entrés dans le port Boréal, ils envoient ordre aux Ténédiens d'abattre les monumens de leur alliance avec Alexandre et les Grecs, et de faire la paix avec Darius, aux conditions du traité d'Antalcidas.

§. III.

*Mouvemens maritimes ; Prise de huit vaisseaux persans.*

Ceux de Ténédos penchaient plus vers Alexandre et les Grecs; mais la position actuelle des affaires ne laissait espoir de salut que dans la soumission à la volonté des Perses. En effet, Hégéloque, chargé par

(*a*) Fils de Mentor.

Alexandre de rassembler une armée navale, avait encore trop peu de forces pour qu'on pût en attendre un prompt secours. Les Ténédiens se rendirent donc à Pharnabase, plus par crainte que par affection.

Cependant Protée (*a*), d'après les ordres d'Antipater, avait rassemblé quelques vaisseaux longs de l'Eubée et du Péloponèse, pour couvrir les îles et la Grèce elle-même, si, comme on l'annonçait, la flotte des Barbares tentait une invasion. Ayant appris que Datame stationnait devant Siphne, avec dix vaisseaux, Protée se rend avec quinze à Chalcis, située sur l'Euripe, et arrivé dès l'aurore devant l'île de Cythnus, il y passe la journée entière pour mieux reconnaître la position des dix vaisseaux ennemis, et les frapper d'une plus grande terreur, en les attaquant de nuit. Parfaitement instruit de l'état des choses, il part dans l'ombre, fond au point du jour, à l'improviste, sur Datame, et s'empare de huit vaisseaux complétement armés. Datame, échappé aux poursuites de Protée, rejoint le gros de la flotte avec les deux trirèmes qui lui restaient.

(*a*) Fils d'Andronicus.

## SOMMAIRE.

*I. Nœud gordien tranché par Alexandre.*

*II. Soumission de la Paphlagonie.*

*III. Entrée dans la Cilicie.*

## CHAPITRE II.

### *Alexandre se dirige vers la Cilicie.*

### §. I.

### *Nœud gordien tranché par Alexandre.*

Arrivé à Gordes, Alexandre monte dans la citadelle, au palais de Gordius et de son fils Midas ; curieux de voir le char de ce roi, et le nœud qui en retenait le joug : on faisait un grand récit de ce nœud dans les contrées voisines. Gordius était, disait-on, un homme peu fortuné de l'ancienne Phrygie, propriétaire d'un petit champ qu'il cultivait, et de deux paires de bœufs, dont l'une lui servait à traîner le char, et l'autre à labourer. Un jour qu'il conduisait la charrue, un aigle vint se percher sur le joug, et y demeura jusqu'à la dételée. Etonné de ce prodige, Gordius fut consulter les devins de Telmisse, qui passaient pour les plus habiles, et qui, dès leur plus tendre jeunesse, avaient, ainsi que leurs femmes et leurs enfans, le don

de prophétiser. Il approchait d'un hameau, quand il fit rencontre d'une jeune fille qui allait puiser à la fontaine; il lui raconta son aventure. Cette fille était de race prophétique : elle lui ordonne d'aller dans leur ville, et d'y sacrifier à Jupiter Basiléus. Gordius la pria de l'accompagner, et de lui enseigner le mode du sacrifice ; la jeune fille y consentit. Gordius la prit pour femme, et en eut un fils du nom de Midas. Parvenu à l'adolescence, celui-ci se distinguait autant par sa beauté que par son courage, lorsque des troubles domestiques et graves éclatèrent en Phrygie. On consulta l'oracle : il répondit que la sédition s'appaiserait, lorsque l'on verrait arriver sur un char celui qui était destiné au trône. L'assemblée des habitans délibérait sur cette réponse, lorsque Midas parut au milieu d'elle, accompagné de ses parens, et monté sur un char ; on lui applique la prédiction ; voilà celui dont le Dieu avait annoncé l'arrivée : on l'élit roi. Il termine les divisions, et consacre en action de grâces, au souverain des Dieux, le char sur lequel l'aigle messager s'était abattu. On ajoutait que celui qui délierait le nœud qui attachait le joug, obtiendrait l'empire sou-

verain de l'Asie. Ce nœud était formé d'écorce de cornouiller, tissu avec un art tel, que l'œil ne pouvait en démêler le commencement ni la fin.

Alexandre ne voyant aucun moyen d'en venir à bout, et ne voulant point renoncer à une entreprise dont le mauvais succès aurait ébranlé les esprits, tira, dit-on, son épée, et tranchant le nœud, s'écria : Il est défait (*a*) ! Selon Aristobule, le roi ayant enlevé la clef du timon, (la cheville de bois qui le réunissait au joug et que le nœud attache) sépara le joug du timon. Je ne puis déclarer laquelle de ces deux versions est la vraie ; mais le prince et ceux qui l'entouraient abandonnèrent le char, comme si les conditions de l'oracle eussent été remplies. Les foudres, qui éclatèrent pendant la nuit, semblèrent le confirmer.

Le lendemain Alexandre sacrifie aux Dieux, pour les remercier de l'inspiration et des prodiges qu'ils lui ont envoyés.

---

(*a*) Alexandre avait déjà prouvé qu'avec de la présence d'esprit on interprète aisément en sa faveur tous les oracles. Voyez sa réponse à la Pythie.

C'est ainsi que César, qui tombe en débarquant, s'écrie, en touchant la terre : Afrique, je te tiens.

§ II.

*Soumission de la Paphlagonie.*

Le jour suivant Alexandre part pour Ancyre en Galatie (1). Des députés des Paphlagoniens viennent lui soumettre leur pays, et proposer une alliance, sous la condition que son armée n'entrera pas sur leur territoire. Il les range sous le gouvernement du satrape de Phrygie, et marchant vers la Cappadoce, il soumet une grande partie du pays qui s'étend en-deçà du fleuve Halys, et au-delà ; Sabictas en est établi satrape.

Alexandre marche vers les pyles Ciliciennes. Arrivé au camp de Cyrus (le jeune), auquel Xénophon s'était jadis réuni (2), et voyant le passage bien gardé, il y laisse Parménion à la tête de l'infanterie pesamment armée : lui-même, dès la première veille de la nuit, prenant avec lui les Hypaspistes, les Archers, les Agriens, s'avance vers le défilé pour surprendre ceux qui le gardaient. Son audace fut heureuse, quoiqu'elle fut découverte ; à la nouvelle de

l'approche d'Alexandre le poste est abandonné (*a*).

§. III.

*Entrée dans la Cilicie.*

Le lendemain, dès l'aurore, il franchit le passage avec toute son armée, et descend dans la Cilicie.

Il apprend qu'Arsame, qui avait d'abord voulu conserver la ville de Tarse au pouvoir des Persans, ne songeait plus qu'à l'abandonner sur le bruit de son arrivée, et que les habitans craignaient qu'il ne pillât la ville en la quittant. Alexandre double aussitôt sa marche à la tête de sa cavalerie et de ses troupes légères. Certain de son approche, Arsame fuit précipitamment vers Darius, sans avoir ruiné la ville.

(*a*) Selon Quinte-Curce, le défilé n'était point gardé, ce qui n'est guères vraisemblable. Voyez le Précis des Histoires d'Alexandre et de César, t. 1, p. 136.

# NOTES.

(1) Alexandre vint de Gordes à Ancyre, ville de la Galatie, selon Arrien. Il est certain que du temps de cet écrivain, Ancyre était dans la Galatie ; mais au siècle du conquérant macédonien, ce pays, que les Gaulois n'occupèrent que 250 ans avant l'ère vulgaire, et qui porta depuis cette époque le nom de ses vainqueurs, était appelé Grande Phrygie ; il devait donc conserver cette dénomination dans l'itinéraire de l'armée d'Alexandre.

On trouve une faute à-peu-près semblable dans Quinte-Curce ; on y lit qu'Amphotère et Hégélochus soumirent toutes les îles entre l'Achaïe et l'Asie. L'Achaïe, située sur les côtes septentrionales du Péloponèse, n'avait pas alors plus d'étendue que du temps d'Hérodote ; elle ne peut donc être regardée comme le continent opposé à celui de l'Asie, ce qui n'est juste que dans l'extension que reçut cette province sous la dénomination romaine.

Des écrivains de l'antiquité sont tombés quelquefois dans des fautes pareilles à celles que je viens de relever, pour n'avoir pas su distinguer les différens âges de la géographie, qui paraît n'être utile qu'autant qu'elle est liée avec l'Histoire. Il faudrait donc remarquer avec soin les migrations des divers peuples de la terre, les révolutions arrivées dans les lieux mêmes, les limites et les dénominations des régions que ces peuples ont conquis et habités, fixer de tout cela des époques qui serviraient à réunir, dans le même espace, suivant l'ordre des temps, ces différens changemens. Si l'on s'écarte de cette mé-

thode, la géographie n'est plus qu'une sèche nomenclature qui fatigue la mémoire; elle ne fait naître alors que des contradictions et même des anachronismes. L'Asie mineure avait essuyé plusieurs révolutions nécessaires à observer dans la description de cette partie du monde. Strabon, qui joignait les vues du philosophe aux connaissances du géographe, ne les a point oubliées.....

« Après la guerre de Troie, dit ce judicieux écrivain, » l'émigration des Grecs et des Trères, les incursions » des Cimmériens et des Lybiens, enfin les conquêtes » des Perses, des Macédoniens et des Galates, répandi» rent par-tout le trouble et la confusion. L'obscurité » naquit non-seulement de ces révolutions, mais encore » de la diversité d'opinion des auteurs qui ne s'accor» daient en rien; ils appelaient les Phrygiens, Troyens; » comme les poètes tragiques, les Lyciens, Cariens, etc. » Il faut, continue Strabon, faire ses efforts pour dis» cerner l'état de ces différens peuples. Lorsque les mo» numens historiques manquent, il est permis d'aban» donner son entreprise, l'objet de la géographie n'é» tant point restreint à cette seule discussion, pour s'at» tacher à la situation actuelle des lieux. » Strab. l. 12.

Ces observations ne nous indiquent pas seulement les différens changemens arrivés dans l'Asie, et les erreurs qu'ils ont produites; elles nous montrent encore la marche qu'il faut suivre dans les recherches géographiques; quel en doit être le terme, et quel en peut être l'usage.

Le récit de Quinte-Curce (l. 3, c. 1), qui fait pénétrer l'armée macédonienne en Paphlagonie, n'est donc pas vrai : il est encore démenti par le propre témoignage de cet historien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce prince laissa donc, dans sa route, la Paphlagonie à sa gauche.

S. C., p. 172 et 53.

(2) *Erreur de Quinte-Curce sur le camp de Cyrus.*

Quinte-Curse prétend que ce campement était le même où Cyrus le Grand s'arrêta dans son expédition contre les Lydiens. Quoique cette erreur soit peu importante, elle mérite cependant d'être relevée, pour prouver que cet historien manque d'exactitude dans les moindres détails. Xénophon, témoin oculaire, rapporte que le jeune Cyrus arriva à Dana, grande et florissante ville, et qu'après y avoir demeuré pendant trois jours, il traversa les montagnes de Cilicie. L'itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui du jeune Cyrus. Arrien qui nous le trace toujours avec son exactitude accoutumée, dit que le conquérant macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de la Cilicie, dans le même lieu où le prince perse, avec les dix mille Grecs, avait établi son camp. S. C., p. 53.

## SOMMAIRE.

*I. Maladie d'Alexandre; sa confiance en Philippe, son médecin.*

*II. Alexandre s'assure des défilés entre la Cilicie et l'Assyrie.*

*III. Tombeau de Sardanapale.*

*IV. Réduction des Ciliciens.*

## CHAPITRE III.

### *Conquête de la Cilicie.*

§. I.

*Maladie d'Alexandre; confiance en Philippe, son médecin.*

Alexandre tombe malade, selon Aristobule, par suite de ses fatigues; et selon d'autres, pour s'être jeté à la nage, tout échauffé et couvert de sueur, dans les eaux du Cydnus (*a*), qui traverse la ville. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes du Taurus; il coule dans un lit pur, et roule des eaux limpides et froides. Le caractère de la maladie s'annonce par un spasme, une

(*a*) Cette rivière fut fatale à plus d'un grand homme, dans les croisades; l'empereur Frédéric, ce défenseur intrépide des droits de l'empire, si connu par ses démêlés avec les papes et les mahométans, y trouva la mort avec les mêmes circonstances.

fièvre aigüe et l'insomnie. Tous les médecins désespéraient de sa vie; le seul Philippe acarnanéen, (1) qui suivait Alexandre, et avait sa confiance la plus intime, ordonne une potion médicale. Tandis qu'on la prépare, Parménion remet à Alexandre une lettre par laquelle on l'avertissait de se défier de Philippe; que Darius l'avait engagé, à prix d'argent, d'empoisonner le roi. Alexandre tenait encore l'écrit, lorsqu'on apporta le breuvage : il le reçoit d'une main, et de l'autre présentant la lettre à Philippe, il vide la coupe d'un seul trait, tandis que le médecin lit. La physionomie de Philippe annonce qu'il espère bien de ce breuvage; il ne laisse échapper, pendant la lecture, aucun signe de trouble; il exhorte seulement Alexandre à suivre de tout point ce qu'il lui prescrira, que sa guérison doit en être le prix. Alexandre recouvra la santé, après avoir montré à Philippe un attachement imperturbable, et à ceux qui l'entouraient, quelle était sa confiance dans ses amis, et combien peu il craignait la mort.

§. II.

§. II.

*Alexandre s'assure des défilés entre la Cilicie et l'Assyrie.*

Il envoie pour occuper les autres défilés qui séparent la Cilicie de l'Assyrie, Parménion, à la tête de l'infanterie auxiliaire, des Grecs à sa solde, des Thraces commandés par Sitalcès, et de la cavalerie thessalienne.

Il sort le dernier de Tarse; un jour de marche le porte à Anchialon. Cette ville fut, dit-on, bâtie par Sardanapale, roi des Assyriens; l'enceinte et les fondemens de ses murs annoncent que ce fut une ville considérable et puissante.

§. III.

*Tombeau de Sardanapale.*

On y voit encore le tombeau de Sardanapale, sur lequel est élevée sa statue qui semble applaudir des mains: on y remarque une inscription en caractères assyriens, et

qu'on assure être en vers, dont voici le sens :

*Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a fondé Anchialon et Tarse en un jour : passans, mangez, buvez, tenez-vous en joie ; le reste n'est que vanité* (2) ; c'est ce que semble indiquer la manière dont il claque des mains : l'expression *tenez-vous en joie*, a, dans l'Assyrien, un caractère plus voluptueux encore.

D'Anchialon Alexandre passe à Soles, y jette une garnison et condamne les habitans à une amende de deux cents talents d'argent, pour avoir favorisé les Perses.

## §. I V.

### *Réduction des Ciliciens.*

Prenant ensuite avec lui trois corps de l'infanterie macédonienne, tous les hommes de trait et les Agriens, il attaque les Ciliciens des montagnes, et rentre à Soles, après les avoir réduits dans l'espace de sept jours, soit de force, soit par composition.

Il apprend que Ptolémée et Asandre ont défait le Perse Orontobate qui tenait la ci-

tadelle d'Halicarnasse, Mynde, Caune, Thérá et Callipolis. La conquête de Cos et du Triopium suivit cette victoire. La bataille avait été remarquable, l'ennemi avait perdu sept cents hommes de pied, cinquante de cavalerie, et on lui avait fait près de mille prisonniers.

Alexandre sacrifie à Esculape, conduit la pompe aux flambeaux avec toute son armée, fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre (3), établit à Soles la démocratie.

Il charge Philotas de conduire la cavalerie vers le fleuve Pyramus par la plaine d'Alée, et tournant vers Tarse avec son infanterie et le corps de ses gardes, il arrive à Magarse, où il sacrifie à Minerve, protectrice du lieu.

Il part pour Malles, honore la tombe d'Amphilocus comme celle d'un héros; appaise les dissentions qui divisaient les citoyens, et leur remet les tributs qu'ils payaient à Darius, par considération pour ce peuple, colonie agrienne qui tirait, comme lui, son origine d'Hercule.

---

# NOTES.

(1) PHILIPPE, *médecin*, employait des remèdes actifs et prompts. Vid. Diod., l. 17.

Le système des solidistes qui comporte une médecine active et l'emploi des révulsions, était connu des Grecs.

Il a beaucoup d'analogie avec celui de Brown, et l'on sait qu'un médecin grec, Thémison, rapportait tous les phénomènes des maladies aux dispositions organiques qui répondent aux états de *sthenie* (force extrême), et d'*asthenie* (débilité), d'où le docteur écossais fait dériver toute sa pathologie. Vid. Doctrine médicale simplifiée, ou confirmation du système de Brown, traduction de Bertin, méd. Discours préliminaire, p. 12 et suiv.

Diodore ajoute : Soit par l'efficacité du remède, soit par l'effet de la confiance même, Alexandre guérit.

On peut remarquer aussi dans Quinte-Curce les détails suivans :

Quand le prince fut revenu d'une syncope, le médecin se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mère, de ses sœurs, et tantôt de cette victoire qui s'avançait à grands pas pour couronner ses triomphes.

(2) Quand Sardanapalus fut mort, en lui feit une statue de pierre qui balloit à part soy à la mode barbaresque, et cliquetoit des doigts au-dessus de la teste, avec un tel escriteau : « Mange, boy, paillarde; tout le reste n'est » rien ».

*Plut., trad. d'Amyot, l. 17, p. 207.*

M. de Guigues, si célèbre par le rapport qu'il a trouvé entre les anciens caractères chinois et les hiéroglyphes des Egyptiens, et par une profonde connaissance des langues et de la littérature de l'Orient, a très-bien prouvé (*academ. des Inscript.*, *tom.* 34, *pag.* 416 *et suiv.*) que cette inscription présente un sens entièrement conforme au style et aux mœurs des Orientaux, et offre une formule reçue de tout l'Orient, souvent employée dans les cérémonies funèbres, et destinée à rappeler le souvenir de la mort, au milieu même des plaisirs. Il résulte de cette ingénieuse application, qu'Arrien et les Anciens, qui nous ont conservé cette singulière épitaphe, ne l'ont point altérée, et encore moins imaginée.

S. C., p. 54.

(3) La nature n'avait point refusé à Alexandre cette sensibilité d'organes dont les Grecs étaient si heureusement doués. Aristote connaissait trop l'utilité qu'on pouvait retirer de la musique dans l'éducation, pour négliger les talens de son disciple, ou pour ne pas s'efforçer à les développer. Mais les principes de ce philosophe n'admettaient pas toute sorte de musique instrumentale; il rejetait la flûte : et c'est vraisemblablement pour cette raison qu'il dut empêcher qu'on ne jouât de cet instrument devant le jeune prince confié à ses soins. Cette conjecture sert à expliquer comment Alexandre a pu être tellement ému des airs que Timothée jouait un jour avec la flûte sur le mode Orthien, airs qui lui avaient été jusqu'alors inconnus, qu'il courut aussitôt aux armes.

Antigénide agita encore plus vivement, dans un repas, l'ame d'Alexandre, en se servant du nôme Harmatien.

*Id.*, p. 118.

## SOMMAIRE.

*I. Campement de Darius; sa marche.*

*II. Dispositions d'Alexandre ; harangue à ses soldats.*

## CHAPITRE IV.

### *Préliminaires de la journée d'Issus*

### §. I.

### *Campement de Darius ; sa marche.*

Alexandre apprend que Darius, avec toute son armée, est campé à Sochus, séparé par deux jours de marche des défilés qui ouvrent l'Assyrie.

Ayant rassemblé les corps attachés à sa personne, il leur annonce que Darius et son armée sont proches ; tous demandent à marcher. Alexandre rompt le conseil après avoir donné de grands éloges à leur courage ; le lendemain il marche contre Darius et les Perses. (*a*)

Le second jour, ayant franchi les défilés, il campe près de la ville de Myriandre.

---

(*a*) Une armée étrangère est toujours redoutable à l'ennemi qu'elle attaque du premier abord ; elle ne doit pas lui donner le temps de se reconnaître ou de se relever. *Thucydid.*, *liv.* 6.

L'orage épouvantable qui s'éleva pendant la nuit, les vents et des torrens de pluie retinrent Alexandre dans son camp.

Cependant Darius, pour asseoir le sien, avait d'abord choisi une plaine immense de l'Assyrie, et ouverte de tous côtés, où ses troupes innombrables et sa cavalerie pouvaient se développer avec avantage. Le transfuge Amyntas *(a)* lui avait conseillé de ne pas abandonner cette position, que le nombre de ses troupes et de ses bagages devait l'engager à tenir. Darius s'y maintint d'abord; mais Alexandre ayant été arrêté successivement dans Tarse par la maladie, dans Soles par les jeux et les sacrifices, et dans les montagnes de Cilicie par l'expédition contre les Barbares, Darius prit le change sur les motifs de ce retard et crut trop facilement ce qu'il désirait; il prêta l'oreille aux flatteurs qui l'entouraient, et qui perdront toujours les princes: Alexandre, disaient-ils, effrayé de l'arrivée du grand roi, n'oserait pousser plus loin : la cavalerie seule des Perses suffirait pour écraser l'armée des Macédoniens.

Amyntas, au contraire, « Alexandre vien-

---

(*a*) Fils d'Antiochus. Voy. ci-dessus, p.

» dra chercher Darius en quelque lieu qu'il » se trouve : c'est ici qu'il faut l'attendre. »

L'avis le moins sage, mais qui flattait le plus, l'emporta. Peut-être la fatalité (*a*) ne poussa-t-elle Darius à camper dans un lieu où il ne pouvait ni se servir facilement de sa cavalerie et de la multitude de ses troupes légères, ni étaler l'appareil de son armée, que pour préparer aux Grecs une victoire facile. En effet, les décrets éternels voulaient transporter l'empire de l'Asie, des Perses aux Macédoniens, comme il l'avait été des Assyriens aux Mèdes, et des Mèdes aux Perses.

Darius franchit donc le pas Amanique, et marche vers Issus ayant l'imprudence de laisser Alexandre derrière lui. Maître de la ville, il fait périr cruellement les malades qu'Alexandre y avait laissés. Le lendemain, il s'avance aux bords du Pinare.

---

(*a*) *Ti Daimonion*. Un génie, dit le texte.

## §. II.

### *Dispositions d'Alexandre; Harangue à ses soldats.*

Alexandre ne pouvant croire que Darius l'eût laissé sur ses derrières, fait monter quelques Hétaires sur un triacontère (*a*) pour aller à la découverte : à la faveur des sinuosités du rivage, ils découvrent le camp des Perses vers Issus, et reviennent annoncer à Alexandre qu'il tient Darius.

Il assemble les Stratèges (*a*), les Ilarques et les chefs des troupes auxiliaires : « Rap- » pelez-vous tous vos exploits et redoublez » de confiance ; vainqueurs, vous allez atta- » quer des vaincus : un dieu combat pour » nous ; c'est lui qui a poussé Darius à » quitter de vastes plaines, pour s'enfermer » dans cet espace étroit où notre phalange » peut bien se développer, mais où le grand » nombre de ses troupes devient inutile ; » ils ne nous sont comparables ni en » force ni en courage. Vous, Macédoniens,

---

(*a*) Bâtiment à trente rames.

(*b*) Généraux et chefs de bataillon.

» endurcis, aguerris par toutes les fatigues
» des combats, vous marchez contre les
» Perses et les Mèdes amollis depuis long-
» temps par le repos et les plaisirs. Libres,
» vous combattez des esclaves. Les Grecs
» de chaque parti n'ont point le même
» avantage. Ceux de Darius se battent pour
» une solde misérable, ceux qui accompa-
» gnent les Macédoniens, pour la Grèce
» et volontairement. Si l'on considère les
» auxiliaires, ici les Thraces, les Péones,
» les Illyriens, les Agriens les plus forts et
» les plus belliqueux des peuples de l'Europe,
» et là des Asiatiques énervés et efféminés :
» enfin, c'est Alexandre contre Darius.
» Tels sont les avantages dans le combat ;
» mais que d'autres dans le succès ! Vous
» n'avez plus devant vous les satrapes de
» Darius, la cavalerie du Granique, les
» vingt mille soldats étrangers ; voilà toutes
» les forces des Perses et des Mèdes, toutes
» les nations qui leur obéissent dans l'Asie,
» le grand roi lui-même : cette journée vous
» livre tout ; vous commandez à l'Asie entière,
» et vos nobles travaux sont à leur terme. »

Alexandre leur rappelle alors les victoires qu'ils avaient remportées en commun, fai-

sant ressortir les exploits de chacun d'eux qu'il cite nominativement, et parlant même des siens, mais avec retenue ; il fut jusqu'à rapporter la retraite de Xénophon et les exploits des dix mille qui ne pouvaient, sous aucun rapport, être comparés aux leurs. Ils n'avaient, en effet, ni les chevaux, ni les troupes de la Béotie et du Péloponèse, ni les Macédoniens, ni les Thraces, ni aucune cavalerie semblable à la leur, ni frondeurs et hommes de trait, à la réserve de quelques Crétois et de quelques Rhodiens levés à la hâte par Xénophon ; et que, cependant, dénués de toutes ces ressources, ils avaient, sous les murs de Babylone, mis en fuite le grand roi avec son armée, et dompté dans leur retraite toutes les nations qui avaient voulu leur fermer la route du Pont-Euxin. Il ajouta tout ce qu'un grand général peut rappeler avant le combat à des soldats éprouvés. Ils se disputent l'honneur de l'embrasser ; l'élèvent jusqu'au ciel, et demandent à marcher sur-le-champ contre l'ennemi.

## SOMMAIRE.

*I. Ordre de bataille des deux armées.*

*II. Combat.*

*III. Déroute des Perses; fuite de Darius.*

*IV. Prise du camp et de la famille de Darius.*

## CHAPITRE V.

### *Journée d'Issus.*

### §. I.

### *Ordre de bataille des deux armées.*

Alexandre ordonne aux siens de prendre de la nourriture, et détache quelques chevaux avec des hommes de trait pour reconnaître les défilés par où il avait passé. Il part dans l'ombre avec toute son armée pour les occuper de nouveau. (*a*) Il y campe vers le milieu de la nuit, et fait reposer son armée après avoir placé avec soin des sentinelles sur tous les points. Dès l'aurore il se remet en marche, faisant filer ses troupes dans les passages étroits; mais à mesure que le chemin s'élargit, il développe ses corps en

(*a*) Quinte-Curce (*c.* 8, 9 *et* 10. *Diod.*, *n.*° 32 *et* 33), pour n'être entré dans aucun détail sur ces marches importantes, a répandu une grande obscurité sur les dispositions respectives des deux armées. Diodore n'a pas été plus exact. S. C., p. 55.

phalange, qu'il appuie à droite sur les hauteurs, à gauche sur le rivage, l'infanterie en avant, la cavalerie ensuite : arrivé en plaine, il range son armée en bataille.

A l'aile droite, il place l'Agéma et les Hypaspistes, sous le commandement de Nicanor (*a*); près d'eux les corps de Cœnus et de Perdiccas, qui s'étendaient jusqu'au centre, où devait commencer le combat. Il compose la gauche des troupes d'Amyntas, de Ptolémée et de Méléagre : l'infanterie est sous les ordres de Cratère; toute l'aile est sous ceux de Parménion, qui ne doit point s'éloigner du rivage (*b*) crainte d'être cerné par les Barbares; car il était facile aux Perses d'envelopper les Macédoniens avec leurs troupes nombreuses.

Darius, instruit qu'Alexandre s'avance en ordre de bataille, fait traverser le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, pour avoir la facilité de ranger le reste de son armée. Il oppose d'abord à la

(*a*) Fils de Parménion.

(*b*) Cette position aurait dû empêcher Quinte-Curce, (*l.* 3, *c.* 11) d'avancer que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies.

S. C., p. 55.

phalange

phalange macédonienne, trente mille des Grecs à sa solde, pesamment armés, et soutenus de soixante mille Cardaques armés de même, le terrain ne permettant point d'en mettre en ligne davantage; vers les hauteurs, à sa gauche, il place vingt mille hommes, dont partie en face, partie derrière l'aile droite d'Alexandre: disposition forcée par la chaîne des montagnes qui, formant d'abord une espèce de golfe, tournaient ensuite l'aile droite des Macédoniens. Le reste de ses troupes, de toutes armes et de tout pays, forment derrière les Grecs soldés une profondeur de rangs aussi nombreux qu'inutiles; car Darius comptait six cents mille combattans.

Arrivé dans la plaine, Alexandre développe, près de lui à l'aile droite, la cavalerie des Hétaires, des Thessaliens et des Macédoniens, et fait filer à la gauche, vers Parménion, les Péloponésiens et les autres alliés.

L'armée des Perses rangée en bataille, Darius rappelle la cavalerie qui avait passé le Pinare pour couvrir ses dispositions. Il en détache la majeure partie contre Parménion, du côté de la mer, où les chevaux

pouvaient combattre avec avantage, et fait passer le reste à sa gauche vers les hauteurs : mais jugeant que la difficulté des lieux lui rendrait ces derniers inutiles, il en rejette encore une grande partie sur la droite : il se place lui-même au centre de l'armée, suivant l'ancienne coutume des rois de Perse, dont Xénophon (*a*) rapporte les motifs.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie des Perses, portée du côté de la mer, sur Parménion, qui n'était soutenu que des Péloponésiens et des alliés, détache aussitôt vers l'aile gauche les chevaux Thessaliens, et les fait filer sur les derrières pour n'être point aperçus de l'ennemi. En avant de la cavalerie de l'aile droite, Protomaque et Ariston conduisent, l'un les voltigeurs, l'autre les Péones ; Antiochus, à la tête des Archers, couvre l'infanterie ; les Agriens, sous la conduite d'Attalus, quelques chevaux et quelques Archers disposés à l'arrière-garde, font face à la montagne : ainsi l'aile droite se divisait elle-même en deux parties, dont l'une était opposée à Darius, placé au-delà du fleuve avec le gros de son armée, et l'autre regardait l'ennemi qui les tournait sur les

(*a*) Fils de Gryllus.

hauteurs. A l'aile gauche, en avant de l'infanterie, marchent les Archers crétois et les thraces, commandés par Sitalcès, précédés de la cavalerie et des étrangers soldés qui forment l'avant-garde.

Comme la phalange à l'aile droite avait moins de front que la gauche des Perses dont elle pouvait être cernée facilement, Alexandre la renforce, en dérobant leur mouvement à l'ennemi, par deux compagnies d'Hétaires (*a*), sous la conduite de Péridas (*b*) et de Pantordanus (*c*); et comme ceux de l'ennemi, postés sur les flancs de la montagne, ne descendaient point, Alexandre, les ayant repoussé sur les sommets, avec un détachement d'Agriens et d'Archers, se contente de leur opposer trois cents chevaux, fait passer sur le front de l'aile droite le reste des troupes placées de ce côté, y joint les Grecs à sa solde, et donne alors, à cette partie de son armée, un développement plus étendu que celui des Perses qu'elle avait à combattre.

---

(*a*) Le texte dit, l'une Antébusienne, l'autre Lagéenne. Voy. Gronov., p. 75.

(*b*) Fils de Ménestée.

(*c*) Fils de Cléandre.

L'ordre de bataille ainsi disposé, Alexandre s'avance lentement, et en fesant des haltes fréquentes, comme s'il ne voulait rien précipiter.

De son côté Darius ne quitte point les bords escarpés du fleuve où il était placé ; il a même défendu par des palissades les rives d'un facile accès : cette disposition revèle aux Macédoniens que Darius a déjà présagé sa défaite.

Les armées en présence, Alexandre, à cheval, parcourt ses rangs, encourage les siens, appelle nominativement et avec éloge non-seulement les principaux chefs, mais encore les Ilarques, les moindres officiers, et ceux mémes des étrangers distingués par leurs grades ou leurs exploits : tous, par un cri unanime, demandent à fondre sur l'ennemi.

§. II.

*Combat.*

Alexandre continue de s'avancer lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne jette du désordre dans sa phalange ; mais parvenu à la portée du trait, les premiers qui l'entou-

rent, et lui-même à la tête de l'aile droite, courent à toutes brides vers le fleuve pour effrayer les Perses par l'impétuosité du choc, en venir plutôt aux mains, et se garantir ainsi de leurs flèches. Alexandre n'est point trompé dans son attente. Au premier choc, la gauche de l'ennemi cède, et laisse aux Macédoniens une victoire aussi éclatante qu'assurée.

Dans le mouvement précipité et décisif d'Alexandre, la pointe de la phalange avait suivi l'aile droite, tandis que le centre n'avait pu marcher avec la même promptitude ni maintenir son front et ses rangs, arrêté par la barrière que présentaient les bords escarpés du fleuve : les Grecs, à la solde de Darius, saisissent le moment et tombent avec impétuosité sur la phalange macédonienne ouverte. Le combat devient opiniâtre ; les Perses s'efforcent de rejeter les Macédoniens dans le fleuve, et de reprendre l'avantage pour ceux qui fuyaient ; et les Macédoniens s'obstinent à maintenir celui d'Alexandre, et l'honneur de la phalange jusque-là réputée invincible. La rivalité des Grecs et des Macédoniens redouble l'acharnement. Ptolémée (*a*), après des prodiges de

(*a*) Fils de Séleucus.

valeur, et cent vingt Macédoniens de distinction, sont tués. (1)

Cependant l'aile droite d'Alexandre, après avoir renversé tout ce qui était devant elle, tourne sur les Grecs à la solde de Darius, les écarte du bord, et, enveloppant leurs rangs découverts et ébranlés, les attaque en flanc, et en fait un horrible carnage.

§. III.

*Déroute des Perses; Fuite de Darius.*

Les chevaux Perses en regard des Thessaliens, sans les attendre au-delà du fleuve, le passent bride abattue, et tombent sur la cavalerie opposée : ils combattirent avec acharnement, et ne cédèrent que lorsqu'ils virent les Perses mis en fuite, et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut complète. (2)

La cavalerie des Perses souffrit beaucoup dans cette fuite, et de l'embarras de son armure pesante, et du désordre qui se mit dans les rangs; tous, dans leur épouvante, se pressaient en foule les uns sur les autres dans les défilés, de manière que les leurs en écrasèrent davantage que l'ennemi n'en

détruisit. Les Thessaliens pressent vivement les fuyards ; le carnage de la cavalerie égale celui de l'infanterie.

Dès qu'Alexandre eut enfoncé l'aile gauche des Perses, Darius se sauva avec les premiers sur un char qu'il ne quitta point tant qu'il courut à travers plaine ; mais arrivé dans des gorges difficiles, il abandonne son char, son bouclier, sa pourpre, son arc même, et fuit à cheval. La nuit qui survint bientôt, le dérobe aux poursuites d'Alexandre, qui ne cessent qu'avec le jour. Le vainqueur retourne vers son armée, et s'empare du char et des dépouilles de Darius. Alexandre l'eût pris lui-même, si, pour le poursuivre, il n'eût attendu le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie des Perses. Ils perdirent Arsame, Rhéomitrès, Atizyès, l'un de ceux qui, au Granique, avaient commandé la cavalerie ; Sabacès, satrape d'Egypte, et Bubacès, un des Perses les plus distingués. On évalue à cent mille le nombre général des morts, dont dix mille chevaux(3) ; de sorte que, au rapport de Ptolémée (*a*),

---

(*a*) Fils de Lagus.

qui accompagnait Alexandre dans cette poursuite, on traversa des ravins comblés de cadavres.

§. IV.

*Prise du camp et de la famille de Darius.*

Au premier abord on se rendit maître du camp de Darius ; on y trouva la mère, la femme, la sœur, et un fils jeune encore du monarque de l'Asie, avec deux de ses filles et quelques femmes des principaux de son armée (*a*), toutes les autres avaient été conduites avec les bagages à Damas, où Darius avait fait porter la plus grande partie de ses trésors, et tous les objets de magnificence que traînent à l'armée les rois de Perse (*b*).

(*a*) Cet usage embarrassant de traîner avec soi toute sa famille, n'était point fondé, ainsi qu'on l'a écrit, sur la mollesse, puisqu'il fut adopté également par les nations du Nord, par les Celtes et les Germains. L.

(*b*) Voilà comme on trouve de bonnes raisons pour et contre, et toujours d'après les événemens. On a reproché à Darius le luxe de son armée parce qu'il fut battu : on a loué celui de César ( *Suéton. in Jul. Cæs.* ), parce qu'il fut vainqueur. La vérité est que tout dépend du

On ne trouva dans le camp que trois mille talens ; mais Parménion, envoyé à Damas par Alexandre, y recueillit toutes les richesses du vaincu.

Telle fut l'issue de cette journée, qui eut lieu dans le mois Maimactérion, Nicostrate étant Archonte à Athènes. (*a*)

Le lendemain Alexandre, quoique souffrant encore d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visite les blessés, fait inhumer les morts avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil. Il fait l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin, ou que la voix générale de toute l'armée publiait, et honora chacun d'entre eux de largesses selon leur mérite et leur rang. Balacre (*b*), l'un des gardes de sa personne, est nommé satrape de

caractère de celui qui commande. On peut tout hasarder avec du génie, parce qu'avec du génie on se tire de tout.

*Le traducteur de Suétone, t. 1, p. 95.*

(*a*) La quatrième année de la cent onzième olympiade, 333 ans avant l'ère vulgaire, sous le consulat romain de Cæso Valerius et L. Papirius, 2125 ans avant la fondation de la République française.

(*b*) Fils de Nicanor.

Cilicie, et remplacé par Ménès (*a*); Polysperchon (*b*) succède au commandement de Ptolémée (*c*), qui avait péri dans le combat. On remet aux habitans de Soles les cinquante talents qui leur restaient à payer; on leur rend leurs ôtages.

(*a*) Fils de Dionysius.
(*b*) Fils de Simmia.
(*c*) Fils de Séleucus.

# NOTES.

(1) Quinte-Curce réduit toute la perte des vainqueurs à trente-deux hommes de pied et deux cent cinquante cavaliers ( *l.* 3, *c.* 11 ); Justin, à cent trente soldats d'infanterie. Ce dernier écrivain ne diffère pas de Quinte-Curce dans le nombre des cavaliers tués à cette bataille, non plus que Diodore qui d'ailleurs s'éloigne beaucoup du premier calcul, et fait monter jusqu'à trois cents hommes la perte de l'infanterie. Arrien parle seulement de la mort de Ptolémée, fils de Séleucus, et de cent vingt Macédoniens du premier ordre, qui périrent au combat de la phalange. Si, dans un seul choc, un nombre aussi considérable de gens distingués perdit la vie, quel dut être celui des soldats qui restèrent sur le champ de bataille, durant cette action, qui fut aussi longue que meurtrière. S .. 56.

(2) Le combat s'engagea près d'Issus ; la cavalerie perse fit des prodiges de valeur dans cette journée célèbre, où la fortune suivit encore les étendarts macédoniens. Plusieurs grands de la cour de Darius furent tués en combattant sous les yeux de cet infortuné monarque. Les Grecs, qui étaient à sa solde, renversèrent tout ce qui leur était opposé ; et la phalange macédonienne, manœuvrant sur un terrain inégal, fut obligée de se rompre, et ne repoussa qu'avec peine les attaques vives et réitérées des ennemis ; Alexandre même fut blessé, mais non pas de la main de Darius, comme Charès le rapporte :

ce prince aurait-il supprimé une circonstance aussi remarquable dans la lettre qu'il écrivit à Antipater? il y faisait seulement mention d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse. S. C., p. 55.

(3) Justin fait l'armée des Perses forte de quatre cent mille fantassins et de cent mille chevaux. Il dit que la victoire fut long-temps disputée; que les deux rois furent blessés; et que les Perses combattaient encore vaillamment, quand leur roi prit la fuite; mais qu'ils furent dans la suite entièrement défaits : leur perte monta, selon lui, à soixante et un mille fantassins et à dix mille chevaux. Outre cela, ils laissèrent entre les mains de l'ennemi quarante mille prisonniers. Les Macédoniens ne perdirent que cent trente fantassins et cent cinquante chevaux ( Just., l. 11, c. 9 ). Le récit de Quinte-Curce est, à tous égards, extrêmement confus, et véritablement ce récit a plutôt l'air d'une pièce de réthorique que d'une narration simple et vraie : la fin sur-tout en est remarquable. Il tombe d'accord que les Perses perdirent cent mille fantassins et dix mille chevaux; de l'armée d'Alexandre, il y en eut, dit-il, cinq cent quatre de blessés, trente-deux fantassins de tués, et cent cinquante chevaux. On pourrait soupçonner le copiste d'erreur, si l'historien n'avait ajouté lui-même cette réflexion : *Tantulo impendio ingens victoria stetit* ( *Quinte-Curce*, *l.* 3, *c.* 20—29. )

*Le carnage de la cavalerie égale celui de l'infanterie.*

Diodore ajoute : Alexandre, après la bataille d'Issus, honora de sépulture non-seulement ses guerriers, mais encore tous ceux qui s'étaient comportés en braves gens dans le parti des Perses.

## SOMMAIRE.

*I. Alexandre console la famille de Darius.*

*II. Marche des vaincus dans leur fuite.*

*III. Mouvemens d'Agis ; soumission de Straton.*

*IV. Députation et lettres de Darius à Alexandre.*

*V. Réponse du vainqueur.*

*VI. Alexandre pardonne aux Grecs.*

## CHAPITRE VI.

### *Suites de la journée d'Issus.*

§. I.

*Alexandre console la famille de Darius.*

Alexandre étendit ses soins sur la mère de Darius, sa femme et ses enfans. Quelques historiens rapportent qu'après la poursuite, étant entré dans la tente de ce roi qu'on lui avait réservée, il fut frappé de la désolation et des cris des femmes; il demande pourquoi ces cris qu'il entend près de lui, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, sa femme et ses enfans apprenant que son arc, son bouclier et son manteau sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort, et le pleurent. Alexandre leur envoie aussitôt Léonnatus, l'un des Hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, qu'Alexandre ne possède que les dépouilles laissées sur

son char. Léonnatus s'acquitte de sa commission, et ajoute qu'Alexandre leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reine : que ce prince n'avait point entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie (*a*).

Tel est le récit de Ptolémée et d'Aristobule : on ajoute que le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Ephestion. La mère de Darius, ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, frappée du port majestueux d'Ephestion, se prosterna devant lui. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi : « Vous ne vous êtes point trompée, » celui-là est aussi Alexandre (1). » Je ne certifie point la vérité du fait, il suffit qu'il soit vraisemblable. S'il en fut ainsi, Alexandre me paraît digne d'éloge (2), par la noble générosité qu'il montra en consolant ces femmes, et en élevant son ami : si ce fait est supposé, ce prince mérite encore des éloges pour en avoir été jugé capable. (3)

(*a*) Arrien ajoute *légitimement*.......!

§. II.

§. II.

*Marche des vaincus dans leur fuite.*

Cependant Darius fuyait dans la nuit avec peu de suite. Le lendemain, recueillant les débris des Perses et des étrangers à sa solde, il rassemble environ quatre mille hommes, et gagne Thapsaque en diligence pour mettre l'Euphrate entre lui et Alexandre.

D'autre part, les transfuges Amyntas (*a*), Thymodès (*b*), Aristomède de Phère, et Bianor, Acarnanéen, fuyant par les hauteurs qu'ils avaient occupées, arrivent à Tripoli en Phénicie, avec huit mille hommes. Là, trouvant à sec les vaisseaux (*c*) qui les avaient amenés de Lesbos, ils mirent à flots le nombre de bâtimens nécessaire pour les transporter ; et ayant brûlé le reste dans les chantiers, pour ne laisser aucun moyen de les poursuivre, se sauvèrent à Cypros et de-là en Egypte où, voulant remuer, Amyntas

(*a*) Fils d'Antiochus.

(*b*) Fils de Mentor.

(*c*) On sait que les Anciens retiraient leurs vaisseaux à terre lorsqu'ils ne s'en servaient point.

fut tué quelque temps après par les habitans du pays.

§. III.

*Mouvemens d'Agis ; Soumission de Straton.*

Cependant Pharnabase et Autophradates, après avoir séjourné quelque temps dans l'île de Chio, y laissèrent une garnison, et ayant détaché des vaisseaux vers Cos et Halicarnasse, vinrent devant Syphnos avec cent de leurs meilleurs bâtimens.

Là, une trirème conduisit Agis, roi des Lacédémoniens ; il venait demander de l'argent, un renfort de troupes de terre et de mer, pour tenter une invasion dans le Péloponèse. Ils apprennent la défaite d'Issus. Frappés de cette nouvelle, Pharnabase retourne à Chio avec douze trirèmes et quinze cents stipendiaires, pour prévenir le mouvement que cet échec pourrait exciter dans l'île ; Agis reçoit trente talents d'Autophradates et dix trirèmes, dont il remet le commandement à Hippias pour les conduire vers son frère Agésilas, à Ténare, avec ordre de donner aux matelots paie complète, et de se

porter rapidement en Crète pour la maintenir. Lui-même, après s'être arrêté quelque temps à ces parages, rejoint Autophradates à Halicarnasse.

Alexandre part pour la Phénicie, après avoir établi Memnon Cerdimas, satrape de la Cœlo-Syrie, ayant sous ses ordres la cavalerie des alliés pour tenir la province. Alors vint à sa rencontre le fils de Gérostrate, roi des Aradiens et des insulaires finitimes, lequel, à l'exemple des rois de Phénicie et de Cypros, avait réuni ses vaisseaux à la flotte d'Autophradates; Straton place sur la tête d'Alexandre une couronne d'or, et lui livre l'île d'Arados, et Marathe, ville puissante et riche, située en face, sur le continent, et Mariammé et toutes les places de ses états.

## §. I V.

### *Députation et lettres de Darius à Alexandre.*

Alexandre était à Marathe, lorsqu'il reçut des députés et des lettres de Darius, qui demandaient la liberté de sa mère, de sa

femme et de ses enfans. Darius rappelait les termes du traité qui avait existé entre Artaxerce et Philippe. Il accusait ce dernier de l'avoir rompu, en attaquant, sans aucun sujet de plainte, Arsès, fils d'Artaxerce. Darius ajoutait que, depuis son avénement au trône des Perses, Alexandre n'avait point député pour renouveler leur ancienne alliance; qu'au contraire, il avait passé en Asie à la tête d'une armée, et traité les Perses en ennemis ; que leur roi avait dû alors prendre les armes pour défendre son pays et l'honneur du trône ; que la volonté des Dieux avait décidé de l'issue du combat ; mais que roi, il redemandait à un roi sa mère, sa femme et ses enfans captifs ; qu'il implorait son amitié, et le priait d'envoyer des députés qui, réunis aux siens, Ménisque et Arsima, recevraient et donneraient des gages réciproques d'alliance.

§. V.

*Réponse du vainqueur.*

Alexandre renvoie les députés de Darius avec une lettre, et Thersippe dont la com-

mission est de la remettre sans autre explication. Elle était conçue en ces termes : (*a*)

« Vos ancêtres entrèrent dans la Macé- » doine et dans la Grèce, et les ravagè- » rent ; ils n'avaient reçu de nous aucun » outrage. Généralissime des Grecs, j'ai » passé dans l'Asie pour venger leur injure et » la mienne. En effet, vous avez secouru les » Périnthiens qui avaient offensé mon père. » Ochus a envoyé une armée dans la Thrace » soumise à notre empire. Mon père a péri » sous le fer des meurtriers que vous avez » soudoyés, et, par-tout dans vos lettres, » vous avez fait gloire de ce crime. Après » avoir fait assassiner Arsès et Bagoas, vous » avez usurpé le trône contre toutes les lois » de la Perse ; coupable envers les Perses, » vous avez écrit ensuite des lettres enne- » mies dans la Grèce pour l'exciter à prendre » les armes contre moi ; vous avez tâché de » corrompre les Grecs à prix d'argent, qu'ils » ont refusé, à l'exception des Lacédémo-

(*a*) Il est si vrai que la justice doit être le principe des guerres, que son voile est emprunté par l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire, par l'injustice même, et que l'on déguise sous les noms spécieux de droit public, un intérêt privé. *Thucydid.*, l. 5.

» niens ; et cherchant à ébranler, par la sé-
» duction de vos émissaires, la foi de mes
» alliés et de mes amis, vous avez voulu
» rompre la paix dont la Grèce m'est rede-
» vable. C'est pour venger ces injures, dont
» vous êtes l'auteur, que j'en ai appelé aux
» armes. J'ai d'abord vaincu vos satrapes
» et vos généraux, ensuite votre armée et
» vous même. La faveur des Dieux m'a rendu
» maître de votre empire ; vos soldats, échap-
» pés du carnage et réunis auprès de moi,
» se louent de ma bienveillance ; ce n'est
» point la contrainte, mais leur volonté qui
» les retient sous mes drapeaux. Je suis le
» maître de l'Asie, venez me trouver à
» ce titre. Si vous concevez quelque crainte
» de ma loyauté, envoyez vos amis recevoir
» ma foi. Venez, et je jure non-seulement
» de vous rendre votre mère, votre femme
» et vos enfans, mais encore de vous accorder
» tout ce que vous me demanderez. Du reste,
» lorsque vous m'adresserez vos lettres, sou-
» venez-vous que vous écrivez au souverain
» de l'Asie (*a*) ; que vous n'êtes plus mon
» égal ; que l'empire est à moi. Autrement

(*a*) Lettre du capitan.

» je l'aurai à injure. Si vous en appelez du » titre du roi à un autre combat, ne fuyez » point ; je vous atteindrai par-tout. »

Sur ces entrefaites, apprenant que les trésors de Darius conduits par Cophenès (*a*) à Damas, les gardes mêmes, et tout ce qui fesait l'orgueil et le luxe du monarque persan était tombé en son pouvoir, il les laisse dans cette ville aux soins de Parménion.

§. VI.

*Alexandre pardonne aux Grecs.*

Alexandre fait amener devant lui les envoyés que la Grèce avait députés vers Darius avant l'événement, et qui étaient au nombre des prisonniers, savoir : Euthyclès de Lacédémone ; Iphicrate, fils du général Athénien de ce nom ; Thessaliscus (*b*) et Dionysodore, vainqueurs aux jeux olympiques. Il renvoya aussitôt ces deux derniers quoique Thébains, soit par commisération pour les malheurs de leur cité, soit que l'excès même de la vengeance des Macédoniens qui la

(*a*) Fils d'Artabane.
(*b*) Fils d'Ismène.

détruisirent, excusât leur démarche auprès de Darius. Il les traita donc avec bonté ; il dit à Thessaliscus : *Je vous pardonne par considération pour votre naissance.* Il était en effet un des premiers de Thèbes. Et à Dionysodore : *En faveur de votre victoire aux jeux olympiques.* A Iphicrate : *A cause de l'amour que je porte aux Athéniens, et de la gloire de votre père.* Il le retint auprès de lui avec honneur tant qu'il vécut, et après sa mort il fit porter à Athènes ses cendres qu'on rendit à sa famille.

Pour Euthyclès, comme il était Lacédémonien, et que ce peuple était en guerre ouverte avec Alexandre ; comme d'ailleurs il ne présentait, par lui-même, aucun titre de grace, il fut retenu prisonnier sans être dans les fers ; et le succès achevant de couronner les entreprises d'Alexandre, il fut remis en liberté.

# NOTES.

(1) Le bon Rollin fait cette réflexion : Si Alexandre eût toujours pensé et agi de la sorte, il aurait véritablement mérité le nom de grand ; mais la fortune ne s'était pas encore saisie de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération et sagesse ; mais à la fin, elle devint plus forte que lui, et il ne put lui résister.

Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat ; itaque orientem eam moderate et prudenter tulit : ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. Q. Curse.

(2) « Je crois que de tant de belles actions d'Alexandre, il n'en est aucune qui soit plus glorieuse pour lui ; car enfin, les prises de villes, le gain des batailles, dépendent de bien des circonstances, et le succès en est dû plus souvent à la fortune qu'à la valeur. Mais la compassion pour les vaincus n'appartient qu'au vainqueur.

Il y en a eu beaucoup qui n'ont tiré leur succès que de leur orgueil, et qui ont oublié qu'ils avaient pu être vaincus, et mériter cette compassion qu'ils refusent aux autres ».

*Diod.*

(3) C'est ici le lieu de rapprocher ce qu'Arrien a rejeté, on ne sait pourquoi, dans le livre IV.

On rapporte qu'après la bataille d'Issus, l'eunuque à qui la garde de Statira (femme de Darius) était confiée, s'était sauvé et refugié vers Darius ; alors ce prince : « Ma mère, ma femme, mes enfans, vivent-ils encore ? » — Elles vivent et portent le nom de reines ; on leur

» rend tous les honneurs. — Statira garde-t-elle la foi de » l'hyménée ? — Statira vous est fidèle. — Alexandre » n'aurait pas eu la pensée d'attenter à sa vertu ! » — Et l'eunuque avec serment : « La femme de Darius a été » respectée ; la continence et la modération d'Alexandre » surpasse celle de tous les autres hommes. — O Jupi- » ter ! » ( *On ne saurait approuver Arrien, lorsqu'il donne un Jupiter aux Perses qui ne connurent jamais ni son nom ni son culte.* ) « Toi qui décides de la des- » tinée des Empires, daigne me conserver celui des » Mèdes et des Perses ; mais si tu en as autrement ordon- » né, si je dois perdre le trône de l'Asie, n'y place point un » autre qu'Alexandre! » Tel est l'ascendant de la vertu, même sur un ennemi.

On a vu de nos jours un roi du Nord, imitateur constant d'Alexandre, pousser aussi loin la continence.

Le trait de Scipion à Munda, et celui de Bayard à Bresse, sont encore au-dessus.

---

## SOMMAIRE.

## CHAPITRE VII.

### *Expédition de Syrie.*

### §. I.

#### *Demande d'Alexandre aux Tyriens ; leur refus.*

ALEXANDRE quitte Marathe, et reçoit à composition Biblos et Sidon, appelé par l'inimitié que les habitans portaient à Darius et aux Perses.

Il marche vers Tyr *(a)*. Des députés de cette ville viennent à sa rencontre pour lui annoncer une entière soumission à ses ordres. Il donne de justes éloges à la ville et à la députation composée des principaux habitans, et où se trouvait l'héritier même du

*(a)* On a blâmé Alexandre de s'être arrêté au siége de Tyr. En effet, ce n'est pas assez d'avoir épouvanté et surpris l'ennemi à l'improviste, il faut le poursuivre sans relâche, et négliger de s'occuper a des siéges.

*Polyb.*, l. 4.

trône (car le roi Azelmicus fesait voile avec Autophradates); il ajoute qu'il ne demande à entrer dans la ville que pour offrir un sacrifice à Hercule.

En effet, le temple qu'on y voit de ce Dieu est, de mémoire d'homme, un des plus anciens. Ce n'est point celui d'Hercule argien, (a) fils d'Alcmène. Le culte de l'Hercule tyrien remonte à une époque qui précède la fondation de Thèbes par Cadmus, et la naissance de sa fille Sémélé, qui donna le jour à Bacchus. Ce dernier, fils de Jupiter, était contemporain de Labdacus, né de Polydore; tous deux étaient petits-fils de Cadmus. Or, Hercule argien vivait du temps d'OEdipe, fils de Laïus. Les Egyptiens adorent un Hercule, qui n'est ni celui des Grecs, ni celui des Tyriens. Hérodote le place au nombre des douze grands dieux: c'est ainsi qu'Athènes invoque un Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine, lequel diffère du Bacchus thébain : l'hymne mystique du premier n'est point adressé à l'autre. J'in-

(a) Le lecteur fera bien de passer ces deux pages de dissertation épisodique sur l'Hercule tyrien. On retrouve dans l'auteur, le prêtre de Cérès.

cline à croire que l'Hercule tyrien est le même que celui révéré par les Ibères à Tartesse, où l'on remarque deux colonnes qui lui sont consacrées. En effet, Tartesse a été fondée par des Phéniciens; la structure du temple, le rite des sacrifices, tout indique cette origine.

L'historien Hécate rapporte que l'Hercule argien, chargé par Eurysthée d'enlever et de conduire à Mycènes les vaches de Géryon, n'aborda ni chez les Ibères, ni dans aucune île Erythie, située sur l'Océan; que Géryon était un roi du continent vers Amphiloque et Ambracie; que ce fut là que le héros mit fin à sa pénible entreprise. On sait aussi que ce pays est fertile en pâturages, et renommé par l'excellence de ses bestiaux, et qu'Eurysthée fut célèbre par ceux qu'il en tira. Il n'est point absurde de croire que le roi de ces contrées se nommait Géryon; mais il le serait de penser qu'Eurysthée eût connu les Ibères, derniers peuples de l'Europe (1), le nom de leur roi, et la beauté des troupeaux qui paissent dans ces régions, à moins qu'on ne fasse intervenir Junon qui le révèle à Hercule par Eurysthée, et qu'on ne sauve ainsi l'extravagance de l'Histoire par la Fa-

ble. C'est à cet Hercule tyrien(*a*) qu'Alexandre voulait sacrifier.

Les Tyriens, accèdant à toutes ses autres demandes, lui firent dire qu'aucun Grec, aucun Macédonien, n'entrerait dans leur ville: réponse qu'ils jugèrent la plus prudente, d'après l'état des choses, et l'incertitude des événemens de la guerre.

Alexandre indigné du refus des Tyriens, fait retirer leurs députés, convoque les Hétaires, les généraux de son armée, les Taxiarques, les Ilarques.

§. II.

*Harangue d'Alexandre à ses soldats.*

« Amis, camarades, leur dit-il, nous ne » pouvons tenter sûrement une expédition » en Egypte, tant que la flotte ennemie » tiendra la mer, ni poursuivre Darius, » tant que nous ne serons pas assurés de

(*a*) Les traditions sacrées du pays portaient qu'il était le même que le soleil (*Euseb*, , *præpar. evang.*, *l.* 3, *c.* 11), et que la fable des douze travaux exprimait la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque.
*Dupuis*, *orig. des cult.*, *t.* 1, *p.* 13.

« Tyr,

» Tyr, et que les Perses seront maîtres
» de l'Egypte et de Cypros. Plusieurs con-
» sidérations, mais entre autres, l'état de
» la Grèce, font craindre que l'ennemi re-
» prenant les villes maritimes, tandis que
» nous marcherions vers Babylone et contre
» Darius, ne transporte la guerre dans nos
» foyers avec une flotte formidable, au
» moment où les Lacédémoniens se mon-
» trent nos ennemis déclarés, et où la fidé-
» lité des Athéniens est moins l'ouvrage de
» l'affection que de la crainte. Au contraire,
» la prise de Tyr et de toute la Phénicie,
» enlève aux Persans l'avantage de la
» marine phénicienne, et nous en rend
» maîtres; car il n'est pas à présumer que
» les Phéniciens nous voyant dans leurs
» murs, tournent contre nous leurs forces
» maritimes pour défendre une cause étran-
» gère. Cypros se joindra ensuite à nous,
» ou peu de forces suffiront pour la con-
» quérir. Notre flotte ainsi réunie à celle
» des Phéniciens, Cypros soumise, nous
» tenons l'empire de la mer, nous attaquons
» l'Egypte avec succès : vainqueurs de ces
» contrées, la Grèce et nos foyers ne nous
» laissent plus d'inquiétude; les Perses sont

» chassés de toutes les mers, et repoussés » au-delà des rives de l'Euphrate ; nous mar- » chons vers Babylone avec plus de gloire » et d'assurance (*a*) ».

Ce discours eut tout son effet. D'ailleurs, un prodige sembla commander le siége de Tyr ; car cette nuit même, un songe transporta le prince (*b*) aux pieds de ses remparts ; il crut voir l'image d'Hercule qui lui tendait la main et l'introduisait dans la ville. Cette vision signifiait, suivant Aristandre, que l'on ne prendrait Tyr qu'avec de grands efforts, vu la difficulté des travaux d'Hercule. Et en effet, le siége paraissait d'abord très-difficile. La ville formait elle-même une île entourée de hautes murailles (*c*). La

(*a*) Il est à remarquer qu'Alexandre rend toujours compte au conseil ou à l'assemblée de toutes ses vues ; ce qui prouve que les rois, chez les Grecs, ne furent jamais absolus.

(*b*) Quinte-Curce dit ici naïvement : « Lui qui n'était pas apprentif à manier les esprits des gens de guerre, leur dit qu'Hercule lui avait apparu en songe.

Haud quaquam rudis tractandi militares animos.

(*c*) *Situation d'Alexandre après la bataille d'Issus.* Les Perses tenaient la mer ; Agis, roi de Lacédémone, menaçait d'une diversion dans la Grèce ; Amyntas, après avoir grossi sa flotte à Tripoli et à Chypre, venait de gagner la bataille de Memphis, et allait soulever l'Egypte, lorsqu'il mourut.

puissance maritime des Tyriens se fondait sur la quantité de leurs vaisseaux, et sur l'appui des Perses qui étaient maîtres de la mer.

## §. III.

### *Siége de Tyr.*

Le siége décidé, Alexandre résolut de former une jetée du continent à la ville (*a*). Du premier côté, les eaux sont basses et fangeuses, et du côté de la place, leur plus grande profondeur est de trois orgyes (*b*); mais les matériaux (*c*) étaient sous la main, des pierres en abondance, et des bois pour les soutenir. On enfonçait facilement le pilotis dont la vase formait naturellement le ciment. Les Macédoniens se portaient à l'ouvrage avec ardeur; la présence d'Alexandre les encourageait (*d*); ses discours ani-

(*a*) Cet ouvrage servit depuis de modèle au cardinal de Richelieu, lorsqu'au siége de la Rochelle il eut à réduire des peuples aussi courageux que les Tyriens, énorgueillis comme eux de leur position, et qui étaient de plus animés par l'enthousiasme de la religion et de la liberté.

(*b*) 5 mètres 51 centimètres ( 17 pieds ).

(*c*) Ruines de la vieille Tyr : le mont Liban.

(*d*) Rien n'anime et ne soutient plus le soldat que la présence d'un général habile. *Polyb.*, *l.* 10.

maient leurs travaux, ses éloges les payaient de leurs plus grands efforts: à la pointe du continent, le môle crut rapidement, il n'y avait nul obstacle de la part des flots et de l'ennemi. Mais lorsqu'on approcha des murs, on trouva plus de profondeur; et disposé plutôt pour le travail que pour le combat, on souffrit beaucoup des traits que les ennemis fesaient pleuvoir du haut des remparts. D'ailleurs les Tyriens, maîtres encore de la mer, détachaient de différens côtés des trirèmes qui venaient arrêter les travailleurs; les Macédoniens placent, à l'extrémité du môle avancé, deux tours de bois, armées de machines; on les couvrit de peaux pour les garantir des brandons enflammés; les ouvriersfurent alors à l'abri des flèches, tandis que des traits lancés du haut des tours écartaient facilement les vaisseaux qui venaient inquiéter les travailleurs.

Les Tyriens eurent recours à cet expédient. Ils remplissent un bâtiment de charge (*a*) de sarmens secs et d'objets qui s'embrâsent aisément; ils élèvent vers la proue deux mâts qu'entoure une enceinte

---

(*a*) *Hippagógòn*: à transporter des chevaux.

étendue, et remplie de fascines, de torches, de poix, de soufre et d'autres matières excessivement combustibles; ils ajustent à chaque mât deux antennes auxquelles ils suspendent des chaudières qui contiennent les plus incendiaires alimens; on transporte à la poupe tout l'attirail de la manœuvre pour élever la proue par ce contre-poids; ayant pris le vent qui poussait vers le môle, ils y dirigent ce brûlot attaché à des galères; arrivé aux pieds des tours, on met le feu au brûlot que les trirèmes poussent avec force contre la tête du môle: les matelots se sauvent à la nage.

Cependant les flammes gagnent rapidement les tours; les antennes brisées épanchent dans leur chute tout ce qui peut accroître l'embrâsement. Les trirèmes des Tyriens, enveloppant le môle, fesaient pleuvoir sur les tours une grêle de traits pour empêcher qu'on y portât des secours. Dès que les habitans aperçoivent l'incendie, ils montent sur des barques, et, abordant le môle de tous côtés, détruisent facilement les travaux des Macédoniens, et brûlent le reste des machines échappées aux premières flammes.

Alexandre fait recommencer un môle (*a*) plus large, propre à contenir un plus grand nombre de tours, et ordonne aux architectes de construire de nouvelles machines. Cependant il part avec les Hypaspistes et les Agriens, pour rassembler et retirer tous ses vaisseaux de la côte des Sidoniens, reconnaissant la prise de Tyr impossible tant que les assiégés tiendraient la mer.

## §. IV.

### *Renforts que reçoit Alexandre ; excursion dans l'Arabie.*

Sur ces entrefaites, Gérostrate, roi d'Arados, et Enylus, roi de Biblos, apprenant que leurs villes étaient tombées au pouvoir d'Alexandre, se séparent de la flotte d'Autophradates, et viennent, avec leurs vaisseaux et les trirèmes des Sidoniens, grossir celle d'Alexandre, forte alors de quatre-vingt voiles phéniciennes. Les jours suivans, on vit s'y réunir les trirèmes de Rhodes,

(*a*) L'obstination abat l'ennemi et prépare le succès.
*Polyb.*, *l.* 9.

dont l'une surnommée *Péripole* (*a*); trois de Soles et de Malle; dix de Lycie; une de Macédoine, à cinquante rames, montée par Protéas (*b*); enfin cent vingt voiles amenées par les rois de Cypros, sur la nouvelle de la défaite de Darius et de la conquête de presque toute la Phénicie. Alexandre leur pardonna d'avoir favorisé le parti des Perses, où la force les avait engagés plutôt que leur volonté.

Tandis qu'on achève les machines, qu'on équipe et qu'on arme les vaisseaux, Alexandre, prenant avec lui quelques détachemens de cavalerie, les Hypaspistes, les Agriens et les hommes de trait, marche en Arabie, et tire vers l'Antiliban. (*c*) Maître de tout le pays, par force ou par composition, il revint le onzième jour à Sidon, où il trouva Cléandre (*d*) qui venait du Péloponèse avec quatre mille stipendiaires grecs.

---

(*a*) *Latè circum versata*; qui avait couru toutes les mers.

(*b*) Fils d'Andronique,

(*c*) Montagne.

(*d*) Fils de Polémocrate.

§. V.

*Suite du siége de Tyr.*

La flotte étant disposée, il embarque quelques-uns des Hypaspistes les plus propres à un coup de main, si on en venait à l'abordage, et, partant de Sidon, il cingle vers Tyr en bataille rangée. Il était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, ayant avec lui les rois de Cypros et de Phénicie, à l'exception de Pnytagore qui tenait la gauche avec Cratérus.

Les Tyriens s'étaient proposé d'abord de lui livrer la bataille s'il fesait approcher sa flotte; ils ignoraient qu'elle était grossie des forces de Cypros et de la Phénicie ; mais ils ne voulurent point se compromettre à la vue de cette flotte formidable qu'ils n'attendaient point, à la vue de l'ordre de bataille qui se développait. En effet, Alexandre avant de s'approcher des murs, avait fait stationner une partie de ses forces pour atteindre les Tyriens, tandis que l'autre manœuvrerait avec rapidité. Les assiégés, rassemblant leurs trirèmes à l'embouchure des ports, se bornèrent à les fermer à l'ennemi

de tous côtés. Alexandre, voyant que les Tyriens se tiennent sur la défensive, approche de la ville. Il n'essaya point de forcer l'entrée du port qui regarde Sidon, trop étroite, et défendue d'ailleurs par les trirèmes dont la proue menaçait, il coule à fond trois galères avancées vers l'extrémité. Ceux qui les montaient regagnèrent à la nage l'île qui les favorisait. Alexandre vient jeter l'ancre près du môle qu'il avait élevé, et qui protégeait sa flotte contre les vents.

Le lendemain il fait attaquer la ville vers le port, en face de Sidon, par Andromaque, conduisant les bâtimens de Cypros; il fait tenir par les Phéniciens l'espace au-delà du môle, du côté qui regarde l'Egypte, et qu'il occupait lui-même. A l'aide d'une multitude d'ouvriers de Cypros et de Phénicie qu'il avait rassemblés, un grand nombre de machines étaient déjà dressées; les unes furent placées sur le môle; d'autres sur les bâtimens de charge amenés de Sidon; quelques-unes enfin sur des trirèmes plus pesantes. On traîne les machines; les trirèmes s'approchent des murs pour les reconnaître. Les Tyriens y avaient élevé des tours de bois en face du môle, du haut des-

quelles ils faisaient pleuvoir des traits et des feux sur les machines et sur les vaisseaux pour les écarter de ce rempart, haut de cent-cinquante pieds, épais à proportion et formé de larges assises de pierres liées entre elles avec du gypse. Les bâtimens de charge et les trirèmes qui devaient porter les machines aux pieds des murs, étaient arrêtés par les quartiers de rocher jetés par les Tyriens pour en barrer l'approche. Alexandre ordonna de la débarrasser; mais il était difficile d'ébranler ces masses, vu que les vaisseaux n'offraient qu'un point d'appui mobile. Les Tyriens, s'avançant d'ailleurs sur des vaisseaux couverts, se glissaient jusqu'aux cables des ancres qu'ils coupaient, et s'opposaient à l'abord de l'ennemi. Alexandre couvrant de la même manière plusieurs triacontères, les disposa en flanc pour défendre les ancres de l'atteinte des Tyriens; alors leurs plongeurs venaient couper les cordes entre deux eaux. Pour les éviter, les Macédoniens sont réduits à jeter l'ancre avec des chaînes de fer.

Cependant à l'aide de cables on tire des eaux les quartiers de pierre accumulés devant la place; des machines les rejettent

au loin à une distance où ils ne peuvent plus nuire : l'approche des murs devient facile.

Dans cette extrémité les Tyriens résolurent d'attaquer les vaisseaux de Cypros qui menaçaient le port en face de Sidon. Ils tendent des voiles pour dérober à l'ennemi l'embarquement des soldats. Ils s'ébranlent à midi, à l'heure que les Macédoniens vaquaient à leur réfection, et qu'Alexandre avait quitté les vaisseaux stationnés de l'autre côté de la ville, pour se rendre dans sa tente. Leur armement était composé de trois bâtimens à cinq rangs de rames, de trois autres à quatre rangs, et de sept trirèmes tous montés d'excellens rameurs et de soldats bien armés, d'une valeur éprouvée, pleins d'ardeur pour le combat et exercés à l'abordage. Les rameurs filent lentement, sans bruit et sans signaux : dès qu'ils sont à la vue des Cypriens, ils poussent un grand cri ; tous donnent le signal, précipitent la rame, fondent sur l'ennemi dont ils surprennent les vaisseaux stationnaires, les uns dépourvus de forces, et les autres mis en défense à la hâte et en désordre. Au premier choc le bâtiment de Pnytagore

celui d'Androclès (*a*) et de Pasicrate (*b*), sont coulés à fond ; les autres sont échoués sur le rivage.

Le hasard voulut qu'Alexandre s'arrêta dans sa tente moins long-temps que de coutume, et revint bientôt vers ses vaisseaux : à peine la sortie des galères tyriennes lui est-elle connue, qu'il détache aussitôt celles dont il pouvait disposer autour de lui ; armées à la hâte, elles vont précipitamment s'emparer de l'embouchure du port pour en fermer la sortie au reste des vaisseaux tyriens. Lui-même, avec ses bâtimens à cinq rangs, et cinq trirèmes les premières armées, tourne la ville pour joindre l'ennemi sorti du port.

Les habitans, apercevant du haut des murs le mouvement qu'Alexandre dirige en personne, excitent les leurs à retourner, d'abord par de grands cris qui se perdent dans le tumulte, et ensuite par toutes sortes de signaux. Ceux-ci s'apercevant trop tard de la poursuite d'Alexandre, regagnent le port à pleines voiles ; quelques vaisseaux

(*a*) Fils d'Amathusius.

(*b*) Fils de Thuriée.

échappent par la fuite; ceux d'Alexandre tombant tout-à-coup sur les autres, les mettent hors de manœuvre, et prennent à l'embouchure même du port, un bâtiment de cinq rangs, et un autre de quatre. L'action ne fut point sanglante; les gens de l'équipage des vaisseaux capturés regagnent facilement le port à la nage.

§. V I.

*Attaque des murs.*

La mer fermée aux Tyriens, on approche les machines de leurs murs: en face du môle et de Sidon, la solidité des remparts les rend inutiles. Alexandre, cernant alors toute la partie méridionale qui regarde l'Egypte, la fait attaquer de tous côtés : le mur fortement battu cède et s'ouvre; on jette des ponts, et sur-le-champ on s'avance du côté de la brèche; mais les Tyriens repoussent aisément l'ennemi.

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre exhorte les généraux de son armée, et revient avec ses vaisseaux chargés de machines, à l'attaque

des murs, les ébranle du premier choc et en abat une grande partie. Il fait alors succéder aux premiers, deux bâtimens qui portaient des ponts pour passer sur les ruines, montés, l'un par les Hypaspistes sous le commandement d'Admète, l'autre par des Hétaires à pied sous celui de Cœnus. Il se propose lui-même de pénétrer par la brèche avec les Hypaspistes, il fait avancer ses trirèmes vers l'un et l'autre port, afin de s'en emparer au moment où les Tyriens courraient aux remparts. Les autres vaisseaux, chargés de machines et d'Archers, tournent les murs avec ordre d'attaquer sur tous les points accessibles, ou du moins de se tenir toujours à la portée du trait, pour que les Tyriens, pressés de toutes parts, ne sussent où donner.

Cependant les vaisseaux commandés par Alexandre, jettent leurs ponts ; les Hypaspistes montent courageusement à la brèche ; à leur tête Admète se distingue par des prodiges de valeur ; Alexandre lui-même les suit afin de partager leurs dangers, et d'être témoin des exploits de chacun d'eux. Il se rend maître de cette partie des murs ; les Tyriens font peu de résistance dès que

les Macédoniens combattent de pied ferme, et n'ont plus le désavantage de gravir sur un rempart escarpé. Admète, qui monta le premier à la brèche, tombe percé d'un coup de lance au moment où il encourage les siens.

Alexandre s'ouvre alors un passage avec ses Hétaires; s'empare de quelques tours et de la partie intermédiaire des murs, et marche vers le palais le long des remparts, d'où l'on descendait facilement dans la ville.

§. VII.

*Prise des ports et de la ville.*

Cependant sa flotte, réunie à celle des Phéniciens, attaque le port qui regarde l'Egypte, en rompt les barrières; coule à fond tous les vaisseaux qu'elle y trouve; chasse les plus éloignés du rivage; brise les autres contre terre, tandis que les Cypriens, trouvant le port en face de Sidon sans défense, s'en emparent, et pénètrent aussitôt dans la ville.

Les Tyriens abandonnent leurs murs au pouvoir de l'ennemi, se rallient dans l'Agé-

norium, et de-là font face aux Macédoniens. Alexandre les attaque avec les Hypaspistes, en tue une partie, et se met à la poursuite des autres. Il se fait un grand carnage, la ville étant prise du côté du port, et les troupes de Cœnus entrées ; les Macédoniens furieux n'épargnaient aucun Tyrien : ils se vengeaient de la longueur du siége (*a*) et du massacre de quelques-uns des leurs que les Tyriens, ayant fait prisonniers au retour de Sidon, avaient égorgés sur leurs remparts, à la vue de toute l'armée, et précipités dans les flots. Huit mille Tyriens furent tués. Les Macédoniens ne perdirent, dans cette affaire, que vingt Hypaspistes avec Admète percé sur le rempart dont il venait de s'emparer, et pendant tout le siége quatre cents.

Le roi Azelmicus, les principaux des Tyriens et quelques Carthaginois qui, après avoir consulté l'oracle venaient sacrifier à Hercule, dans la métropole selon l'ancien rite, s'étaient réfugiés dans son temple ; Alexandre leur fit grace : le reste fut vendu

---

(*a*) Le siége de Tyr dura sept mois ; la ville fut prise l'an 1250 de l'ère de Paros, première année de la cent douzième olympiade.

comme

comme esclave, au nombre de trente mille, tant Tyriens qu'étrangers. (a)

Alexandre sacrifie à Hercule; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes; les vaisseaux mêmes y prirent part. On célébra des jeux gymniques dans le temple, à l'éclat de mille flambeaux; Alexandre y consacra la machine qui avait battu le mur en brèche, et un vaisseau qu'il avait pris sur les Tyriens, avec une inscription peu digne d'être rapportée, quel qu'en soit l'auteur.

Ainsi fut prise la ville de Tyr, au mois Hecatombeon; Anicétus étant Archonte à Athènes. (2)

## § VIII.

### *Nouvelles propositions de Darius rejetées par Alexandre.*

Alexandre était encore occupé au siége, lorsqu'il reçut des députés de Darius, qui lui

(a) La colère du roi n'étant pas assouvie, dit le bon Rollin, il fit voir un spectacle horrible aux yeux même des vainqueurs; car deux mille hommes étant restés du massacre, après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage.

*Roll.*, 229.

offrirent, de sa part, dix mille talents pour la rançon de sa mère, de sa femme et de ses enfans, l'empire du pays qui s'étend depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate, enfin l'alliance de Darius et la main de sa fille. On rapporte que ces offres ayant été exposées dans le conseil, Parménion dit : « Je les » accepterais, si j'étais Alexandre, et mettrais » fin à la guerre. » — Mais Alexandre : « Et » moi si j'étais Parménion (3) ; je dois une » réponse digne d'Alexandre. » — Et aux envoyés : « Je n'ai pas besoin des trésors de » Darius ; je ne veux point d'une partie de » l'empire ; tous les trésors et l'empire entier » sont à moi. J'épouserai la fille de Darius, » si c'est ma volonté, sans attendre celle de » son père. S'il veut éprouver ma générosité » qu'il vienne. » (4)

Darius à cette réponse désespère d'un accommodement, et se prépare à la guerre.

§. IX.

*Conquête de la Palestine.*

Alexandre tente une expédition en Egypte. (*a*) Il s'empare d'abord en Syrie de toutes

(*a*) Ce qui facilita la conquête d'Alexandre en Egypte,

les villes de la Palestine ; une seule lui résiste, (5) Gaza, où commande l'Eunuque Bétis. Il avait fait entrer dans la place plusieurs troupes d'arabes à sa solde, et des provisions pour un long siége qu'il croyait soutenir facilement, la place paraissant imprenable par sa situation. Alexandre était déterminé à l'emporter.

Gaza est à vingt stades (*a*) de la mer, dont le fond n'offre qu'un lit fangeux près de la ville, à laquelle on arrive par des sables difficiles à traverser. Cette place est considérable : assise sur la cime d'un mont, et défendue par de fortes murailles, située à l'entrée du désert, elle est la clef de l'Egypte du côté de la Phénicie. (6)

§. X.

*Siége et prise de Gaza.*

Alexandre campe, dès le premier jour, aux pieds de la ville, du côté le plus faible,

---

c'est que les Egyptiens étaient irrités contre les Perses, qui, après avoir profané tous leurs temples, les traitaient eux-mêmes avec une extrême dureté.

*Diod., Sic.*, 1, 17.

(*a*) 3682 mètres 45 centim. (1890 toises).

et ordonne d'y dresser les machines. Les constructeurs lui représentèrent que la hauteur du lieu sur lequel les murs s'élevaient, les mettait hors d'atteinte. Alexandre pressait d'autant plus l'attaque, qu'il était irrité par la difficulté; il pensait que cette conquête inopinée frapperait l'ennemi de terreur; s'il échouait, quelle honte pour lui auprès des Grecs et de Darius!

Il fait élever autour de la ville une terrasse assez haute pour rouler les machines contre les murs: il fit commencer l'ouvrage, du côté méridional, qu'il lui paraissait plus facile de battre. Les travaux achevés, les Macédoniens font jouer les machines.

Dans le moment où Alexandre, la couronne en tête, ouvrait le sacrifice selon les rites consacrés, voilà qu'un oiseau de proie, volant au-dessus de l'autel, laisse tomber sur la tête du prince une pierre qu'il tenait dans ses serres. Il consulte Aristandre sur ce présage; et le Devin lui répond: « Vous » prendrez la ville; mais gardez-vous de » cette journée. » Alexandre se retire alors derrière les machines loin de la portée du trait.

Cependant les Arabes font une vive sortie,

mettent le feu aux machines; profitant de l'avantage des hauteurs, ils accablent les Macédoniens, et les repoussent des travaux avancés.

Alors Alexandre, soit que son caractère, soit que l'embarras des siens lui fit négliger la prédiction du Devin, se met à la tête des Hypaspistes, et vole au secours des Macédoniens; il arrête leur fuite honteuse. Un trait lancé par une catapulte perce son bouclier, sa cuirasse, et le blesse à l'épaule. Il se ressouvint alors de la prédiction d'Aristandre, dont il se rappela avec joie la seconde partie, savoir, qu'il prendrait la ville. Il eut beaucoup de peine à guérir de cette blessure. (7)

On amène par mer les machines qui avaient servi au siége de Tyr; on établit autour de la ville une levée à la hauteur de deux cent cinquante pieds, sur deux stades de largeur, on y place les machines; on bat de tous côtés les murs, après avoir pris la précaution de les miner secrètement : ébranlés alors par la mine et par la sappe, ils s'écroulent.

Les Macédoniens écartent à coups de traits les défenseurs qui paraissent au haut des tours. Trois fois les assiégés soutinrent,

quoiqu'avec une perte considérable, l'effort des Macédoniens; mais au quatrième assaut, Alexandre donnant avec sa phalange et faisant jouer de tous côtés les machines, les Macédoniens parvinrent à appliquer des échelles. Une vive émulation se manifeste entre les braves à qui montera le premier. Néoptolème, de la race des Eacides, un des Hétaires, dévance les autres : il est suivi par les généraux et par leurs troupes. Des Macédoniens pénètrent dans l'intérieur des remparts, ouvrent les portes aux leurs; toute l'armée entre : les habitans de Gaza se rallient encore contre l'ennemi maître de la ville, et chacun d'eux n'abandonne son poste qu'avec la vie.

Alexandre réduit à l'esclavage leurs femmes et leurs enfans (*a*), remplit la ville d'une colonie de peuples voisins, et s'en fait une place forte pour toute la campagne.

---

(*a*) On dit qu'un brave officier (Bétis) ayant osé arrêter Alexandre, deux mois devant Gaza, il le fit attacher par les pieds derrière un char, et traîner ainsi jusqu'à la mort autour de la ville. Il voulait, dit-on, imiter Achille qui, dans Homère, traite ainsi le cadavre d'Hector. La lecture d'Homère serait bien dangereuse, si elle inspirait souvent de pareilles idées aux hommes puissans.

*Ling.*

# NOTES.

(1) En voulant procéder d'occident en orient, l'Espagne se présente la première dans notre continent de l'Europe. Elle est appelée *Ibéria* par les Grecs, en tirant ce nom du fleuve *Iberus*, qui, ayant son embouchure ouverte dans la Méditerranée, devait être plus connu, dans la première antiquité, que les autres grands fleuves de l'Espagne, qui vont se perdre dans l'Océan. Une situation reculée vers le couchant a fait aussi donner à l'Espagne le nom d'*Hesperia*.

*Danv., Geogr. anc.*

(2) La première année de la cent douzième olympiade, trois cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire, deux mille cent vingt-quatre ans avant la fondation de la République française, sous l'archontat d'Anicete, appelé Nicete par Denys d'Halicarnasse, et Nicerate par Diodore de Sicile ; sous le consulat romain de M. Atilius et M. Valérius.

Une exactitude qui tout à la fois éclaire et instruit le lecteur, dirige toujours la plume d'Arrien dans le récit des travaux de ce fameux siége. Quinte-Curce se laisse au contraire emporter par son imagination, et paraît bien plus poète qu'historien. La construction de la chaussée qu'Alexandre fit faire pour joindre Tyr au continent, était un événement trop remarquable pour que cet écrivain ne l'embellît pas par une fiction. Un monstre marin, d'une grosseur prodigieuse, s'élance hors des flots, appuie le poids énorme de son corps sur les ouvrages des

Macédoniens ; s'élève en agitant la surface de la mer, et se plonge ensuite dans le sein des ondes, après avoir été l'objet des regards des combattans. Tantôt il laisse apercevoir sa lourde masse, tantôt il la cache sous les vagues ; enfin, il disparaît entièrement non loin des murs de la ville. les assaillans, ajoute Quinte-Curce, crurent que ce poisson leur avait indiqué l'endroit par où ils devaient conduire leurs travaux.

Pendant le siége de Tyr, Alexandre fit, selon Arrien et Quinte-Curce, un voyage dans l'Arabie. Plutarque dit simplement que ce prince marcha contre les Arabes qui habitaient l'Anti-Liban, que Quinte-Curce prend mal-à-propos pour le Liban. La première de ces montagnes devait naturellement, par sa proximité, fournir les matériaux dont les Macédoniens avaient besoin. Quelques Arabes étant venu troubler et voler les ouvriers de l'armée d'Alexandre, ce prince, pour venger cette insulte, marcha contre eux ; expédition qui aura sans doute donné lieu à sa prétendue conquête de l'Arabie. Pline avance donc, sans aucun fondement, que ce conquérant, après s'être rendu maître de cette contrée, envoya un vaisseau chargé d'encens à Léonidas, son précepteur.

Une guerre civile empêcha Carthage de secourir Tyr. Quinte-Curce, en avançant que les Syracusains, qui dévastaient alors l'Afrique, mirent des obstacles à l'exécution du dessein que les Carthaginois avaient d'envoyer un puissant secours à leur métropole, fait un anachronisme. L'heureuse diversion que fit Agatocle par sa descente aux Lathomies près de Tanète, l'an 310 avant Jésus-Christ, est la seule fois où l'on vit les étendards de Syracuse dans les plaines de l'Afrique : et cette époque es postérieure de 22 ans à la prise de Tyr.

Cette ville, célèbre par ses richesses et par ses nombreuses colonies, fut emportée d'assaut, après une ré-

sistance à laquelle on ne devait pas s'attendre de la part d'un peuple marchand, qui négligeait depuis long-temps le métier de la guerre; mais l'amour de la liberté fait souvent passer dans l'ame du plus lâche, les sentimens qui animent les héros. Le nombre des morts parmi les assiégés, fut de six mille, selon Quinte-Curce. On remarque une différence plus considérable dans celui des prisonniers; ce dernier écrivain les fait monter à quinze mille, Diodore à treize mille: Arrien en compte trois mille, calcul le plus vraisemblable, et analogue à la population d'une ville aussi florissante que celle de Tyr. Deux mille de ces malheureux furent pendus, selon Quinte-Curse, sur le rivage de la mer, par ordre du vainqueur. Diodore assure que toute la jeunesse tyrienne fut comprise dans cet arrêt sanguinaire, supprimé par Arrien, et qui ne saurait se concilier avec l'humanité qui caractérisait alors toutes les actions d'Alexandre; la prospérité n'avait point encore endurci le cœur de ce jeune conquérant.

La précision avec laquelle Justin parle du siége de Tyr, n'a pu lui faire éviter des fautes considérables. Cet écrivain prétend que cette ville fut bientôt mise au pouvoir d'Alexandre par une trahison. Sept mois de résistance prouvent que cette reddition ne fut pas aussi prompte; et le témoignage de tous les historiens démontre encore que la généreuse défense des Tyriens n'a point été ternie par la lâcheté de quelques traîtres.

Polien a voulu réduire la plupart des actions militaires en stratagèmes: il n'est donc pas étonnant qu'on lise dans son ouvrage, qu'Alexandre étant parti pour l'Arabie, les Tyriens profitèrent de son absence pour faire une sortie, dans laquelle les Macédoniens eurent du désavantage. Le jeune monarque, averti de cet événement par Parménion, revint sur ses pas; et pendant qu'une partie de son armée

semblait céder aux assiégés, il entra avec l'autre dans Tyr, dégarnie de défenseurs. Ces détails sont bien analogues au plan que Polien s'est proposé de suivre, mais ils ne s'accordent point avec ce qu'on lit dans les autres historiens.

S. C., p. 62.

(3) Alexandre devait faire consister son héroïsme non pas à accepter ses offres pour donner la paix à la terre, mais à donner la paix à la terre indépendamment de ces offres ; c'est-à-dire, qu'il n'en devait accepter que ce qui pouvait servir à mettre la Grèce entière à l'abri des attaques de la Perse. Il répondit aux ambassadeurs (*selon Diod.*, *liv.* 17, *p.* 7) que comme la constitution de l'univers serait dérangée par la présence de deux soleils, de même l'empire de la terre tomberait dans la confusion et dans le désordre par la puissance égale de deux rois. Alexandre prouve par cette comparaison qu'il ne songeait qu'à lui-même, disposition monstrueuse dans l'homme public, qui ne doit avoir en vue que le bien des nations et leur tranquillité commune.

*Terrasson, trad. de Diod.*, *t.* 5, *p.* 106.

(4) Dans la lettre que Quinte-Curce fait écrire à Alexandre par Darius, après le siége de Tyr, ce dernier prince dit à son ennemi qu'il serait obligé de passer l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hidaspe, ces grands remparts de l'empire perse. Ces expressions nous feraient croire que cet empire était situé au-delà de l'Hidaspe. L'Araxe paraît être transporté à l'orient du Tigre. Peut-être a-t-il voulu parler de la rivière de ce nom, qui passait près de Persépolis; mais en faisant mention de l'Araxe parmi les autres grands fleuves de l'Asie, on peut

soupçonner que c'est celui qui va décharger ses eaux dans la mer Caspienne. Alexandre assure, dans sa réponse à Darius, que son dessein est de se rendre maître de Persépolis, capitale des Etats de ce prince, ensuite de Bactra et d'Ecbatane, que Quinte-Curce nomme la dernière, comme si elle avait été située au-delà de Bactra.

S. C., p. 179.

(5) Alexandre marche de Tyr à Gaza, et de cette dernière ville en Egypte : tel est l'itinéraire de l'armée macédonienne, rapporté unanimement et sans aucune différence, par tous ceux qui ont parlé de ses exploits. Joseph ose seul contredire le témoignage des compagnons d'armes du conquérant de l'Asie ; il raconte « qu'Alexandre, » mécontent des Juifs, s'avança, après la prise de Gaza, » vers Jérusalem, avec la résolution d'en châtier les habi- » tans qui avaient donné du secours aux Tyriens. » Comment un général aussi habile que ce prince, aurait-il laissé sur ses derrières une ville dont les mauvaises intentions lui étaient connues, et qui aurait pu lui couper les vivres. Arrien fait mention des moindres exploits de son héros ; aurait-il négligé de rapporter la réduction d'une place aussi importante.....

Arrien dit simplement que toute la Palestine s'était soumise, à l'exception de Gaza; conséquemment Alexandre n'avait pas besoin d'entrer avec son armée dans la Judée, pour la réduire sous son obéissance, et de se détourner par là, de son chemin ; examinons si les circonstances, dont le récit de l'historien juif est accompagné, en prouvent la certitude.

» Le grand-prêtre Jadduah, revêtu de ses ornemens » pontificaux, sort de Jérusalem, et vient au-devant du » vainqueur, pour implorer sa clémence. Alexandre, » frappé de l'air majestueux de ce vieillard, s'incline et

» adore le nom de Dieu qui était gravé sur la lame d'or de » la thiare du pontife. » Ce prince avait sans doute un interprète pour connaître le sens de l'inscription sacerdotale. » Parménion, continue Joseph, étonné de cette action, » témoigna à son maître sa surprise, et lui demanda d'où » venait qu'il se prosternait ainsi devant le grand-prêtre » des juifs, lui que tout le monde adorait. » Le monarque répondit « que ce n'était pas le grand-prêtre qu'il adorait, » mais le Dieu dont il était le ministre. Alexandre raconta » ensuite à ce général, qu'étant en Macédoine, un homme » avec la figure de Jadduah, et les mêmes habits, lui » avait apparu en songe, et lui avait annoncé que Dieu se» rait son conducteur dans la guerre qu'il méditait alors » contre les Perses, et mettrait leur empire en son pou» voir. Ce prince ajouta qu'il n'avait pas plutôt aperçu le » grand-prêtre, qu'il l'avait reconnu à son habit, aussi » bien qu'à sa taille et à son visage, pour la même per» sonne qui lui était apparue. » Le discours de Parménion prouve la fausseté de tout ce récit. Alexandre n'exigea de ses sujets des marques de vénération qu'après la mort de Clitus, époque fort postérieure à cette scène si peu analogue au caractère du héros grec. D'ailleurs, le grand-prêtre Jadduah était mort, selon la chronique d'Alexandrie, quelques années avant le temps où Darius monta sur le trône.

L'immortel Newton, qui a très-bien éclairci la succession des grands pontifes, depuis le retour de la captivité, fait vivre Jadduah sous le règne d'Artaxercès Memnon; suivant son calcul, Siméon le Juste était grand-prêtre au temps de l'invasion de l'empire des Perses par les Grecs, et avait succédé, dans l'exercice de cette charge, à Onias, son père, fils de Jadduah.

« Alexandre étant entré dans la ville de Jérusalem, » monta au temple, où on lui fit voir les endroits de la

» prophétie de Daniel, qui le concernaient, et il offrit » des sacrifices au dieu des juifs. Jaloux de cette préfé» rence, les Samaritains prièrent ce prince de faire le » même honneur à leur temple. » Joseph se contredit ici, et oublie qu'il a rapporté, quelques pages auparavant, la permission qu'Alexandre avait donnée, pendant le siége de Tyr, à ces ennemis du peuple hébreux, de bâtir un édifice qui ne peut avoir été achevé en si peu de temps.

« Le même historien fait accompagner le héros grec dans » cette expédition, par des Phéniciens et des Chaldéens; » comment ces derniers pouvaient-ils être à la suite de ce prince, puisqu'ils étaient ses ennemis, et ne le reconnaissaient point encore pour leur maître? « Le grand-prêtre » demande au jeune conquérant d'accorder aux Juifs qui » demeuraient à Babylone et dans la Médie, le libre exer» cice de leur religion. » Cette requête, comme le remarque judicieusement le savant Moyle, suppose qu'Alexandre s'était déjà emparé de cette partie de l'Asie située au-delà de l'Euphrate, ce qui est évidemment faux; elle ne lui fut soumise que l'année suivante.

« Après avoir confirmé les priviléges de la nation juive, » Alexandre sortit de Jérusalem, et conduisit son armée » dans les villes voisines. » Joseph finit ainsi son récit par une erreur. Le conquérant macédonien ne retarda point sa marche en attaquant des places qui lui avaient déjà ouvert leurs portes, ou en recevant des hommages inutiles : il vint de Gaza à Peluze sans se détourner.

Enfin, le silence de l'écriture dépose contre la narration de Joseph, adoptée et amplifiée par plusieurs écrivains du moyen âge, et révoquée en doute par quelques critiques modernes......

Si Alexandre avait connu les rits hébreux, et accordé

des priviléges aux Juifs, aurait-il donc fait marcher comme de vils esclaves ceux qui servaient dans son armée, à coups de fouet? Hécatée se sert du terme de *Plégas*.

*Voy. sur ce mot Jul. L. III, c. Seg.* 79.
S. C., p. 65 et 273.

(6) « Aux extrémités de la Célo-Syrie et du désert » voisin, près duquel le cours du Nil sépare la Syrie et » l'Egypte, etc. » (*Diod.*, *l.* 18, *t.* 2, *p.* 261). Il serait difficile de se faire une idée bien juste de ce que Diodore veut dire dans ce peu de mots aussi obscurs qu'erronnés. La Célo-Syrie proprement dite, était située au milieu des terres, entre le Liban et l'Anti-Liban (*Strab.*, *l.* 16, *p.* 864, *édit. xyl.*) Cette dénomination s'étendit sous le règne des successeurs d'Alexandre à toute la partie méridionale de la Syrie jusqu'aux frontières de l'Egypte et de l'Arabie. Diodore a adopté cette dernière extension; il a encore confondu l'Arabie Pétrée avec celle d'Héroum qui confinait à l'Egypte, dont les limites étaient fixées au lac Serbonis, près de ce promontoire appelé, dans quelques portulans, Kas Kazaron, ou cap Delkas (*Egyp. anc. et mod.*, *par Danville*), et célèbre dans l'antiquité, sous le nom de Mont-Cassius (*Hérod.*, *l.* 2, *c.* 7). Les Ioniens réduisaient toute l'Egypte au Delta, et prétendaient que le pays situé à l'Orient de la bouche Pélusiaque fesaient partie de l'Arabie, comme celui qui était au-delà de la bouche Canopique devait être annexé à la Lybie. Cette opinion, réfutée avec raison par Hérodote (*l.* 2, *c.* 15), est la source de toutes les erreurs de Diodore; elle a encore engagé cet écrivain à prolonger jusqu'au Nil cette portion de la Syrie qui, ayant au midi l'Arabie d'Héroum, se terminait au lac Serbonis.

Si Diodore a reculé trop loin les limites de la Syrie,

Arrien, au contraire, les a trop resserrées, en avançant que Gaza était la dernière ville habitée sur le chemin de l'Egypte : la Syrie avait cependant plusieurs autres villes remarquables, telles qu'Anthédon, Béthaisa, Jenysus, Raphia et Rhinocolura : celle-ci, le dernier lieu de cette province, selon Pline, (*l.* 5, *c.* 13) du côté de l'Egypte, était éloignée d'environ quatre cents stades olympiques de Gaza.

S. C., p. 174.

(7) Quinte-Curce décrit le combat singulier d'un soldat arabe avec ce prince qui y reçut une seconde blessure (*l.* 4, *c.* 6). Ce fait est supprimé par les autres historiens qui ne parlent point du rôle ridicule que le même écrivain fait jouer à Alexandre. Après la prise de Gaza, ce prince fit passer, selon lui, des courroies aux talons de Bétis, et attacher à son char cet infortuné gouverneur, qu'il traîna devant les murs de Gaza, voulant, par cette action, imiter Achille. Quinte-Curce, pour relever la défense de Bétis, tombe dans une contradiction manifeste; il nous assure que ce gouverneur soutint les efforts des assaillans avec une modique garnison, et ne craint point de faire monter après la perte des assiégés à dix mille Perses ou Arabes : cela ne saurait se concilier.

Les habitans de Gaza furent réduits en esclavage, et Alexandre, selon Arrien, fit de sa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoisins : Strabon prétend que cette malheureuse ville fut détruite et demeura déserte. Ce judicieux géographe a confondu l'état où se trouvait Gaza dans les deux premiers siècles de l'ère des Séleucides (elle y joue un rôle considérable pendant les différentes guerres des successeurs d'Alexandre) avec celui de la même ville,

après sa destruction totale par Alexandre-Zébina, l'an 96 avant l'ère vulgaire: elle devint alors la proie des flammes, et ses habitans furent menés en captivité à cause de leur attachement pour les Ptolémés. Peut-être que la conformité du nom des deux princes, qui avaient pris et saccagé Gaza, a induit Strabon en erreur.

*Id.*, p. 69.

---

LIVRE

# LIVRE TROISIÈME.

*Première partie, du premier au troisième chapitre.*

EXPÉDITION EN EGYPTE.

*Deuxième partie, du quatrième au septième chapitre.*

CONQUÊTE DU CENTRE DE L'ASIE.

*Troisième partie, du huitième au dixième chapitre.*

EXPÉDITION AU NORD DE L'ASIE.

## SOMMAIRE.

*I. Entrée en Egypte; soumission de toutes ses villes.*

*II. Fondation d'Alexandrie.*

*III. Nouvelles de la Grèce.*

## CHAPITRE PREMIER.

### *Conquête de l'Egypte.*

§. I.

*Entrée en Egypte ; soumission de toutes ses villes.*

Alexandre, selon son projet, pénètre en Egypte (1), et arrive à Péluse en sept jours de marche ; il trouve dans le port plusieurs vaisseaux de sa flotte qui l'avait suivi en côtoyant le rivage.

Le persan Mazacès, établi satrape en Egypte par Darius, apprend l'événement d'Issus, la fuite honteuse de son maître, que la Phénicie, la Syrie et presque toute l'Arabie sont au pouvoir d'Alexandre. N'ayant d'ailleurs point d'armée à lui opposer, il s'empresse de lui ouvrir ses villes et son département.

Alexandre jette une garnison dans Péluse ; fait remonter ses vaisseaux jusqu'à Memphis ; et lui-même, laissant le Nil à sa droite,

s'avance vers les déserts, soumet toutes les les villes qu'il trouve sur son passage, et arrive à Héliopolis. De-là, traversant le fleuve, il se rend à Memphis(*a*); immole des victimes en l'honneur d'Apis (*b*) et des autres dieux, et fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre, par les meilleurs acteurs qui lui étaient venus de la Grèce.

De Memphis il descend le fleuve jusqu'à son embouchure, où il s'embarque avec les Hypaspistes, les hommes de trait, les Agriens et la cavalerie des Hétaires; il passe à Canope, tourne les Palus Maréotides, et aborde au lieu où il devait bâtir Alexandrie.

(*a*) La soumission de l'Egypte, en augmentant la gloire d'Alexandre, l'enrichit. On assure qu'il tira du seul trésor de Memphis jusqu'à huit cents talents; les autres villes contribuèrent à proportion, mais sans murmurer, parce que le conquérant flattait leur vengeance en employant cet or au renversement du trône de Darius.

H. H. 241.

(*b*) Alexandre, pour se rendre agréable à la multitude par les moyens les plus capables de la captiver, rendit hommage au culte pusillanime des Egyptiens. Il honora en particulier le taureau Apis, que Cambyse avait poignardé, et qu'Ochus avait sacrifié à un âne.

H. H. 240.

§. II.

*Fondation d'Alexandrie.*

L'emplacement lui parut propre (2) à fonder une ville dont il présage dès-lors la prospérité future. Avide d'en jeter les premiers fondemens, il commença par en dresser le plan, par y marquer les points principaux d'une place publique, et des temples qu'il voulait consacrer aux divinités grecques, et à l'Isis égyptienne; après avoir déterminé l'étendue de l'enceinte des murs, il sacrifie pour le succès de son entreprise, et obtient les augures les plus favorables.

On raconte à cette occasion un fait qui ne me paraît pas hors de vraisemblance. Alexandre ordonne aux ouvriers de marquer la place des murs à l'endroit qu'il leur indique : ceux-ci n'ayant rien sous la main pour les tracer, l'un d'eux s'avise de prendre la farine des soldats, la répand sur les points désignés par Alexandre, et marque ainsi le plan circulaire des murs de la ville.

Alors les devins, et particulièrement Aristandre de Telmisse, dont les prédictions

avaient été souvent confirmées, annoncent à Alexandre qu'un jour toute sorte de biens, et particulièrement ceux de la terre, abonderaient dans cette ville.

§. III.

*Nouvelles de la Grèce.*

Cependant Hégéloque aborde en Egypte avec ses vaisseaux, et rapporte de la Grèce les plus heureuses nouvelles. Les habitans de Ténédos ont quitté, pour le parti d'Alexandre, celui des Perses, où ils avaient été engagés de force. Ceux de Chio ont secoué le joug des tyrans établis par Autophradates et Pharnabase ; ils ont pris Pharnabase lui-même. Il est jeté dans les fers avec Aristonicus, tyran de Méthymnée. Ce dernier s'était réfugié avec cinq vaisseaux de pirates dans le port de Chio, qu'il croyoit encore au pouvoir des Perses, d'après l'assurance des sentinelles avancées qui lui avaient dit que Pharnabase y stationnait avec sa flotte. Tous ces pirates avaient été mis à mort. Hégéloque amenait prisonniers Aristonicus, Apollonidès de Chio, Phisinus et Mégarée, auteurs

et fauteurs de la première défection, qui avaient exercé sur l'île une violente tyrannie. Charès était chassé de Mitylène : toutes les autres villes de Lesbos s'étaient rendues par composition. Amphotère, envoyé à Cos avec soixante vaisseaux, avait été reçu par les habitans de cette île, dont il était déjà en possession lors du passage d'Hégéloque. Celui-ci amenait tous les prisonniers, excepté Pharnabase, échappé à Cos, des mains de ses gardes.

Alexandre renvoya ces tyrans aux villes respectives, qu'il établit arbitres de leur sort; mais il fit conduire sous bonne garde, à Eléphantis, ville d'Egypte, Apollonidès et ses complices.

---

# NOTES.

(1) C'est une chose étonnante que la nation Egyptienne, avec ses arts, ses sciences et ses lois, n'ait jamais connu le commercè ni les moyens de le faire avec avantage. Elle en avait pourtant toutes les facilités possibles. Maîtresse de la mer Rouge, ayant d'excellens ports dans la Méditerranée, pouvant aisément communiquer de l'une à l'autre par les canaux dont on dit que le pays était coupé, il semble que jamais peuple ne s'était trouvé dans une position plus heureuse. Cependant ils ne songeaient point à en profiter ; il fallut qu'un conquérant, occupé de projets de destruction, vînt travailler à leur agrandissement. Alexandre sentit la faute et s'empressa de la réparer.

L. 167

*Observations sur cette Note.*

Ces grandes vues politiques dont L. et le D. V. ne cessent de faire honneur à Alexandre, ne sont-elles pas plutôt les suites de sa vanité ? Avide de gloire comme il l'était, il voulait laisser des traces de sa présence en Egypte. Il n'y avait point trouvé d'ennemis à vaincre, il fallait recourir à d'autres moyens pour s'illustrer.

D'ailleurs il n'est pas certain que les anciens Egyptiens, n'ayent pas fait de commerce par la mer Rouge dans les temps reculés : tout annonce au contraire qu'ils en ont fait un considérable avec l'Inde ; mais que la conquête des Persans et la destruction de Thèbes, l'avaient fait abandonner. Voyez sur le peuple Egyptien et sur son asservissement par les races Caucasiennes, l'ouvrage du général Reynier sur l'Egypte. P. 73.

(2) La nouvelle ville eut la figure d'un manteau macédonien, qu'elle dut nécessairement perdre en s'agrandis-

sant. Le plan d'Alexandrie, tracé avec exactitude par M. Danville, ne saurait avoir aucun rapport avec la forme de cet espèce d'habillement, que Cuper a fait graver, et qu'il tâche vainement d'appliquer au terrain occupé par cette ville, entre le lac Maréotis et le rivage de la mer d'Egypte. Son circuit était, selon Pline, de quinze milles, qui seraient évalués cent vingt stades, au lieu de quatre-vingts qu'il avait, suivant le calcul de Quinte-Curce; mais les sentimens de ces deux écrivains se trouvent conciliés, en supposant, avec M. Danville, une évaluation de stades, moindre d'un tiers dans Pline, que celui dont s'est servi Quinte-Curce. Cette mesure est conforme à la longueur de trente stades sur dix de largeur, donnée par Strabon et Joseph, à cette ville. Diodore rapporte avec moins de vraisemblance, qu'elle avait quatre cents stades de long, et un pléthre de large. Il fait monter sa population, au temps qu'il voyageait dans l'Egypte, à trois cent mille hommes libres. En adoptant le même rapport qu'il y avait en nombre, selon Ctésiclès, à Athènes, entre les citoyens de cette ville et les esclaves, il est certain qu'on ne saurait évaluer à moins de quinze cent mille, tant libres qu'esclaves, les habitans d'Alexandrie; population étonnante, si l'on fait attention aux maladies qui y mettaient obstacle. Malgré les précautions qu'Alexandre avait prises pour que les rues de cette ville fussent disposées de manière à être rafraîchies par les vents extérieurs, cette nouvelle capitale de l'Egypte était cependant très mal-saine, ce peuple n'y pouvait boire que de l'eau bourbeuse; et sa nourriture ne consistant qu'en légumes de la plus mauvaise espèce, en pâte, en fromage sec, en poissons, colimaçons, serpens, en chair d'âne, de chameau, et généralement en toutes sortes de viande salée, il était naturel, comme le remarque Gallien, que ce peuple fût très-sujet à l'éléphantiasis, espèce de scorbut invétéré. Le célèbre docteur Cocchi, qui nous

fournit cette observation, ajoute que le terrain d'Alexandrie étant aride et salé, les herbages n'y pouvaient être arrosés qu'avec beaucoup de soins et de dépenses : cette maladie, causée par une longue abstinence de végétaux frais, y devait donc être fort commune. L'emplacement qu'occupait cette ville, était uniquement employé autrefois à nourrir des bœufs; c'était la retraite de quelques misérables bergers, ou pêcheurs qui habitaient le village de Rhacotis. Nous pouvons donc conclure qu'Alexandre, en choisissant l'emplacement d'Alexandrie, consulta moins la salubrité du lieu que son heureuse situation, qui la rendit en peu de temps une des plus florissantes villes du monde.

S. C., p. 72.

*Observations.*

*Porter à quinze cent mille têtes*, la population de l'antique Alexandrie, est sans doute une exagération.

On ne peut dire que le peuple n'y *buvait que de l'eau bourbeuse*, car l'eau du Nil fut conduite à Alexandrie, à l'époque de sa fondation.

On ajoute que la nourriture, n'y consistait qu'en *légumes de la plus mauvaise espèce; en poissons, colimaçons, serpens, chair d'âne, de chameaux, etc.* Il y a erreur, car 1.° Les légumes y viennent fort bons. 2.° Se nourrir de serpens paraît un conte. 3°. La viande de chameau est fort saine. 4.° Il y avait beaucoup de moutons excellens. 5.° L'auteur lui-même convient plus bas que l'emplacement de la ville était primitivement consacré à la pature des bœufs.

On assure enfin que le peuple était très-sujet à l'élephantiasis, et il est de fait, que l'élephantiasis est une maladie plus commune sur les rives du Nil, qu'à Alexandrie.

*Suite de la Note* (2).

L'époque de la fondation d'Alexandrie est rapportée par Plutarque et par Arrien, avant celle du départ pour

Ammon. Quinte-Curce, Diodore et Justin, la mettent au retour de ce prince. On peut concilier ces deux opinions : il est vraisemblable que le conquérant macédonien, dirigeant la marche de son armée près des bords de la mer, jeta d'abord les fondemens de cette ville puissante, que de retour de son voyage il augmenta le nombre des ouvriers, et accéléra, par sa présence, les travaux commencés.

Cette conjecture ne saurait cependant disculper Diodore d'avoir rapporté la fondation d'Alexandrie sous l'archonte Aristophane, la seconde année de la cent douzième olympiade, qui était réellement la sixième année du règne d'Alexandre, mais qui n'en devient plus que la cinquième, suivant le calcul de cet historien, le conquérant macédonien n'ayant, selon lui, commencé à régner que sous l'archontat d'Evœnète, comme nous l'avons déjà observé. L'erreur de Diodore peut être la source de celle d'Eusèbe et de Cyrille, qui ont prétendu fixer cette même fondation à la septième année du règne d'Alexandre ; elle doit être placée dans la cinquième, c'est-à-dire, dans la première année de la cent douzième olympiade, Nicète étant archonte, comme le démontre la suite des opérations militaires d'Alexandre. La certitude de cette époque est encore confirmée par le canon des manuscrits de Rhéon, qui ne donne que quatre années de règne à Darius Codoman, et commence à marquer celui de son vainqueur à l'an 417 de Nabonassar, ce qui est relatif à la conquête de l'Egypte, et principalement à la fondation d'Alexandrie, qui se trouve ainsi rapportée quatre années après l'avénement d'Alexandre au trône.

S. C. p. 471.

## SOMMAIRE.

*I. Motifs de ce voyage; départ, marche dans les déserts.*

*II. Prodiges.*

*III. Situation du temple; consultation de l'oracle; retour en Egypte.*

## CHAPITRE II.

### *Voyage au temple d'Ammon.*

### §. I.

### *Motifs de ce voyage ; marche dans les déserts.*

Cependant Alexandre eut fantaisie de voir le temple d'Ammon en Lybie, et d'en consulter l'oracle (1), qui passait pour infaillible. Persée, Hercule même l'avaient interrogé ; l'un, envoyé par Polydecte contre la Gorgone ; l'autre, marchant en Lybie contre Antée, et en Egypte contre Busiris. Alexandre voulait rivaliser de gloire avec ces héros dont il était descendu ; rapportant lui-même son origine à Ammon, puisque la fable faisait remonter à Jupiter celle de Persée et d'Hercule. Son dessein était d'ailleurs de s'instruire de sa destinée, ou du moins de passer pour en être instruit (2). Il s'avança donc le long des côtes jusqu'à

Parétonium, et parcourut ainsi la longueur de seize cents stades (*a*), dans un désert où l'eau ne lui manqua pas totalement, au rapport d'Aristobule. De-là il tourne vers le temple d'Ammon, à travers le désert et les sables brûlans de la Lybie, où il eût éprouvé les horreurs de la soif, sans une pluie abondante qui fut regardée comme un prodige, ainsi que le fait suivant.

§. II.

*Prodiges.*

Quand le vent du midi souffle dans ses contrées, il élève une si grande quantité de sable, qu'il en couvre les chemins disparus. Alors ces plaines offrent l'aspect d'un océan immense; ni arbres, ni hauteurs pour se reconnaître; rien n'indique la route qu'il doit tenir au voyageur plus malheureux que le nocher, dont les astres du moins dirigent la navigation (3). Alexandre et les siens étaient dans cet embarras, lorsqu'au rapport de

(*a*) 294,597 mètres 28 centim. (151,200 toises), à peu près 60 lieues.

Ptolémée deux dragons sifflent et précèdent l'armée. Alexandre accepte l'augure, ordonne d'en suivre la trace qui dirige leur marche vers le temple et leur retour. Aristobule prétend, et son opinion paraît plus généralement adoptée, que ce furent deux corbeaux dont le vol guida l'armée. Je crois bien qu'Alexandre n'arriva que par un prodige; mais ici, vu la diversité des récits, tout n'est qu'obscurité. (*a*)

## §. III.

*Situation du temple; consultation de l'oracle; retour en Egypte.*

Le temple d'Ammon s'élève au milieu d'un vaste désert et de sables arides (4); son enceinte très-peu étendue, puisqu'elle n'a que quarante stades (*b*) dans sa plus grande largeur,

(*a*) Les difficultés que les soldats macédoniens eurent à surmonter dans leur marche depuis les frontières de l'Egypte jusqu'au temple de Jupiter Ammon, ont été fort exagérées, et décrites par tous les historiens, et principalement par Quinte-Curce, avec des expressions hyperboliques, qui doivent répandre quelques soupçons sur la vérité de leur récit.

(*b*) 7364 mètres 90 centim. (3780 toises).

est plantée d'arbres qui s'y plaisent, de palmiers et d'oliviers, c'est le seul point de cette immense solitude où l'œil rencontre un peu de verdure. On y voit jaillir une fontaine remarquable par ce phénomène. Ses eaux, presque glacées à midi, perdent leur fraîcheur à mesure que le soleil baisse, s'échauffent sur le soir, et semblent bouillantes à minuit; l'aurore les refroidit ensuite, et le midi les glace; chaque jour est témoin de cet effet. On trouve aussi dans cet endroit un sel fossile (5) que les prêtres de ce temple portent quelquefois en Egypte dans des corbeilles, et dont ils font présent au roi ou à d'autres personnages. Ce sel a la transparence du cristal, ses frustes sont très-gros, et excèdent quelquefois trois doigts de longueur. Plus pur que le sel marin (a), on le réserve en Egypte pour les cérémonies religieuses et pour les sacrifices.

Alexandre admire la beauté du lieu; consulte l'oracle, en reçoit, dit-il, une réponse favorable (6), et retourne en Egypte. Selon

(a) Ils avaient en horreur le sel marin, qu'ils regardaient comme l'écume de Typhon. (*Jablonski, panth. ægypt.*, *c.* 3.)

S. C. p. 279.

Aristobule,

Aristobule, par le même chemin (*a*); selon Ptolémée, par celui de Memphis qui est le plus court.

---

(*a*) Si l'armée eût déjà été en danger d'y périr, peut-on imaginer qu'un général aussi habile qu'Alexandre, eût voulu, sans aucune nécessité, l'exposer une seconde fois.

# NOTES.

(1) DIODORE fait remonter l'origine du temple d'Ammon au temps de Danaüs. Ce fut par le conseil de l'oracle de Jupiter Ammon, que Céphée, selon Appollodore, exposa sa fille Andromède. Les fables qu'Hérodote débite sur la fondation de cet édifice, ne peuvent qu'être favorables à son antiquité. Les oracles que rendait Jupiter Ammon furent célèbres dès les premiers siècles de la Grèce; Crésus consulta ce dieu sur la guerre qu'il méditait contre les Perses; les Grecs, et principalement les Lacédémoniens et les Eléens eurent souvent recours à lui. Ce fut sans doute par reconnaissance qu'ils lui consacrèrent plusieurs temples: Pindare composa même en son honneur, des hymnes qu'il envoya en Lybie aux Ammoniens. On voyait encore, du temps de Pausanias, un de ces hymnes gravé sur une colonne triangulaire, près d'un autel élevé à Jupiter Ammon, par Ptolémée, fils de Lagus.

L'oracle d'Ammon, ainsi que ceux de Dodone et de Delphes, jouissait du plus grand crédit chez les Grecs, et avait toute leur confiance. Ce peuple ne manquait jamais de consulter un de ces principaux oracles, lorsqu'il voulait prendre les armes, ou fonder quelque colonie. La réputation de l'oracle que rendait Jupiter, dans le pays d'Ammon, sous la figure d'un belier, ne commença à décheoir que sous le gouvernement des Romains qui ajoutèrent plus de foi aux vers sybillins et aux divinations étrusques. Cependant le temple de ce Dieu subsistait en-

core avec quelque éclat au commencement du cinquième siècle, comme nous le voyons par les ouvrages de Synésius, évêque de Ptolémaïde, qui écrivait dans ce temps.
S. C., p. 74.

(2) Le dessein de ce voyage aussi périlleux qu'insensé, naissait d'une vanité pitoyable. Alexandre voyant dans Homère et dans les autres auteurs fabuleux des Anciens, que la plupart de leurs héros étaient représentés comme fils de quelque divinités, et cherchant à passer pour héros, voulut aussi avoir un dieu pour père. Il choisit pour cela Jupiter Ammon, et commença par envoyer corrompre les prêtres et les instruire du rôle qu'ils devaient jouer. C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avait rien de grand que l'orgueil et l'extravagance qui l'avait conçu. Enflé par ses victoires, il avait déjà commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractère de roideur et d'inflexibilité qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis, et encore moins de résistance; qui ne connaît ni obstacles ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paraît impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer, non-seulement les ennemis, mais les Dieux, les saisons, et l'ordre entier de la nature, effet ordinaire d'une longue suite de prospérités qui renverse les plus forts, et fait oublier qu'on est homme. Nous avons vu de nos jours un fameux conquérant (Charles XII), qui se piquait de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser encore plus loin que lui cette sorte d'héroïsme féroce, et se faire un principe de ne jamais reculer. *Roll.*, 372.

De tout temps les ambitieux ont fait servir la religion à leurs desseins; et le peuple, naturellement superstitieux et imbécille, en a toujours été la dupe.
*Larch.*, *sur Herod.*, *t.* 1, *p.* 266.

(3) Hérodote nous a conservé le récit des Ammoniens qui prétendaient que l'armée de Cambyse fut ensevelie sous des montagnes de sable soulevées par un vent du midi très-violent, et qu'elle périt entre le grand Oase et Ammon ( *Hérod.*, *l.* 3, *c.* 26. ) Ces bruits n'avaient sans doute été répandus par les Ammoniens, que pour détourner les conquérans de porter leurs armes dans la contrée que ce peuple habitait. L'historien que je viens de nommer, décrit ( *l.* 4, *c.* 18 ) la chaussée de sable qui traversait l'intérieur de l'Afrique, de l'occident à l'orient, et qui était couvert de collines où l'on trouvait des amas considérables de sel ; une eau très-froide découlait du sommet de ces collines. De Thèbes à Ammon, il y avait dix journées de chemin, et avant que de sortir de l'Egypte, on rencontrait la ville d'Oasis, habitée par une colonie de Samiens, qui vraisemblablement étaient venus s'y établir à cause du commerce, et pour faciliter le voyage de ceux qui allaient consulter l'oracle de Jupiter Ammon. M. de Bougainville a très-bien éclairci tout ce qui concerne cette route que la nature avait pratiquée dans le sein des terres. ( *Voy. Mém. sur le Voyage d'Hannon*, *acad. des Inscr.*, *t.* 28, *p.* 302 *et suiv.* ) N'aurait-elle donc été impraticable qu'à l'armée de Cambyse ?

D'Ammon à Augila, où les Nasamons venaient faire leur provision de dattes, il y avait, selon Hérodote, dix journées de chemin (*Hérod.*, *l.* 4, *c.* 182). Cette route déclinait du midi au nord-ouest ; Léon l'Africain en fait mention expresse en parlant d'Augela qui conserve son ancien nom ; *Sita est hæc regio, eâ viâ publicâ quæ à Mauritania per Lybiæ desertum ad Egyptum ducit. Descr. Afric.*, *p.* 634, *édit. Elzev.* Ce géographe arabe nous dit encore que ce pays est abondant en dattes ; *satis bona hîc dactylorum copia* ; *id.* S. C., p. 276.

*Observations sur la note précédente.*

*La chaussée de sable.* On veut dire, sans doute, le désert.

*L'intérieur de l'Afrique couvert de collines, où l'on trouvait des amas considérables de sel.* C'est dans les vallons qu'on trouve du sel cristalisé.

*Une eau très-froide découlait du sommet de ces collines.* Il y a des endroits bas où l'on trouve de l'eau à quelques pieds de profondeur. Il y a même quelques sources dans les grands vallons; mais nulle part l'eau ne découle des collines.

*Avant que de sortir de l'Égypte, on rencontrait la ville d'Oasis, habitée par une colonie de Samiens.* 1.° Il n'y a jamais eu de ville d'Oasis en Egypte. A trois ou quatre journées à l'Ouest du Nil, se présente une chaîne de vallons plus ou moins considérables, ou des eaux de puits et de source entretiennent une végétation assez belle. Ces valons sont peuplés et cultivés. Des constructions antiques annoncent qu'ils l'ont été davantage. Plusieurs villages y existent encore : ils sont nommés *El-Ouah* ou *Ouady* ( mot arabe, qui signifie vallon ), dont les Grecs ont fait, par corruption, Oasis. La plus proche de Thèbes, en est à trois journées. L'Oasis d'Ammon est la seule éloignée du Nil, plus rapprochée de la mer : elle est à plus de quinze journées de Thèbes. On trouve dans tout le désert de l'Afrique, de pareils vallons. 2.° Les Samiens avaient peut-être fourni des prêtres au temple ; mais non peuplé cette Oasis.

*M. de Bougainville a très-bien éclairci tout ce qui concerne cette route.* Les ouvrages récens sont plus précieux encore ; tel est celui de Brown, qui le premier a reconnu Siwa ( voyage dans la Nubie et la Haute-Egypte ). Nous regrettons que le voyage de M. Hornemann, depuis le Kaire jusqu'à Siwa, au temple de Jupiter-Ammon et à Fezzan, ne soit pas encore publié au moment où nous rédigeons ces observations. On assure que l'association Anglaise, pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, fait traduire actuellement la relation de M. Hornemann.

*Cette route n'aurait elle été impraticable qu'à l'armée de Cambyse.* L'armée de Cambyse ne se dirigeait pas dans ces Oasis; mais en Ethiopie.

(4) Dans un éloignement considérable du rivage de la mer, et dans le sein de la Lybie, Ammon était frequenté par toutes les nations de l'Europe. Il fournissait d'ailleurs plusieurs objets d'exportation, et avait été peuplé par une colonie d'Ethiopiens et d'Egyptiens,

S. C. p. 277.

*Observations.*

Les anciens cherchaient toujours l'origine des peuples, dans les colonies. Mais toutes les Oasis paraissent avoir été habitées, en tout temps, par un peuple pasteur, analogue à l'Arabe, et repandu dans les déserts de l'Afrique, pour lesquels il semble être né comme le chameau.

(5) Ce qu'Hérodote rapporte du sel fossile de l'intérieur de l'Afrique, est de la plus grande vérité. ( *Herod.* l. 4, c. 180). Voyez aussi *Synesius*, épist. 148, p. 547, édition de Paris et Léon, p. 633.

C. S. *ibid.*

*Observations.*

Ce sel ne se trouve pas dans le désert près de l'Egypte, mais dans celui plus rapproché de l'Atlas. On peut consulter, à cet égard, le voyage de *Desfontaines.* Il n'y a dans les Oasis que du sel marin à petits cristaux, ou du natron.

Tous les sables du désert sont imprégnés de sel. Les anciens ont peut être confondu le Natron avec le sel marin.

(6) On pense bien que les prêtres ne répondirent que ce qu'Alexandre voulut; ils lui promirent des victoires, parce qu'il y aurait eu peu de sûreté à lui annoncer des malheurs: ils le reconnurent pour fils du Dieu, parce qu'il les paya bien; ils l'auraient adoré lui-même, s'il l'avait exigé.

L. 178.

L'entretien que le héros eut avec les prêtres d'Ammon, et que Plutarque nous a conservé, peint assez bien la vanité du despote qui consulte, et la politique tortueuse des fourbes qui sont consultés. « Je demande à l'oracle, dit Alexan-» dre, s'il est encore quelqu'un des assassins de mon père » qui ait échappé à la vengeance céleste. — Ne blasphême » pas, répond le prophète, tu n'as point un père mortel. » — Eh bien, les meurtriers de Philippe sont-ils punis? » — La cendre de ce roi est vengée. — Il suffit; et je n'ai » plus qu'un vœu à former : Jupiter approuve-t-il que je » devienne le maître du monde? — Ce vœu est digne d'A-» lexandre, il sera exaucé. »

Telle est la base sur laquelle le héros de la Macédoine bâtit la fable orgueilleuse qui le fesait fils de Jupiter. Cependant il y a une autre tradition bien plus naturelle, qui avait quelque crédit parmi les philosophes. Le prophète d'Ammon, quand Alexandre s'approcha pour le saluer, chercha, à ce qu'on prétend, à se concilier sa faveur par quelques caresses, et voulut lui dire en grec, *O paidion*, qui signifie, *ô mon fils*; mais comme le grec était une chose étrangère pour cet Africain, il se trompa à la prononciation, et dit, *O pai Dios*, qui veut dire, *ô fils de Jupiter*. Alexandre était trop flatté de l'erreur pour la faire apercevoir; ou du moins il laissa croire à son armée que le prophète, en faisant un solécisme, était malgré lui l'interprète des volontés de Jupiter. Cette manière oblique d'interpréter les oracles, était du goût d'Alexandre; nous avons vu dans quel sens il prit le nom d'invincible que lui donna la Pythie de Delphes, et de quelle manière il délia le nœud gordien qui lui promettait la conquête du monde.

Il est cependant affreux de penser qu'un fou plein de génie troubla le monde, parce qu'une Pythie se laissa placer, malgré elle, sur un trépied, et qu'un solécisme

d'un prêtre africain, en fesant l'apothéose de cet heureux brigand, prépara le supplice de Callisthène.

Quoi qu'il en soit, Alexandre, depuis son voyage d'Ammon, prit, dans ses édits, le titre de fils de Jupiter, titre qui lui valut une lettre de sa mère Olympias ; elle le priait de ne point la brouiller avec Junon qui n'avait jamais pardonné à ses rivales.

H. H., t. 22, p. 247.



## SOMMAIRE.

*I. Députations grecques ; division de l'Egypte ; promotions civiles et militaires.*

*II. Retour à Tyr ; marche vers l'Euphrate.*

*III. Rappel d'Harpalus ; sa défection ; son retour ; nouvelles promotions.*

# CHAPITRE III.

## *Retour d'Egypte.*

### §. I.

*Députations grecques; division de l'Egypte; promotions civiles et militaires.*

Plusieurs députations grecques viennent trouver Alexandre à Memphis; chacune obtint ce qu'elle demandait; il y reçoit une recrue de quatre cents grecs, soudoyés par Antipater, sous la conduite de Ménétas (*a*); et une autre de cinq cents chevaux thraces, commandés par Asclepiodore (*b*). Il sacrifie à Jupiter Basileus; conduit la pompe avec toutes ses troupes sous les armes, et fait célébrer des jeux dramatiques et gymniques. S'occupant ensuite du gouvernement de l'Égypte, il y établit deux satrapes égyptiens, Doloaspis

(*u*) Fils d'Hégésandre.
(*a*) Fils d'Eunicus.

et Petisis, auxquels il partagea tout le pays; mais Petisis n'ayant point accepté, Doloaspis gouverna seul.

Alexandre tire des Hétaires, Pantaléon de Pydne, et Polémon de Pella (*a*), qu'il laisse avec garnison, l'un à Memphis, et l'autre à Pélnse : le commandement des étrangers soldés fut confié à l'Etolien Lycidas ; Eugnostus, (*b*) un des Hétaires leur fut adjoint pour la comptabilité; Eschyle et Ephippus de Chalcédoine furent chargés de la surveillance; Apollonius (*c*) fut nommé satrape de la Lybie voisine, et l'Ecnaucratien Cléomène, de l'Arabie que regarde Héroopolis, avec ordre de ne rien changer à l'administration des impôts qui, levés par les principaux du pays, seraient ensuite versés entre leurs mains. Le commandement des troupes laissées en Egypte, fut remis à Peucestas (*d*) et à Balacre (*e*); celui de la flotte à Polémon (*f*). Balacre, qui était garde de la personne du roi, et général de l'infanterie des alliés, fut

(*a*) Fils de Mégacle.
(*b*) Fils de Xénophante.
(*c*) Fils de Charinus.
(*d*) Fils de Marcatatus.
(*e*) Fils d'Amyntas.
(*f*) Fils de Théramène.

remplacé dans le premier emploi par Léonnatus (*a*) ; et dans le second, par Calanus (*b*). Ombrion de Crète succède, après la mort d'Antiochus, au commandement de la troupe des Archers.

Alexandre divisa ainsi entre plusieurs le gouvernement de l'Egypte, frappé de l'importance et des forces du pays, qu'il croyait dangereux de mettre dans les mains d'un seul. Les Romains ont suivi cette politique d'Alexandre, en ne confiant jamais le proconsulat de l'Egypte à un sénateur, mais à un chevalier.

§. II.

*Retour à Tyr ; marche vers l'Euphrate.*

Alexandre fait jeter des ponts sur tous les bras du Nil, et au printemps, part de Memphis pour la Phénicie. Il arrive à Tyr où sa flotte l'attendait ; sacrifie de nouveau à Hercule, et fait célébrer des jeux gymniques et dramatiques.

Une députation athénienne, Diophante

(*a*) Fils d'Onasus.

(*b*) Note de Gronovius sur Annubas.

et Achille abordent sur le vaisseau sacré. Les députés des villes maritimes s'y étaient réunis. Alexandre leur accorde leurs demandes, et rend aux Athéniens ceux de leurs concitoyens faits prisonniers à la bataille du Granique.

Sur la nouvelle que des troubles ont éclaté dans le Péloponèse, il y fait passer Amphotère pour secourir ceux qui avaient tenu constamment pour lui, et refusé d'entrer dans la ligue des Lacédémoniens. Les Phéniciens et les Cypriens doivent, d'après ses ordres, équiper une flotte de cent voiles, qu'Amphotère menera vers le Péloponèse.

Pour lui, marchant en avant, il se dirige vers Thapsaque et l'Euphrate, après avoir laissé dans la Phénicie Céranus de Berroée, pour y percevoir les tributs ; Philoxène a la même commission en Asie, en-deçà du Taurus.

§. III.

*Rappel d'Harpalus, sa défection, son retour ; nouvelles promotions.*

Harpalus de Machate, revenu depuis peu de son exil, leur succède dans l'adminis-

tration du trésor royal. Harpalus attaché à Alexandre du règne même de Philippe, avait était contraint de fuir avec Ptolémée (*a*), Néarque (*b*), Erygius (*c*) et Laomédon son frère, alors qu'Alexandre était devenu suspect à son père, à la suite de la répudiation d'Olympias, remplacée par Eurydice.

Après la mort de Philippe, son fils rappelant tous ses partisans exilés, plaça Ptolémée dans sa garde, et confia ses finances à Harpalus, que sa faible constitution éloignait des emplois militaires. Erygius eut le commandement de la cavalerie des alliés. Laomédon son frère, instruit dans les deux langues, parut propre aux détails concernant les prisonniers faits sur les Barbares. Néarque fut nommé satrape de la Lycie et des contrées voisines jusqu'au mont Taurus.

Quelque temps avant la journée d'Issus, les conseils d'un homme pervers, de Tauriscus, qui finit ses jours en Italie auprès d'Alexandre, roi des Epirotes, entraînèrent Harpalus dans sa défection : retiré à Mégare, Harpalus, sur la promesse qu'Alexandre

(*a*) Fils de Lagus.

(*b*) Fils d'Androtinus.

(*c*) Fils de Larichus.

lui donna d'oublier le passé, retourna vers lui. Loin d'en recevoir aucun mauvais traitement, il fut rétabli dans sa charge.

Ménandre, l'un des Hétaires, fut envoyé satrape en Lydie, et Cléarque lui succéda dans le commandement des troupes étrangères.

Asclépiodore (*a*) remplaça, dans le gouvernement de la Syrie, Arimnas déposé pour avoir usurpé la prérogative royale, alors qu'il fut chargé de faire les préparatifs pour la marche de l'armée au centre de l'Egypte.

Alexandre arrive à Thapsaque au mois hécatombeon (*b*), Aristophane était alors Archonte à Athènes. (*c*)

(*a*) Fils d'Eunichus.

(*b*) Au mois de juin. ( *Thermidor* ).

(*c*) Sous les consuls romains S. P. Posthumius et T. Véturius, l'an deuxième de la cent-douzième olympiade, 331 ans avant l'ère vulgaire, 2123 ans avant la fondation de la République française.

---

LIVRE

# LIVRE TROISIÈME.

*Deuxième partie.*

## CONQUÊTE DU CENTRE DE L'ASIE.

## SOMMAIRE.

*I. Passage de l'Euphrate et du Tigre.*

*II. Eclipse de lune; marche dans l'Assyrie.*

*III. Détachement de cavalerie persanne mis en déroute.*

*IV. Armée des Perses.*

*V. Dispositions d'Alexandre.*

*VI. Harangue.*

*VII. Avis de Parménion rejeté.*

# CHAPITRE IV.

## *Préliminaires de la bataille d'Arbelles.*

### §. I.

### *Passage de l'Euphrate et du Tigre.*

On (*a*) avoit commencé à jeter deux ponts sur l'Euphrate ; mais alors Mazée, chargé par Darius de défendre le fleuve, paraissant sur la rive opposée avec trois mille chevaux, dont deux mille stipendiés Grecs, les Macédoniens craignirent d'abord qu'on achevât cet ouvrage. Mais à l'approche du conquérant, Mazée ayant pris la fuite avec les siens, on termina les ponts sur lesquels Alexandre passa avec toute son armée. (*b*)

(*a*) Ceux qu'Alexandre avait envoyés en avant.

(*b*) Pline (*l.* 5, *c.* 24) et Dion Cassius (*l.* 11, *t.* 2., *p.* 128) rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur

Il s'avance à travers la Mésopotamie, laissant à sa gauche l'Euphrate et les montagnes d'Arménie, ne marchant point de l'Euphrate vers Babylone par la route directe, mais choisissant celle qui, plus facile, fournissait abondamment des vivres, des fourrages, et où les chaleurs étaient plus tolérables.

On rencontra quelques éclaireurs de l'armée de Darius qui s'étaient avancés trop avant, on les fit prisonniers : ils annoncèrent que Darius était campé sur les bords du Tigre, dont il se préparait à défendre le passage avec une armée plus nombreuse que celle qui avait combattu dans la Cilicie. Sur ce récit, Alexandre se porte en hâte vers le Tigre. (*a*) Arrivé sur ses bords, il ne trouve ni Darius ni aucun corps pour l'arrêter (*b*);

---

par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbelles, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit.

(*a*) Le Tigre et l'Euphrate, si l'on en croit Quinte-Curce, traversaient la Médie et la Gordyène; ces fleuves dirigeaient au contraire leur cours à l'ouest de la Médie, au sud et à l'ouest de la Gordyène. Diodore peut avoir induit en erreur cet écrivain; il fait arroser par le Tigre et l'Euphrate la Médie et le Parætacene, province septentrionale de la Perse.

(*b*) Un corps de dix mille hommes campé à l'autre

il passe le fleuve sans autre obstacle que la rapidité de son cours : l'armée campe sur la rive.

## §. II.

*Eclipse de lune ; marche dans l'Assyrie.*

Il y eut alors une éclipse totale de lune. (2) Alexandre fit sacrifier à cet astre, à la terre et au soleil, dont la conjonction produit les éclipses. Aristandre de s'écrier que cet augure était heureux et promettait le succès des armes d'Alexandre ; qu'il fallait combattre dans ce mois, que les sacrifices assuraient la victoire.

On décampe ; on traverse l'Assyrie, ayant le Tigre à droite, et à gauche les montagnes des Gordiens. (3)

---

bord, aurait suffi pour empêcher ce passage ; mais le satrape que Darius avait préposé pour garder le fleuve, n'arriva que le lendemain. Tel était le bonheur qui accompagnait Alexandre dans toutes ses expéditions ; ce bonheur, dont l'Histoire peint les effets, mais que le philosophe ne définit point, a peut être autant contribué que le génie à la célébrité de tous les conquérans, depuis Sémiramis jusqu'à Charles XII.

H. H., p. 255.

## §. III.

### *Détachement de cavalerie persanne mis en déroute.*

Le quatrième jour, des coureurs annoncent que l'on découvre dans la campagne la cavalerie de l'ennemi, dont ils n'ont pu reconnaître le nombre.

Alexandre dispose son ordre de bataille. De nouvelles reconnaissances arrivent à toutes brides, et rapportent que ce qu'on a pris pour la cavalerie ennemie n'est qu'un détachement de mille hommes.

Prenant alors avec lui l'Agéma, une compagnie des Hétaires, et l'avant-garde légère des Péones, il se porte à leur rencontre, en donnant ordre à l'armée de le suivre au petit pas.

A l'approche d'Alexandre, la cavalerie persanne se débande ; il les presse, un grand nombre échappe ; plusieurs, mal servis par leurs chevaux, sont tués ; d'autres sont faits prisonniers, et l'on apprend d'eux que Darius n'est pas loin à la tête d'une puissante armée.

§. IV.

*Armée des Perses.*

On y comptait les Indiens auxiliaires, peuples voisins de la Bactriane; ceux mêmes de la Bactriane et de la Sogdiane, conduits par leur satrape Bessus; et les Saques, famille des Scythes de l'Asie, indépendans mais alliés de Darius, tous Archers à cheval sous le commandement de Mabacès.

Barsaétès, satrape des Arachotes, amenait avec eux les Indiens montagnards. Satibarzanes commandait les Ariens; Phrataphernes, la cavalerie des Parthes, des Hircaniens et des Topyriens; Atropatès, les Mèdes joints aux Cadusiens, aux Albaniens, et aux Sacesiniens.

Les habitans des bords de la mer Rouge étaient conduits par Orontobates, Ariobarzanes et Orxinès; les Susiens, les Uxiens, par Oxatre (*a*); les Babyloniens, les Sitaciniens et les Cariens (*b*), par Bupare; les Ar-

(*a*) Fils d'Abulitas.

(*b*) *Anaspastes* : Sedibus suis expulsi, missi in insulas oceani meridiani.

*Ex Herodot.*, *l.* 7. *Brisson*, *l.* 2, *de reg. pers.*

méniens, par Oronte et Mithraustes ; les Cappadociens, par Ariacès ; ceux de la Cœlo-Syrie et de la Mésopotamie, par Mazée.

On élevait le nombre des fantassins à un million (4) ; celui des cavaliers, à quarante mille ; celui des chars armés de faulx, à deux cents. Il y avait peu d'éléphans, on en comptait quinze amenés des contrées en-deçà de l'Indus.

Darius vint camper avec toutes ces troupes dans la plaine de Gaugamèle (5), près du fleuve Boumade, à six cents stades (*a*) de la ville d'Arbelles, en rase campagne. Il avait eu le soin de faire applanir toutes les inégalités du terrain qui auraient pu empêcher la manœuvre des chars ou de la cavalerie. En effet, ses courtisans attribuaient la défaite d'Issus à la difficulté des lieux ; Darius les crut facilement.

## §. V.

### *Dispositions d'Alexandre.*

Instruit de ces dispositions par les prisonniers, Alexandre fit halte à l'endroit même

(*a*) 18 ou 20 lieues.

où il était : il retint pendant quatre jours ses troupes au camp pour les refaire, et s'y fortifia. En effet, il avait résolu d'y laisser les bagages, les soldats inutiles, et de mener ses troupes à l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. L'armée s'ébranle vers la seconde veille de la nuit pour engager l'action générale au lever de l'aurore.

Sur la nouvelle de l'approche d'Alexandre, Darius se prépare au combat. Alexandre s'avance en ordre de bataille. Les armées n'étaient éloignées que de soixante stades (*a*), et ne se découvraient point encore; en effet, elles étaient séparées par des hauteurs. Dès qu'Alexandre y fut arrivé, apercevant les Barbares, il fait halte (6); et rassemblant les Hétaires, les chefs de l'armée, et les commandans des troupes macédoniennes et étrangères, il mit en délibération s'il ferait donner de suite la phalange sur l'ennemi, ce qui était l'avis du plus grand nombre; ou s'il camperait dans cet endroit selon le conseil de Parménion; qu'alors on reconnaîtrait les lieux et les environs, les embuscades ou les piéges cachés, les dispositions et l'ordonnance de l'en-

(*a*) Deux lieues.

nemi. L'avis de Parménion l'emporta. L'armée campa en ordre de bataille.

Alexandre, prenant avec lui les troupes légères et la cavalerie des Hétaires, fait le tour des lieux qui devaient être le théâtre du combat.

## §. VI.

### *Harangue d'Alexandre.*

De retour, il rassemble de nouveau le conseil : « Braves guerriers, je n'enflam-
» merai point votre courage par des discours,
» vos propres exploits vous parlent assez
» haut. Allez, dites seulement aux soldats
» qu'il ne s'agit plus ici de la conquête de
» la Cœlo-Syrie, de la Phénicie ou de l'Egypte,
» mais de l'empire de l'Asie à qui cette
» journée doit donner un maître. Ce peu
» de mots suffit à des héros éprouvés. Sou-
» venez-vous seulement d'observer l'ordre
» déterminé ; gardez le silence tant qu'il
» sera nécessaire ; et qu'on ne pousse un
» cri général que dans le moment décisif ;
» soyez attentifs à recevoir l'ordre, et prompts
» à l'exécuter. Que chacun sache qu'il est
» responsable d'un succès qu'il peut assu-

» rer, que la négligence seule ferait perdre. »

Après avoir ainsi animé les chefs en peu de mots; et lui-même plein de confiance en leur résolution et leur courage, il fait prendre à ses soldats des alimens et du repos.

## §. VII.

### *Avis de Parménion rejeté.*

On assure que Parménion se rendit à la tente d'Alexandre, et lui conseilla d'attaquer les Perses pendant la nuit, où l'ombre et la surprise augmenteraient le désordre de l'ennemi. Mais Alexandre à haute voix, et de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient : « Il serait honteux de dérober la vic- » toire; c'est ouvertement, et non par un » détour que je veux triompher. » On trouva plus d'héroïsme que d'orgueil dans ce mot, à mon avis plein de prudence.

En effet, dans la nuit, au milieu même de l'inégalité des armes, il peut arriver de ces accidens imprévus qui, funestes au plus fort, rangent tout-à-coup la victoire du côté le plus faible, et de la manière la plus imprévue. La valeur d'Alexandre devait préférer

d'être exposée au grand jour. Darius vaincu dans une attaque nocturne, n'en aurait conçu aucune humiliation. D'un autre côté, en supposant que les Macédoniens eussent été repoussés, l'ennemi connaissait parfaitement tous les lieux dont il disposait, tandis qu'engagés sur un terrain inconnu, les Grecs auraient eu à se défendre non-seulement contre les vainqueurs, mais encore contre les prisonniers dont la multitude pouvait les accabler, je ne dirai point seulement en cas d'échec, mais même en cas d'avantage peu marqué. Je trouve d'après ces considérations autant de sagesse que de grandeur dans la réponse d'Alexandre.

---

# NOTES.

(1) DIODORE (l. 17, n.° 55) rapporte que Mazée fut détaché pour défendre le passage du fleuve. Quel était ce fleuve? sans doute l'Euphrate, que l'historien ne nomme point. L'armée macédonienne passe ce fleuve anonyme, et Alexandre la conduit le lendemain à l'ennemi, et campe en sa présence. La suite de la narration de cet auteur pourrait faire croire que les deux armées en vinrent aux mains deux jours après le passage de l'Euphrate que Diodore peut avoir pris pour celui du Tigre. Les fautes deviennent, par cette conjecture, moins grossières, mais le nombre n'en est point diminué.

S. C., p. 79.

(2) L'éclipse de lune arrivée dans le mois de *Boédromion*, au commencement de la célébration des mystères, c'est-à-dire, le quinze du même mois, précède de onze jours, selon Plutarque, la bataille de Gaugamèle, dont l'époque se trouve par-là irrévocablement fixée au vingt-six de Boédromion, la seconde année de la cent douzième olympiade, trois cent trente-un ans avant l'ère vulgaire. Le calcul d'Arrien, qui met cette action dans le mois de Pianepsion, n'est donc point juste. Aristophane était alors archonte à Athènes; Denys d'Halicarnasse et Théophraste rapportent cet événement sous la magistrature d'Aristophon, son successeur. Ces deux écrivains, trompés par le temps où cette nouvelle parvint à Athènes, ce qui arriva lorsqu'Aristophane eut quitté sa charge, auront sans doute cru que la bataille de Gaugamèle s'était donnée dans

l'année d'Aristophon. Ce fut la sixième année de son règne, qu'Alexandre défit toutes les forces réunies de l'empire des Perses, et non pas la cinquième, comme le rapporte Justin. *Id.*

Cette éclipse répandit la terreur jusque dans le camp d'Alexandre; cependant la philosophie du siècle de Périclès avait rendu les Grecs astronomes; mais la multitude, dans tous les âges et chez toutes les nations, semble condamnée à ne s'éclairer jamais. Les Macédoniens se reprochaient hautement d'avoir quitté leur patrie pour se voir traînés aux extrémités du monde, tandis que les dieux s'opposaient à leur marche; que les astres leur refusaient leur lumière, et que la nature entière semblait armée contre leurs projets extravagans de conquête. Alexandre n'était pas épargné dans ces murmures; le soldat ajoutait qu'il était bien insensé d'exposer sa vie pour repaître l'ambition d'un homme qui dédaignait sa patrie, qui désavouait son père, et qui fesait sa propre apothéose.

On fut obligé, pour étouffer la sédition dans son germe, de dicter à des astronomes Egyptiens qui se trouvaient alors dans le camp, l'oracle qu'ils devaient prononcer. Ces charlatans sacrés assemblèrent en effet les soldats, et, sans s'amuser à leur parler le langage de la physique, qu'ils n'étaient pas à portée d'entendre, ils se contentèrent de dire que la destinée des deux armées était écrite dans le firmament; que le ciel s'était partagé entre elles, et que si la lune était pour les soldats de Darius, le soleil était pour ceux d'Alexandre. Ce raisonnement absurde suffit pour rassurer les Macédoniens, et pour obéir au présage: ils se disposèrent à combattre les Perses à la clarté du soleil. H. H., p. 255.

(3) On lit dans le texte d'Arrien, que l'armée macédonienne, en partant des rives du Tigre, pour arriver

dans la plaine de Gaugamelle, avait à sa gauche les montagnes de la Sogdianne : il est évident que cette erreur ne vient que de la négligence des copistes, qui ont mis à la place de *Gorduaiôn* ou *Gorduanôn* le mot *Sogdianôn*, comme l'ont judicieusement observé Paumier de Grentemesnil et Holstenius. La nécessité de cette correction est démontrée par la marche d'Alexandre. Les monts de la Gordyène ou Corduène, étoient situés au nord d'Arbelles, conséquemment les Macédoniens les avaient à leur gauche.

Strabon, Plutarque et Quinte-Curce, réunissent leur autorité en faveur de cette leçon. M. Fréret, au lieu de chercher dans le texte même d'Arrien la solution des difficultés qu'il présente, veut que cet historien donne au pays voisin d'Arbelles, le nom de Sogdiane, terme qui, selon lui, signifie en général une vallée ; dans son mémoire sur la chronologie de l'Assyrie, cet illustre savant ne craint pas ensuite d'avancer que « ce nom de Sog» diane se donnait communément à tous les pays de » montagnes »..... Cela ne se concilie pas sans peine, Albulfeda ne laisse aucun doute sur ce sujet ; *Soghd* est, selon cet auteur arabe, le nom d'une grande province de la Transoxiane, dont Smarcande est la capitale. Alfragand met la Sogdiane au nombre des provinces du Khorassan. Ainsi, les écrivains orientaux, qui paraissent avoir donné quelque lieu aux conjectures de *M. Fréret*, ne lui sont pas favorables. L'autorité d'Herbelot n'est pas moins contraire au sentiment de ce savant académicien.

S. C., p. 177.

(4) La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est point hors de vraisemblance ; toutes les nations, depuis le Pont-Euxin, jusqu'aux extrémités de l'Orient, ayant envoyé de puissans secours à Darius. On doit obser-

ver que plusieurs peuples de l'Asie avaient coutume de mener avec eux, à la guerre, leurs femmes et leurs enfans ; que le luxe des Perses traînait à sa suite une foule de gens inutiles, classe d'hommes qui devait beaucoup diminuer le nombre des combattans. Si l'on fait encore attention à cette nuée de barbares qui envahirent de toutes parts l'empire d'Occident, et aux troupes nombreuses qui, sous la conduite de plusieurs princes tartares, s'emparèrent de presque tous les royaumes de l'Asie, on conviendra sans peine que cette partie du globe a pu fournir cette multitude de soldats, qui se vouèrent au salut de l'empire des Perses dans les plaines de l'Assyrie.

*Id.*, p. 80.

(5) Gaugamèle ou la maison du chameau. Ce lieu avait été ainsi nommé, d'un chameau que le premier Darius, fils d'Histaspe, avait beaucoup aimé : quand cet animal fut devenu vieux, il lui fit bâtir une maison, et lui assigna, pour sa subsistance, les prairies des environs.

On croirait qu'un prince qui traite si bien un chameau devait être plein d'humanité pour les hommes : c'est pourtant lui qui, marchant contre les Scythes, fit égorger sept frères, fils d'un vieillard respectable, parce que ce malheureux père demandait qu'on lui laissât un seul de ses enfans pour lui servir de compagnie; c'est encore lui qui fit massacrer une famille entière, pour le crime d'un seul particulier. Ce n'est pas le seul souverain qui ait respecté le sang des animaux plus que celui des hommes.

L., p. 182.

(6) Selon Quinte-Curce ( *l.* 4 *c.* 9 ), on n'apercevait dans la place où les deux armées combattirent, ni arbres ni buissons, et la vue n'était bornée par aucun objet : cette

cette description ne peut s'accorder avec l'ordre qu'Alexandre ( *ou plutôt Darius* ) donna, d'applanir tout ce qui pourrait mettre quelque obstacle à la marche de son armée, dont un détachement occupa, dit le même historien ( *c.* 12 ), peu de temps avant l'action, une hauteur que les Perses venaient d'abandonner.

S. C., p. 80.

---

## SOMMAIRE.

*I. Ordre de bataille des deux armées.*
*II. La cavalerie engage le combat.*
*III. Action générale ; fuite de Darius.*
*IV. Danger de Parménion.*
*V. Poursuite de Darius ; prise du camp des Perses ; nombre des morts.*

## CHAPITRE V.

### *Bataille d'Arbelles.*

### §. I.

### *Ordre de bataille des deux armées.*

Darius resta rangé en bataille toute la nuit. Il avait négligé de fortifier son camp, et il craignait une surprise. Rien ne nuisit davantage à son parti que cette longue attente sous les armes. Cette crainte qui se réveille à l'approche d'un grand combat, avait depuis long-temps pénétré dans le cœur de ses troupes.

Telles furent les dispositions de Darius: on retrouva ce plan après la bataille, si l'on en croit Aristobule.

A la gauche la cavalerie de la Bactriane avec les Dahes et les Arachotes; près d'eux la cavalerie et l'infanterie persanne confondues. Les Perses, appuyés sur les Susiens, les Susiens sur les Cadusiens,

s'étendaient depuis la pointe de l'aile gauche jusqu'au milieu du corps de bataille.

A la droite, les Cœlo-Syriens et les habitans de la Mésopotamie soutenus par les Mèdes, ensuite les Parthes et les Saques; enfin les Topyriens et les Hircaniens touchant aux Albaniens et aux Sacesiniens qui venaient rejoindre le centre où Darius paraissait au milieu de sa famille et des nobles de son empire (*a*), entouré des Indiens, des Cariens Anapastes, et des Archers Mardes.

Les Uxiens, les Babyloniens, les Sitaciniens et les habitans des bords de la mer rouge étaient rangés derrière sur une seconde ligne.

Darius avait protégé son aile gauche, en face de la droite d'Alexandre, par la cavalerie Scythe, mille Bactriens, et cent chars armés de faulx. Cinquante autres et la cavalerie de l'Arménie et de la Capadoce étaient au-devant de l'aile droite. Un pareil nombre de chars armés de faulx et les éléphans couvraient le centre où Darius avait encore rassemblé autour de lui l'infanterie grecque à sa solde, la seule qu'il pût opposer à la phalange macédonienne.

(*a*) *Perses Mélophores* : distingués par une pique décorée d'une pomme à son extrémité inférieure.

Alexandre disposa son armée dans l'ordre suivant : Sa droite était composée de la cavalerie des Hétaires ; au premier rang la compagnie royale, sous les ordres de Clitus (*a*) : ensuite celles de Glaucias, d'Ariston, de Sopolide (*b*), d'Héraclite (*c*), de Démétrius (*d*), de Méléagre, et enfin d'Hégéloque (*e*). Philotas (*f*) eut le commandement général de cette cavalerie.

Elle était appuyée sur l'infanterie, formée de la phalange macédonienne : on y distinguait l'Agéma, les Hypaspistes conduits par Nicanor (*g*) ; les bataillons de Cœnus (*h*), de Perdiccas (*i*), de Méléagre (*k*), de Polisperchon (*l*), d'Amyntas (*m*), qui, envoyé

(*a*) Surnommé le Noir, fils de Dropidas.

(*b*) Fils d'Hermodore.

(*c*) Fils d'Antiochus.

(*d*) Fils d'Althémène.

(*e*) Fils d'Hippostrate.

(*f*) Fils de Parménion.

(*g*) Fils de Parménion.

(*h*) Fils de Polémocrate.

(*i*) Fils d'Oronte.

(*k*) Fils de Néoptolème.

(*l*) Fils de Simias.

(*m*) Fils de Philippe.

en Macédoine pour des recrues, avait été remplacé alors par Simias.

A la gauche de la phalange, la troupe de Cratérus (*a*). Il commandait toute l'infanterie de cette aile, et Parménion (*b*) en dirigeait toute la cavalerie composée des alliés sous les ordres d'Erigius (*c*); et des chevaux Thessaliens sous ceux de Philippe (*d*). Parménion avait autour de lui l'élite Thessalienne, les Pharsaliens.

Tel était le front de la bataille. Derrière s'étendait une seconde ligne mobile dont les chefs avaient ordre de faire volte face, si les Perses tentaient d'envelopper l'armée; ils devaient étendre ou resserrer leur phalange au besoin.

A la droite, près les compagnies royales, étaient disposés la moitié des Agriens sous les ordres d'Attalus, ensuite les Archers macédoniens sous ceux de Brison, soutenus des vieilles bandes étrangères conduites par Cléandre. Devant les Agriens on avait jeté la cavalerie légère et les Péones,

(*a*) Fils d'Alexandre.

(*b*) Fils de Philotas.

(*c*) De Mitylène, fils de Larichus.

(*d*) Fils de Ménélas.

commandés par Aretès et Ariston, et en avant était la cavalerie étrangère sous Ménidas. Le front de l'aile droite était couvert par l'autre moitié des Agriens, des hommes de traits et des frondeurs sous Balacre, en face des chars armés de faulx. Ménidas et sa troupe eurent l'ordre de prendre l'ennemi en flanc, s'il cherchait à les tourner. Telle était la disposition de l'aile droite.

A la pointe de l'aile gauche, sur un front oblique, les Thraces de Sitalcès, la cavalerie alliée conduite par Cœranus, et celle des Odrisiens par Agathon (*a*); en avant la cavalerie des étrangers à la solde, sous Andromaque (*b*); l'infanterie thracienne couvrait les bagages.

Toute l'armée d'Alexandre montait à sept mille chevaux et quarante mille hommes de pied.

Les armées s'étant approchées, Darius et le centre (*c*) qu'il occupait se trouvèrent en face d'Alexandre et des compagnies royales. Alexandre appuie sur sa droite; les Perses suivent ce mouvement et font déborder leur aile gauche.

---

(*a*) Fils de Tyrimma.
(*b*) Fils d'Hiéron.
(*c*) Voyez Guichard, 1, 268.

§ II.

*La cavalerie engage le combat.*

Déjà la cavalerie Scythe atteignait celle qui couvrait le front d'Alexandre, sans qu'il s'en occupât; il suivait sa direction, et il était déjà arrivé à l'endroit du terrain applani par les Perses, lorsque Darius, craignant que les Macédoniens ne vinssent à s'étendre sur un sol plus inégal où ses chars armés de faulx ne pourraient rouler, ordonne à ceux qui couvraient son aile gauche d'investir la droite de l'ennemi pour empêcher Alexandre de s'étendre. Celui-ci les fait attaquer par Ménidas. Cependant la cavalerie des Scythes et des Bactriens se porte à leur rencontre en plus grand nombre; Alexandre la fait charger par le corps d'Aretès, les Péones et les étrangers.

Les Barbares plient; des Bactriens, accourant à leur secours, les ramènent au combat, qui devient sanglant. Les Macédoniens y perdent beaucoup de monde, l'ennemi ayant sur eux l'avantage du nombre, et la

cavalerie Scythe celui des armes défensives (*a*). Cependant ils soutiennent le choc avec courage, et, réunissant leurs forces, ils mettent l'ennemi en désordre. Alors les Barbares font rouler contre Alexandre les chars armés de faulx pour rompre sa phalange; mais leur espoir fut trompé. En effet, dès qu'ils s'ébranlaient, les Agriens et les frondeurs de Balacre fesaient pleuvoir sur les conducteurs une grêle de traits, les précipitaient des chars, saisissaient les rênes et tuaient les chevaux. Quelques-uns traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage suivant l'ordre d'Alexandre; ils ne reçurent et ne firent aucun dommage; ils tombèrent au pouvoir des Hypaspistes et des Hippocomes. (*b*)

## §. III.

### *Action générale ; fuite de Darius.*

Darius ébranle toute son armée. Alexandre pousse à la tête de son aile droite, et ordonne à Aretès de se porter sur la cava-

(*a*) Il paraît que leurs chevaux mêmes étaient bardés.
(*b*) Qui curam habent equorum ; les palfreniers.

lerie ennemie prête à la tourner. A peine Alexandre vit le corps d'Aretès qui venait soutenir les siens ébranlés, s'ouvrir les premiers rangs des Barbares, qu'il se précipite de ce côté. Formant le coin avec la cavalerie des Hétaires et la phalange, il fond à pas redoublés, et à grands cris, sur Darius. La mêlée dura peu; Alexandre et sa cavalerie pressent les Perses de toutes parts, les frappent au visage (*a*). La phalange serrée, hérissée de fer, les accable. Darius lui-même sent redoubler une terreur qu'il éprouvait depuis long-temps, il cède à Alexandre et fuit le premier. La cavalerie perse, qui tournait l'aile droite des Macédoniens, est mise en déroute par Aretès, qui en fait un grand carnage.

Simias, apprenant que l'aile gauche des Grecs a du désavantage, cesse de suivre Alexandre et fait halte. En effet, le front ayant été ouvert, une partie de la cavalerie indienne et persanne s'était fait jour jusqu'aux bagages des Macédoniens, où le désordre fut extrême (1). Les Perses y accablèrent les Grecs surpris, sans armes,

(*a*) C'est ce que César ordonna lors de la mêlée de Pharsale : *miles faciem feri.*

et qui ne pensaient pas que l'on pût rompre les deux lignes qui les séparaient de l'ennemi. Ajoutez que les prisonniers qu'ils gardaient se tournèrent contr'eux. Les chefs de la seconde ligne, à la nouvelle de ce désordre, font volte face, et, prenant les Perses à dos, en tuent une partie embarrassée dans les bagages, et mettent le reste en fuite.

## §. IV.

### *Danger de Parménion.*

L'aile droite de Darius qui ignorait sa fuite, enveloppant la gauche d'Alexandre, prenait Parménion en flanc. Dans le premier embarras, Parménion envoie prévenir Alexandre du danger où il se trouve, et lui demande du secours. Alexandre cesse de poursuivre l'ennemi, et, revenant à la tête des Hétaires, se porte vivement sur l'aile droite des Barbares, mais donne dans une partie de la cavalerie ennemie qui fuyait, composée des Parthes, des Indiens et des Perses les plus braves : le choc fut des plus terribles; car les Barbares, se retirant en ordre de marche et en masse, tombent sur

Alexandre non plus à coups de javelots ou en développant leurs manœuvres accoutumées, mais en le pressant de front et de tout le poids de leur choc, combattant en désespérés, comme des gens qui ne disputent plus la victoire, mais leur propre vie.

Il périt dans cette action soixante Hétaires; Héphestion, Cœnus et Ménidas furent blessés.

Alexandre l'emporta. Il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers ses rangs. Il arrive à l'aile droite; l'avantage était rétabli par la valeur de la cavalerie thessalienne, qui rendait la sienne inutile.

§. V.

*Poursuite de Darius; prise du camp des Perses; nombre des morts.*

Il se remet à la poursuite de Darius, et ne s'arrête qu'à la nuit (*a*).

Parménion poussait aussi de son côté les fuyards.

(*a*) Le plus grand art n'est pas de vaincre, mais d'user de la victoire; l'ennemi s'épouvante et fuit: poursuivez-le. *Thucidid.*, *l.* 8.

Alexandre, après avoir passé le Lycus, y campe pour faire rafraîchir les chevaux et les soldats (2).

Parménion s'empare du camp des Barbares, de tout le bagage, des éléphans et des chameaux.

Alexandre, ayant laissé reposer sa troupe, part vers le milieu de la nuit pour Arbelles, où il espère surprendre Darius et tous ses trésors. Il y arrive le lendemain, après avoir poursuivi les fuyards l'espace de six cents stades (*a*).

Darius avait traversé Arbelles sans s'y arrêter, mais il y avait laissé ses trésors, son char et ses armes, dont Alexandre s'empara (3).

Alexandre ne perdit dans ce combat que cent hommes et environ mille chevaux (*b*) percés de coups ou excédés de fatigues. Presque la moitié de cette perte fut du côté des Hétaires. Du côté des Barbares on compta, dit-on, trois cents mille morts (4), et le nombre des prisonniers fut encore plus con-

---

(*a*) Environ 20 lieues.

(*b*) Trois cents, selon Quinte-Curce (l. 4, c. 16), ou cinq cents, au rapport de Diodore.

sidérable. On s'empara des éléphans et de tous les chars qui n'avaient point été brisés.

Telle fut l'issue de ce combat qui confirma la prédiction d'Aristandre (*a*).

---

(*a*) Voyez plus haut, page 269, la date de cet événement.

# NOTES.

(1) Au moment où les escadrons macédoniens commençaient à se rompre, le devin Aristandre, revêtu de sa robe blanche et un laurier à la main, parut subitement dans les rangs, et s'écria qu'il voyait un aigle, présage certain de la victoire, planer au-dessus de la tête d'Alexandre. Les soldats ne virent point l'aigle de l'astrologue ; mais le crurent, comme c'est l'usage, et retournant au combat avec une nouvelle confiance, mirent l'ennemi en déroute.

H. H. 259

(2) L'altération d'un seul mot peut quelquefois, en matière de géographie, produire des erreurs considérables. Justin nous en fournit un exemple : cet historien donne au Lycus, rivière qui coulait dans la plaine d'Arbèles; le nom du Cydnus, fleuve de Cilicie, qui baignait les murs de Tarse. Cette faute n'est qu'une négligence très pardonnable, qui pourrait même être attribuée au copiste ; elle a cependant égaré Paul-Orose, qui suit toujours les traces de l'abréviateur de Trogue-Pompée. Ce compilateur fait en conséquence donner près de Tarse la dernière bataille qu'Alexandre livra à Darius

S. C., p. 278.

(3) Darius, qui savait fort bien les ruses de la guerre, profita de la poussière énorme qui s'était élevée pendant le combat, pour faire une retraite toute opposée à la route qu'avaient prise les barbares de son armée; car au lieu de

tourner en arrière, il se glissa sans être vu, par les côtés de l'armée ennemie, et s'alla mettre en sûreté, lui et les siens, dans les villages qui étaient derrière les Macédoniens.

*Diod.* 119

(4) Dexipe (*Ap. Cedren.*) réduit ce nombre à cent trente mille, et Diodore (*l.* 17, *n.* 55.) à quatre-vingt-dix mille; Zozime (*l.* 1 *init.*) n'a pas craint d'avancer que presque toute l'armée des Perses fut détruite par le fer du soldat Macédonien; Quinte-Curce (*l.* 4, *c.* 16) paraît avoir adopté le calcul le plus vraisemblable, il ne fait mention que de quarante mille tués du côté des Perses. S. C., p. 81.

---

CHAPITRE

# CHAPITRE SIXIEME.

## SUITES

## DE LA BATAILLE D'ARBELLES.

## SOMMAIRE.

*I. Marche de Darius dans sa fuite.*

*II. Conquête de l'Assyrie et de la Susiane.*

*III. Expédition contre les Uxiens.*

*IV. Entrée dans la Perse.*

*V. Embrasement du palais des rois de Perse.*

## CHAPITRE VI.

### *Suites de la bataille d'Arbelles.*

§. I.

*Marche de Darius dans sa fuite.*

Darius se retira précipitamment à travers les montagnes de l'Arménie vers les Mèdes, accompagné des Bactriens échappés à l'ennemi, des Perses alliés à sa famille, et de quelques Mélophores : il fut joint par deux mille stipendiaires étrangers, sous la conduite de Paron Phocéen et de Glaucus d'Étolie.

Le vaincu prenait la route de la Médie, dans la pensée qu'Alexandre suivrait celle de Suse et de Babylone, parce qu'il y trouverait des vivres et plus de facilités dans sa marche. Babylone et Suse étaient, en quelque sorte, le prix de la victoire; et la route de la Médie était difficile à tenir pour une grande armée.

§. II.

*Conquête de l'Assyrie et de la Susiane.*

Il ne se trompa point ; Alexandre en sortant d'Arbelles marcha sur Babylone ( 1 ). Près de ses murs (2) il range son armée en bataille. Tous les habitans sortent à sa rencontre, précédés des prêtres et des magistrats, et lui livrant la ville et la citadelle, apportent des présens, des trésors.

Le conquérant entre dans Babylone ; il ordonne de relever les temples détruits par Xerxès, particulièrement celui de Bélus, auquel les Babyloniens rendent un culte spécial.

Mazée est nommé satrape ; Apollodore d'Amphipolis, commandant des troupes. Asclépiodore (*a*) est chargé du recouvrement des tributs ; Mythrinès, qui avait livré la ville de Sardes, obtient le gouvernement de l'Arménie.

Alexandre a des conférences avec les Mages (*b*), les consulte sur tout ce qui con-

---

(*a*) Fils de Philon.

(*b*) Les mages présentèrent à Alexandre des observa-

cerne la restauration des temples (*a*), et sacrifie, d'après leurs conseils, à Bélus.

Il marche vers Suse. Le fils du satrape (*b*) vient à sa rencontre avec un courrier, de Philoxène qu'Alexandre avait dépêché à l'issue du combat vers cette ville, lequel lui annonce que Suse et ses trésors sont en son pouvoir (3).

Alexandre arrive en cette ville le vingtième jour de marche; il s'empare des trésors; l'argent seul montait à cinquante mille talents (4). Parmi les meubles de prix, on trouva plusieurs objets que Xercès avait enlevés de la Grèce, entr'autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton. Alexandre les renvoya aux Athéniens : on les voit encore aujourd'hui dans le Céramique, du côté où l'on monte vers la ville, vis-à-vis le temple de Cybèle, près l'autel des Eudanemiens qui

---

tions astronomiques que leurs prédécesseurs avaient faites, qui renfermaient l'espace de dix-neuf cent trois ans; Callistène, qui accompagnait Alexandre, les envoya à Aristote.

(*a*) La modération seule envers les vaincus assure les fruits de la victoire.

*Polyb.*, l. 1.

(*b*) Abulite.

s'élève dans le portique connu de tous les initiés aux mystères d'Eleusis (5).

Alexandre fait célébrer, selon l'usage des Grecs, une fête aux flambeaux et des jeux gymniques. Il nomme satrape des Susiens Abulites, Persan; laisse le commandement de la citadelle à Mazare, l'un des Hétaires, celui de toutes les troupes, à Archelaüs (*a*), et marche vers les Perses. Il envoie Ménès vers les côtes de la Syrie, de la Phénicie et de la Cilicie, en qualité de satrape, et lui remet trois mille talents, avec ordre d'en faire passer à Antipater autant qu'il sera nécessaire pour soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.

Amyntas (*b*) arrive avec les troupes levées en Macédoine. Alexandre jeta la cavalerie dans les cadres des Hétaires, et les fantassins dans ceux de l'infanterie, par ordre de nations. Ensuite il divisa en deux corps, placés à chaque aile, celui de la cavalerie qui, jusque-là n'en avait formé qu'un seul. Il leur donna pour chefs les plus vaillans des Hétaires (6).

(*a*) Fils de Théodore.

(*b*) Fils d'Andromène.

§. III.

*Expédition contre les Uxiens.*

Alexandre part de Suse avec son armée, traverse le Pasitigre (7) et entre dans le pays des Uxiens. Ceux d'entre eux qui habitaient les plaines et soumis à la domination des Perses se rendirent. Les montagnards indépendans annoncent au macédonien qu'il ait à leur payer le tribut qu'ils exigeaient des rois de Perse pour le passage. Mais Alexandre : « Je vous conseille de vous » rendre dans ces défilés où vous devez » m'arrêter ; c'est là que vous recevrez le » tribut. »

Il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes et huit mille hommes du reste de l'armée, et se dirigeant de nuit par un chemin détourné, ayant pour guide des Susiens, il franchit en une marche des défilés inaccessibles (*a*), pénètre dans un bourg des Uxiens,

(*a*) La guerre des montagnes est la plus difficile ; Sertorius, un des plus grands capitaines qui ait paru avant César, excellait particulièrement dans la guerre des montagnes, et mit à bout le grand Pompée dont il se joua comme d'un enfant. Plutarque nous explique la méthode

les surprend ; plusieurs sont tués dans leurs lits, les autres se dispersent dans les montagnes ; le vainqueur fait un butin considérable. Il marche précipitamment vers les gorges où il avait donné rendez-vous aux Uxiens pour recevoir le tribut. Cratérus qu'il a détaché en avant a dû occuper les hauteurs pour fermer la retraite à l'ennemi ; lui-même, il double le pas, s'empare des défilés, range ses troupes et fond sur les Barbares avec tout l'avantage du lieu.

Consternés de la rapidité d'Alexandre, privés du poste sur lequel ils comptaient, les Barbares fuient sans en venir aux mains. Une grande partie périt sous le fer des Macédoniens qui les poursuivent, une autre dans les précipices ; le plus grand nombre se sauvant sur les montagnes où Cratérus les a devancés, y reçoivent la mort. Ainsi payés de leur audace, les Uxiens eurent beaucoup de peine à obtenir d'Alexandre qu'il leur laissât leurs terres à la condition d'un tribut annuel.

Ptolémée (*a*) rapporte que la mère de

---

de cet habile et rusé guerrier, en homme qui avait travaillé sur de bons mémoires.

*Foll., hist. de Polyb.*, *t.* 5, *p.* 199.

Darius supplia en leur faveur Alexandre, et obtint qu'ils conserveraient leurs possessions, mais à condition qu'ils paieraient en tribut annuel cent chevaux, cinq cents bêtes de charge et trente mille têtes de bétail : les Uxiens ne connaissant ni l'argent, ni l'agriculture et étant un peuple nomade.

Alexandre renvoie ensuite en Perse, par la grande route, les bagages, la cavalerie thessalienne, celle des alliés et des étrangers, et les troupes pesamment armées sous la conduite de Parménion.

Prenant avec lui l'infanterie macédonienne, la cavalerie des Hétaires, celle des éclaireurs, les Agriens et les Archers, il s'avance rapidement par les montagnes.

§. I V.

*Entrée dans la Perse.*

Arrivé aux Pyles persiques, il y trouve le satrape Ariobarzane à la tête de quarante mille (*a*) hommes, et de sept cent chevaux retranchés dans les gorges dont il a fermé l'entrée par un mur.

---

(*a*) Fils de Lagus.

Alexandre campe aux pieds, et dès le lendemain entreprend l'attaque. La position du lieu la rendait difficile (*a*) ; les Macédoniens étaient criblés de blessures par les traits ou par le jeu des machines: Alexandre fit suspendre l'action.

Quelques-uns des prisonniers lui promettent alors de le mener par un chemin détourné. Instruit de la difficulté de ce passage il laisse Cratérus dans le camp avec la troupe qu'il commande, celle de Méléagre, quelques Archers et cinq cents chevaux. Il lui ordonne de livrer l'assaut, dès qu'il sera instruit par le son des trompettes du passage effectué, et de l'attaque qu'il livrera aux Perses. Lui-méme, à la tête des Hypaspistes, des troupes de Perdiccas, des plus habiles Archers, de la première compagnie de ses Hétaires renforcée par un peloton de cavalerie, s'avance pendant la nuit (*b*) à

---

(*a*) Ce défilé était un nouveau pas des Thermopyles; mais Alexandre n'était point Xerxès, et Ariobarzane encore moins Léonidas.

(*b*) La nuit est favorable aux irruptions, sur-tout l'heure de la seconde veille.

*Tit. Liv, l. 7, decad. 1.*

cent stades (*a*), fait un détour et s'approche des Pyles.

Amyntas, Philotas et Cœnus conduisent le reste de l'armée par la plaine. Ils doivent jeter un pont sur le fleuve qui leur ferme l'entrée de la Perse.

Alexandre poursuit sa route rapidement et presque toujours à la course, malgré les difficultés. Arrivé avant le jour au premier poste des Barbares, il égorge les gardes avancées, traite de même le second poste; ceux du troisième fuient à son approche, non dans le camp d'Ariobarzane, mais sur les hauteurs où la crainte les pousse; de sorte qu'au point du jour Alexandre attaque à l'improviste le camp de l'ennemi. A peine on parut devant les retranchemens, que Cratérus, averti par l'éclat des trompettes, donne l'assaut. L'ennemi épouvanté fuit sans en venir aux mains; pressés de tous côtés, et par Alexandre et par ceux de Cratérus, beaucoup tentent de regagner leurs retranchemens, mais les Macédoniens s'en étaient emparés par les soins de Ptolémée, qu'Alexandre, dans l'attente de l'événement,

---

(*a*) Trois lieues.

y avait détaché avec trois mille hommes d'infanterie. La plupart des Barbares tombèrent sous les coups des Macédoniens; la terreur s'emparant des autres, ils fuient à travers les précipices où ils périrent. Ariobarzane, avec quelques chevaux se sauve dans les montagnes.

Alexandre se reportant rapidement vers le gros de l'armée, traverse le pont que les siens avaient jeté, et s'avance à grandes journées dans la Perse, pour ne point laisser, à ceux qui gardaient le trésor royal, le temps de le piller avant son arrivée (8). Il s'empare également de l'argent que Cyrus l'ancien avait accumulé à Persépolis (9).

§. V.

*Embrasement du palais des rois.*

Alexandre établit Phrasaorte (*a*) satrape des Perses, et brûle le palais des rois (10) contre l'avis de Parménion qui demande en vain qu'on l'épargne. C'était, disait-il, ruiner sans aucun avantage ses conquêtes ; c'était aigrir les Asiatiques qui s'imagineraient qu'A-

(*a*) Fils de Rhéomitres.

lexandre n'avait d'autre but que de ravager l'Asie sans vouloir la conserver. Mais celui-ci : « Une armée Perse est venue en Grèce » a détruit Athènes, brûlé nos temples, » dévasté tout le pays; je dois cette ven- » geance aux Grecs. »

Alexandre en agit ici avec peu de prudence, et ne vengea nullement l'outrage que les anciens Perses avaient fait à la Grèce.

---

# NOTES.

(1) Alexandre traversant la Mésopotamie du Nord au Sud, depuis Gaugamèle jusqu'à Memnium ou Menin, laissa à sa droite la plus grande partie de cette contrée. Quinte-Curce assure que l'armée de ce prince avait à sa gauche l'Arabie heureuse, qui est au Sud et au Sud-Ouest de la déserte, qui était voisine de l'Euphrate et de Babylone; il prend donc l'Arabie déserte pour l'Arabie heureuse, et met à gauche ce qui est à droite : le récit de cet historien pourrait nous faire croire qu'Alexandre avait, pendant toute sa marche, l'Arabie à sa droite, tandis qu'il ne l'eut qu'un assez court espace de chemin.

S. C., p. 178.

(2) Quinte-Curce (*l.* 5, *c.* 1.) parle des fameuses murailles de Babylone, comme existantes encore lorsqu'Alexandre prit cette ville ; et plusieurs autres écrivains en ont fait mention depuis cette époque. Ce fait, généralement adopté, ne peut se concilier avec le récit d'Hérodote, qui nous assure que Darius, pour punir les Babyloniens de leur révolte, fit arracher les portes de leur ville et en détruisit les remparts. ( *Hérodot. l.* 3, *c.* 159. )

*Id.*, p. 280.

(3) Quelques écrivains ont prétendu que l'on avait, en cette occasion, suivi les ordres secrets de Darius dont l'intention était qu'Alexandre se laissant séduire par des acquisitions si magnifiques et par la vue de tant de trésors qui lui coûtaient si peu, tombât insensiblement

dans la mollesse, pendant que Darius travaillerait à se relever de sa chute.

*Diod.*, p. 129.

(4) Les richesses qu'Alexandre trouva dans les villes qui se soumirent et dans le trésor des successeurs de Cyrus, sont presque au-dessus du calcul des historiens. Le seul palais impérial de Suse lui procura un milliard sept cent quatre-vingt-sept millions cinq cent mille livres de notre monnaie : une pareille somme suffisait dans ce temps-là pour acheter dix royaumes de Macédoine.

H. H. 262.

Le talent d'or était au même poids de balance que celui d'argent, selon Amyot, dans le traité des monnaies qui est à la fin des traductions de Diodore. Ainsi, la supériorité du talent d'or sur celui d'argent, ne doit être prise que de la supériorité du prix d'une once d'or, par exemple, sur le prix d'une once d'argent.

*Note de Terrasson. Diod.* 129.

(5) Les ancêtres d'Aristogiton et d'Harmodius étaient Géphyréens, si l'on en croit Thucydides (*l.* 7, *s.* 54.) ; Aristogiton, homme de condition médiocre, aimait Harmodius qui était alors à la fleur de son âge ; Hipparque aimait aussi Harmodius ; mais celui-ci, loin d'écouter sa passion, la déclara à son ami Aristogiton, qui prit avec lui la résolution de se défaire du tyran : ce projet fut exécuté pendant la fête des Panathénées.

Harmodius fut tué sur la place : Aristogiton échappa à travers les gardes ; mais le peuple étant accouru, il fut pris et mis à la torture. Au lieu de dénoncer ses complices, il accusa tous les amis du tyran, et principalement ceux qui s'intéressaient le plus à sa conservation.

Hippias les ayant fait mourir, Aristogiton lui reprocha d'avoir ajouté foi au stratagême qu'il avait employé. D'autres disent qu'après que les amis du tyran eurent été mis à mort, Aristogiton feignit d'avoir quelque chose à lui communiquer en secret, que celui-ci s'étant approché, Aristogiton lui prit l'oreille avec les dents et ne lâcha point prise qu'il ne la lui eût coupée.

Hippias fit périr dans les tourmens la courtisanne Léena qui était aimée d'Harmodius. Comme elle craignait que la violence des douleurs ne lui fît trahir ses amis, elle se coupa la langue avec les dents. Les Athéniens, voulant honorer sa mémoire, placèrent dans le vestibule de la citadelle, la statue de bronze d'une lionne sans langue.

On enterra Harmodius et Aristogiton sur le chemin qui conduisait à l'académie, l'on y voyait encore ces monumens du temps de Pausanias.

L'action de ces héros rendit, suivant Simonide, la lumière à Athènes et en fut le salut.

Les Athéniens leur élevèrent des statues la même année que les rois furent chassés de Rome, c'est-à-dire la quatrième année de la soixante-septième olympiade.

Ces statues de bronze étaient placées près du temple de Mars, avec celles d'Hercule et de Thésée.

Xercès, ayant pris Athènes, enleva les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, l'ouvrage d'Anténor. Antiochus les renvoya dans la suite aux Athéniens. Valère-Maxime prétend que ce fut Séleucus, mais Pline le naturaliste assure que ce fut Alexandre, et en cela il est secondé par Arrien. Valère-maxime ajoute, que lorsque ces statues arrivèrent à Rhodes, on leur rendit des honneurs divins; et l'on apprend d'Hermogènes que ces statues étaient comme les tombes, un lieu d'asile, tant l'amour de la liberté était gravée dans le cœur de tous les Grecs.

On n'érigea, suivant la chronologique de Paros, des statues

statues à ces deux héros, que la quatrième année de la soixante-quinzième olympiade. Mais il ne s'agit, dans le marbre, que de celles qu'on éleva en leur honneur après la défaite entière des Perses, qui avaient enlevé les premières : ces secondes statues étaient l'ouvrage de Callios. Praxitèles en fit aussitôt de bronze ; mais ce ne furent point celles que Xerxès enleva.

Le nom de ces généreux citoyens fut bientôt dans la bouche de tout le monde ; et à table, une branche de myrthe à la main, à l'exemple des conjurés qui avaient caché leurs poignards sous ces rameaux ; on chantait des scholies en leur honneur.

Athenée nous en a conservé une, dont voici la traduction (*publiée depuis l'ouvrage de Larcher*) :

Sous le rameau sacré du myrthe favorable,
Cachons, ô mes amis, le glaive inexorable.
Tel Aristogiton, et tel Harmodius
Frappèrent un tyran de coups inattendus :
Leur bras sut relever la liberté flétrie,
Et d'un sceptre oppresseur a vengé ma patrie.

Harmodius, salut ! intrépide héros ;
Tranquille, tu jouis d'un auguste repos
Sous les ombrages verds de ces îles heureuses
Où planent des guerriers les ombres généreuses ;
Assis auprès d'Achille et de ces morts fameux,
Qui domptèrent la Parque, et vivent après eux.

Sous le rameau sacré du myrthe favorable,
Cachons, ô mes amis, le glaive inexorable.
Tel Aristogiton, et tel Harmodius
Frappèrent un tyran de coups inattendus.
O Minerve ! qu'alors ta fête fut sublime !
Le tyran à tes pieds vint tomber en victime !

O cher Harmodius, cher Aristogiton,
Que vous méritez bien un éternel renom !
Votre bras releva la liberté flétrie,
Et d'un sceptre oppresseur a vengé ma patrie.

Cette scholie, que quelques-uns attribuent à Alcée et d'autres à Callistrate, était si célèbre à Athènes, qu'on avait coutume de la chanter dans tous les repas.

Les descendans de ces généreux citoyens étaient nourris dans le Prytanée aux frais publics, et on les exempta de toutes charges onéreuses.

*Larcher sur Hérod. t. 4, p. 231.*

(6) Alexandre offrit à Sisigambis des étoffes qu'on lui avait envoyées de Macédoine, et brodées par les mains d'Olympias sa mère. Ainsi, les filles d'Auguste travaillaient elles-mêmes aux vêtemens que portait le maître du monde; ainsi, la fameuse Lucrèce travaillait à filer de la laine au milieu de ses femmes. C'était une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup de temps, que dans chaque repas il y eût toujours plusieurs mets préparés par la princesse régnante.

R. 424.

(7) L'armée Macédonienne s'étant mise en marche de Suse, pour pénétrer dans les provinces intérieures de l'Orient, fut obligée, selon Diodore, de passer le Tigre. Cette erreur est une conséquence de celle que cet historien a commise sur le cours de ce fleuve. Le judicieux Paumier ne l'a point aperçu, puisqu'il veut qu'on lise : *Pasitigrin* au lieu de *Tigrin*, qui se trouve plusieurs fois dans le texte de Diodore. Cette répétition peut encore prouver que la leçon ordinaire n'est point une faute du copiste : on n'est point en droit de corriger tous les passages des anciens auteurs qui présentent quelques erreurs. Une semblable règle de critique, livrerait les meilleurs ouvrages de l'antiquité, aux caprices des grammairiens.

L'opinion de ceux qui croyaient que le Tigre, ramas-

sant les eaux de la Susiane et recevant divers canaux de l'Euphrate, était par cette raison appelé Pasitigris, semble être confirmée par la navigation de Néarque et par les expressions de Pline.

Les historiens d'Alexandre paraissent avoir confondu le Pasitigris avec l'Oroate ou Oroatis, fleuve qui sépare la Perse de la Susiane, et que Diodore a pris vraisemblablement pour le Tigre.

S. C., p. 179.

(8) Arrivé aux pieds des remparts de Persépolis, Alexandre assembla un conseil de guerre, et exposa à ses généraux, que cette ville avait été de tous temps fatale au repos de la Grèce; que c'était de son sein qu'on avait vu partir les essaims innombrables de barbares, soudoyés par Xerxès et par le premier Darius. Et le résultat de sa harangue véhémente, fut de permettre qu'on passât au fil de l'épée des citoyens qui ne se défendaient pas, et de mettre l'ancienne capitale de la Perse au pillage.

Le soldat, avide de brigandage, n'exécuta que trop bien les ordres d'Alexandre; il entra dans toutes les maisons dont l'apparence pouvait exciter sa cupidité; il y égorgea les pères de famille, viola les femmes; et, chargé de butin, finit par mettre le feu aux édifices. L'impitoyable conquérant ne fit cesser le massacre, que lorsqu'il craignit que l'incendie, qui en était la suite, ne se communiquât au palais des rois.

Persépolis avait une citadelle que la nature et l'art semblaient s'être réunis à fortifier; outre sa situation au milieu de rochers inaccessibles, elle était entourée d'une triple enceinte de murailles; les remparts de l'enceinte extérieure avaient seize coudées de hauteur, et ceux de l'interné-

20 *.

diaire trente-deux. Après avoir franchi ce double mur, on en trouvait un troisième, haut de soixante coudées, garni de portes et de palissades d'airain, et construit avec une espèce de granit, fait pour braver l'éternité. Les Perses, avec de la bravoure, pouvaient arrêter Alexandre devant cette citadelle, aussi long-temps que Priam arrêta les Grecs devant Troye; mais Tiridate, qui en était le gouverneur, trahit son souverain et livra la place et la ville au vainqueur de Darius.

Les trésors immenses qu'on trouva dans les caveaux de la citadelle, y avaient été rassemblés depuis Cyrus; Alexandre en tira dit-on, tant en or qu'en argent, la valeur de six vingts mille talens, ce qui répond à six cent cinquante millions de notre monnaie; il en avait déjà tiré plus de deux cent vingt mille de Suze, et cent quatre-vingt mille d'Ecbatane. Telle était au reste l'opulence de la Perse, à l'époque de sa décadence, qu'après sa conquête, le vainqueur en tirait annuellement vingt mille talents ou seize cent vingt-cinq millions.

Tant de succès étaient bien faits pour dépraver les mœurs d'un conquérant. Nous venons de voir qu'Alexandre punit Persépolis des crimes de Xerxès; après avoir fait la guerre à des citoyens sans défense, à des enfans et à des femmes, nous allons le voir la faire aux édifices. Le palais des rois de Perse, d'où Alexandre donnait de sang-froid le signal des massacres, était un des monumens les plus célèbres de l'Asie, soit par sa grandeur, soit par la hardiesse de son architecture : tous les artistes de l'Orient avaient épuisé leur génie à le décorer; la courtisanne Thaïs, au milieu d'un festin, proposa de le brûler pour venger l'ancien incendie d'Athènes. *Quelle sera ma gloire*, ajouta-t-elle, *quand la postérité dira qu'une courtisanne a plus servi sa patrie par ses orgies, que*

*les Aristide et les Thémistocle, par leurs victoires !* Comme la gloire d'une courtisanne flattait infiniment la grande ame du vainqueur de Darius, il applaudit à cette saillie de Thaïs : peu-à-peu le vin échauffant son cerveau, il se lève, une couronne de fleurs sur la tête, et donne le signal de l'horrible bacchanale. Thaïs jette son flambeau, tous les convives l'imitent, et en peu d'heures, ce vaste palais, l'ouvrage de tant de siècles, n'est presque en entier qu'un monceau de cendres.

Persépolis fut donc sacrifiée à la vanité des Grecs; mais quand Quinte-Curce, parlant de l'incendie de cette ville, dit que si *l'Araxe n'avait pas coulé autre fois le long de ses murs, on n'aurait jamais pu en deviner la place*, il a dit une absurdité. Il paraît, par les ruines encore existantes de cette ancienne métropole de la Perse, que la rage des Macédoniens fut trompée, et qu'il échappa un grand nombre de ses monumens à la destruction.

Les ruines de Persépolis sont connues en Asie sous le nom de *Chel-Minar, ou de l'édifice à quarante colonnes.* Malgré les éloges des écrivains qui ne voient que du merveilleux dans les monumens de l'antiquité ; malgré l'emphase des voyageurs que je copie ; malgré même le faste des gravures, il n'y a rien dans cet amas de décombres, qui mérite d'être transmis à la postérité. La belle Nature n'était pas connue des sculpteurs de la Perse et de ses architectes ; la hauteur du fût des colonnes ne répond point à celle de la base : il n'y a aucune idée de perspective dans l'exécution des bas-reliefs ; parmi les treize cents figures que la patience des voyageurs a comptées à Chel-Minar, il n'y en a pas une qu'on puisse citer pour la correction du dessin, pour la justesse des proportions, ou pour l'élégance du jet des draperies. Toutes ces considérations consolent un peu l'homme de goût, de

l'incendie de Persépolis : il n'y a que l'homme de bien qui ne pardonne pas au vainqueur de Darius, d'avoir sacrifié la capitale de la Perse au caprice d'une courtisanne.

Sainte-Croix s'est efforcé, mais en vain, de diminuer l'horreur de l'incendie de Persépolis.

H. H., p. 267.

(9) Arrien confond ici Persépolis avec Pasagarde : cette dernière ville a été l'occasion et l'objet d'une méprise, pour la plupart des auteurs Grecs, et cette erreur était naturelle ; car la traduction du mot Pharsa-Gerd, donnerait réellement *Persépolis* ; et Pharsa-Gerd, ne diffère de Phasa-Gerd, que par une seule lettre. Le premier de ces deux mots, quoi qu'il en soit, signifie la ville ou capitale de Phars ; le second, au rapport de Golius (*ad Alfrag. p.* 114), une ville rafraichie par les brises du Nord-Est.

Il y a cependant cette différence entre les deux villes, que Persépolis était le lieu de la résidence des monarques persans, et Pasagarde le lieu de leur sépulture. Celle-ci est à près de soixante milles de distance de l'autre, dans la partie appelée par Strabon *Koilé Persis* ( Perside entre les montagnes. ) On présume que c'est toujours cette ville qui subsiste sous le nom de *Phasa*, ou *Phasa-Gerd*, par lequel Golius entend la ville du nord-est : en effet, elle est rafraichie par des brises qui soufflent fréquemment de cette partie, ainsi qu'il résulte du terme *Phasa*.

B., p. 442.

(10) M. le comte de Caylus prétend que les ruines qui sont à Persépolis, ne sont ni ne peuvent être celles de l'ancien palais des rois de Perse. Après une longue dis-

cussion sur la prétendue diversité qui se trouve entre le récit de Quinte-Curce et celui d'Arrien, il continue en ces termes : « Les ruines de Persépolis ne peuvent donc » être ni celles du palais des rois de Perse dont parle » Quinte-Curce, ni celles du château dont Arrien fait » mention » (*Hist. de l'acad. des Inscr.*, *tom.* 29, *p.* 139. ). Cet homme, célèbre par son goût éclairé pour les arts, veut mettre ainsi ces deux historiens en contradiction : leurs récits s'accordent cependant sur l'édifice qu'Alexandre brûla. Arrien nous dit que ce prince livra aux flammes le palais des rois de Perse, *Ta basileia de ta Persika e'neprése*, (*l.* 3, *c.* 18. ) Diodore de Sicile, ( *l.* 17, *n.*° 72 ); Plutarque, (*vit. Alex.*, *t.* 4, *p.* 55); Clitarque, (*ap. Athen.*, *l.* 13, *p.* 576), *et* Strab. (*l.* 15, *p.* 501 – 502), emploient unanimement le même terme qu'Arrien pour signifier cet édifice, et ce terme ne peut être pris ici dans un autre sens. Où M. de Caylus a-t-il donc trouvé le *château* dont il prétend qu'Arrien fait mention ? Je crois l'avoir découvert ; c'est dans l'ancienne traduction d'Arrien par d'Ablancourt, qui s'exprime ainsi : « ( Alexandre ) brûla le château qui estoit » la demeure des rois », p. 161. M. de Caylus n'a fait attention qu'au mot *château* qu'il a pris dans l'acception qui favorise son opinion.

La plupart des voyageurs et des écrivains qui les ont copiés, appellent également les anciennes ruines du palais de Persépolis et le bourg qui les environne, Chilminar ; ils se trompent : ce dernier endroit se nomme *Isthakar* ou *Asthakr*, et les débris du palais *Tchihil-Minareh*, c'est-à-dire, les quarante tours. « Les senti» mens, dit le géographe Turc, sont partagés au sujet de » ces colonnes. Il y en a qui prétendent qu'elles sont les » restes du palais de Humai, fille de Behémen ; d'autres, » celles du temple de Salomon »... *Manus. de la Bibl.*

*du roi*, *p.* 488. Cette dernière opinion semblerait favoriser celle de M. le comte de Caylus; mais il est facile de s'apercevoir que c'est un conte des Orientaux, qui n'a aucun fondement. D'ailleurs le géographe Turc se contredit, et oublie ce qu'il a dit une page auparavant. Quoique son récit soit sans doute mêlé de quelques fables, on ne sera cependant pas fâché de voir ici ce qu'il nous apprend de ces fameuses ruines. « Dgimchid fit bâtir » à Isthakhar, au pied d'une colline, un palais quarré, » dont un côté était adossé à cette colline, les trois autres côtés regardaient la plaine : ce palais avait trente » coudées de haut, et on y montait des deux côtés par » deux escaliers ; il était bâti de pierres dures et noires, » et soutenu par des colonnes rondes et quarrées, de la » même pierre, dont chacune pesait environ cent mille » basmans. Il fit faire sa statue et celle de Buran. » Il y avait dans la montagne une source d'eau chaude » naturelle, qui était introduite dans ce palais; il fit aussi » creuser, vers le haut de la montagne, dans le roc, » de grandes grottes que le peuple appelait les prisons » du vent. » p. 87, 88.

S. C., p. 287.

---

## SOMMAIRE.

*I. Plan de Darius; Alexandre s'empare du pays des Parétaques.*

*II. Alexandre poursuit Darius dans la Médie; franchit les pyles caspiennes.*

*III. Darius trahi et arrêté par les siens.*

*IV. Meurtre de ce prince.*

*V. Réflexions sur sa mort et sa fortune.*

## CHAPITRE VII.

### *Conquête de la Médie.*

### §. I.

### *Plan de Darius; Alexandre s'empare du pays des Parétaques.*

ALEXANDRE apprend que Darius s'est retiré dans la Médie, il y vole (*a*).

En effet, telle était la résolution de celui-ci: qu'Alexandre s'arrête à Suse et à Babylone; Darius attendrait, chez les Mèdes, les révolutions que pourraient éprouver les affaires du conquérant. Que s'il était poursuivi par l'armée victorieuse, il fuirait chez les Parthes, chez les Hyrcaniens, et même jusque dans

(*a*) La Perse était subjuguée, mais Darius vivait encore, et ce phantôme de roi, tout impuissant qu'il était, allarmait l'ambition d'Alexandre. Il voulut, comme tous les conquérans vulgaires, s'assurer de la personne du prince qu'il dépouillait, pour jouir en paix de sa couronne.

H. H., 273.

la Bactriane, dont il ravagerait tout le pays pour ôter à l'ennemi les moyens de le poursuivre long-temps. Il envoie donc aux Pyles caspiennes les femmes, le bagage et tout l'attirail qu'il traînait à sa suite, et s'arrête à Ecbatane avec le peu de troupes qu'il a pu ramasser.

Alexandre, marchant à sa poursuite, tombe sur le pays des Parétaques, s'en empare et leur laisse pour satrape Oxathres (*a*) qui avait déjà gouverné Suse en cette qualité.

§. II.

*Alexandre poursuit Darius dans la Médie, franchit les Pyles caspiennes.*

On lui annonce en chemin que Darius vient à sa rencontre, qu'il veut encore une fois tenter la fortune des armes; que les Scythes et les Cadusiens se sont réunis aux Perses; Alexandre laisse derrière lui tout le bagage avec ordre de le suivre, et marche avec toutes ses troupes rangées en bataille vers la Médie, où il arrive le douzième jour. Il

(*a*) Fils d'Abulite.

reçoit alors des nouvelles contraires : il apprend que Darius n'a d'autre espoir que dans la fuite ; il redouble d'ardeur à le poursuivre. A trois journées d'Ecbatane, Bisthanes fils d'Ochus (*a*) qui avait régné en Perse avant Darius (*b*), vient au-devant d'Alexandre, et lui annonce que celui-ci a pris la fuite depuis cinq jours avec neuf mille hommes, dont six mille fantassins, emportant de la Médie sept mille talents.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre renvoie vers les côtes la cavalerie thessalienne et des autres alliés, sous la conduite d'Epocillus (*c*), escortés de quelques chevaux, parce qu'il retint les leurs. Il ajouta deux mille talents à leur solde, et ne garda près de lui que ceux d'entr'eux qui voulurent y rester ; ils se trouvèrent en assez grand nombre. Il écrit à Menès de fournir aux autres les bâtimens nécessaires pour les conduire vers l'Eubée. Il donne ordre à Parménion de rassembler tous les trésors de

---

(*a*) Fils d'Ochus.

(*b*) Arsès, et non pas Ochus, était roi de Perse avant Darius. Voyez ci-dessus, p. 181.

(*c*) Fils de Polyeide.

la Perse dans le fort d'Ecbatane (*a*), sous la garde d'Harpalus, et de plusieurs affidés qui défendraient la place avec six mille Macédoniens et quelques chevaux; Parménion doit passer ensuite en Hyrcanie par le territoire des Cadusiens avec les étrangers, les Thraces et le reste de la cavalerie, excepté celle des Hétaires.

Alexandre écrit à Clitus, commandant les compagnies royales, et qu'une maladie retenait à Suse, de venir le rejoindre chez les Parthes, en prenant à son passage les Macédoniens laissés à Ecbatane. Lui-même, à la tête de la cavalerie des Hétaires, des troupes légères, des chevaux étrangers à sa solde, sous la conduite d'Erigius, de la phalange macédonienne, hors ceux laissés à la garde du trésor, des Archers et des Agriens, poursuit vivement Darius.

La marche forcée lui fit laisser un grand

(*a*) Non-seulement il brûla le palais de Persépolis, mais encore il expolia celui d'Ecbatane. Après être entré dans un détail circonstancié sur les richesses de ce palais, sur l'or et l'argent dont les colonnes des pérystiles étaient incrustées, Polybe (*l.* 10, *n.*° 24) nous dit que ces richesses en furent arrachées lorsqu'Alexandre et les Macédoniens vinrent à Ecbatane.

nombre de malades sur la route, et perdre beaucoup de chevaux. Loin de ralentir sa course, il arrive le onzième jour à Rhagues. Le douzième l'eût conduit aux Pyles caspiennes, mais Darius les avait déjà passées; partie de ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite se retirèrent dans leurs foyers, partie vinrent se rendre à Alexandre qui, perdant tout espoir d'atteindre Darius, demeura cinq jours à Rhagues pour donner du repos à ses troupes. Il nomme satrape de Médie Oxydatès, que Darius avait pris et laissé à Suse dans les fers, ce qui lui concilia l'amitié d'Alexandre.

Il marche avec son armée vers les Parthes, fait la première halte aux Pyles caspiennes, les passe le lendemain, et pénètre dans un pays cultivé. Mais apprenant qu'il avait un désert intérieur à traverser, il envoie Cœnus fourager avec quelques chevaux et quelques fantassins pour approvisionner l'armée.

§. III.

*Darius trahi et arrêté par les siens.*

Cependant Bagistanes, un des premiers de Babylone, et Antibelus, un des fils de Mazée, arrivent de l'armée de Darius. Ils annoncent que ce prince est arrêté par Nabarzanes qui accompagnait sa fuite, à la tête de mille chevaux, et que Bessus satrape de la Bactrianes, ainsi que Brazas satrape des Arachotes et des Drangues, le retiennent prisonnier. (1)

A cette nouvelle, Alexandre crut devoir redoubler sa marche. Il prend avec lui ses Hétaires, des chevaux légers, l'élite de son infanterie, et part sans attendre le retour de Cœnus. Il laisse à Cratérus le commandement du reste de l'armée, avec ordre de le suivre à petites journées.

Les siens ne portent que leurs armes, et des vivres pour deux jours.

Il marche toute la nuit et ne s'arrête que le lendemain à midi pour faire reposer le soldat. Continuant sa route vers le soir, il arrive au point du jour, et ne trouve point l'ennemi dans

dans le camp d'où était parti Bagistanes. On lui confirme que Darius prisonnier de Bessus est traîné sur un char ; que celui-ci a été porté au commandement par la cavalerie Bactriane, et les autres Barbares. Artabaze, ses enfans et les Grecs toujours fidèles à Darius, n'approuvant ni ne pouvant empêcher cette trahison, s'étaient retirés sur les montagnes sans vouloir reconnaître Bessus. Le projet des autres était, si Alexandre les poursuivait, de lui livrer Darius, et d'obtenir grace à ce prix ; sinon de lever le plus de troupes qu'ils pourraient, et de se partager l'empire, qu'ils se garantiraient réciproquement. Bessus les commandait pour l'instant, comme parent de Darius, et satrape du pays dans lequel ils se trouvaient.

Cette nouvelle ranime l'ardeur d'Alexandre ; malgré les fatigues que ses troupes et ses chevaux avaient éprouvées dans une longue route, il force sa marche toute la nuit, et le jour suivant, à midi, il arrive près d'un bourg où les fuyards avaient campé la veille.

Il apprend que les Barbares doivent marcher de nuit. Il peut les couper par un chemin plus court, mais il n'y trouvera point d'eau :

n'importe, il s'y fait conduire. Son infanterie ne pourrait suivre les chevaux ; cinq cents cavaliers cèdent les leurs à autant de fantassins d'élite, et à leurs officiers qui les montent, sans changer d'armes. Nicanor, commandant les Hypaspistes, Attalus, chef des Agriens, et quelques autres légèrement armés, suivent la route qu'ont prise les fuyards ; le reste de l'infanterie marche en bataillon carré.

Alexandre part sur le soir, et court à toutes brides. Après un chemin de quatre cents stades (2), au point du jour il atteint les Barbares qui fuyaient en désordre et sans armes (3). Peu lui résistent : à son aspect, la plupart se sauvent sans combattre ; quelques-uns périssent dans l'action ; tout le reste prend la fuite.

§. IV.

*Meurtre de Darius.*

Cependant Bessus et ses complices entraînent Darius. Dès qu'ils se virent pressés par Alexandre, Satibarzane et Barzaente, massacrent Darius, le laissent mourant, et s'échappent avec six cents chevaux.

A l'arrivée d'Alexandre, Darius n'était

plus. Le vainqueur envoie son corps aux Perses pour recevoir la sépulture et les honneurs funèbres rendus à ses prédécesseurs (4).

Il établit satrape des Parthes et des Hyrcaniens, le Parthe Ammynape qui, de concert avec Mazacès, lui avait livré l'Egypte ; et lui adjoint Tlepolème (*a*), un des Hétaires.

§. V.

*Réflexions sur la mort et la fortune de Darius.*

Ainsi périt Darius, à l'âge de cinquante ans, Aristophon étant archonte à Athènes, dans le mois hécatombœon (*b*). Ce prince faible et peu versé dans l'art militaire n'opprima point ses peuples : attaqué par les Grecs et les Macédoniens, il n'en eut pas le temps ; et quand il en aurait eu

(*a*) Fils de Pytophane.

(*b*) La troisième année de la cent douzième olympiade, neuf mois, suivant la remarque d'Usserius ( *Annal.*, *p.* 173 ) après la bataille de Gaugamèle, et non pas un an et quelques mois, comme l'a avancé sans aucun fondement l'illustre Newton ( *Chronolog. corrig.*, *p.* 386 ).
S. C., p. 54.

la volonté, ses propres périls suffisaient pour l'en détourner. Il fut malheureux pendant tout le cours de sa vie, et son règne ne fut qu'un enchaînement de calamités.

En effet, la guerre commença par la défaite de ses satrapes sur le Granique ; il perd l'Ionie, l'Eolie, les deux Phrygies, la Lydie et la Carie, à l'exception d'Halicarnasse qui lui fut bientôt enlevée ainsi que toutes les côtes maritimes jusqu'à la Cilicie. Battu complettement lui-même près d'Issus, il voit sa mère, sa femme et ses enfans tomber au pouvoir de l'ennemi ; dépouillé de la Phénicie et de l'Egypte, il livre la bataille d'Arbelles, s'enfuit des premiers, et perd une armée innombrable, l'élite de vingt nations. Fugitif, banni dans son empire, dénué de tout secours, roi en même temps et captif de ses sujets, il est traîné avec ignominie par les compagnons de sa fuite, qui le trahissent et l'égorgent. Et, par un contraste étrange, on le voit obtenir, après sa mort, des obsèques magnifiques, ses enfans une éducation convenable ; et Alexandre devenir son gendre.

# NOTES.

---

(1) Il semble que la fortune aime à épargner à ses favoris de certains crimes nécessaires qui les rendraient odieux. C'est ainsi que la mort de Pompée ne fut point l'ouvrage de César qui en recueillit le fruit. Henry IV ne trempa point dans l'assassinat du duc de Guise, sans lequel il n'aurait peut-être jamais été roi de France.

Il n'importait pas moins à Alexandre d'être défait de Darius : si ce roi était tombé vivant entre ses mains, la clémence et la rigueur pouvaient également devenir dangereuses ; ce qui pouvait arriver de plus heureux pour lui, c'était que Darius pérît dans une bataille, ou par la main de ses sujets. Son bonheur lui assura encore cet avantage : la fortune, en le délivrant d'un rival, lui ménagea jusqu'à l'honneur de le venger.

L. 188

(2) Cinq cents cavaliers, chacun d'eux ayant un soldat en croupe, parcoururent un espace de quatre cents stades, suivant Arrien, dans une partie d'un jour et une nuit entière. En employant le stade Pythique de cent vingt-cinq toises, ce détachement de cavalerie aurait fait vingt lieues, chacune évaluée à deux mille cinq cents toises, ce qui est impossible ; si au contraire on se sert du stade de cinquante toises, cette marche se trouve réduite à huit lieues, et devient très-vraisemblable.

S. C., p. 103.

On ne voit rien d'impossible à ce qu'un détachement de cavalerie fit huit myriamètres (vingt lieues) *dans une partie d'un jour et une nuit entière*, ce qui équivaudrait au moins à seize de nos heures : les marches rapides des Français paraîtront bien plus incroyables à la postérité, quoique la vérité de ces prodiges ne soit pas un problème.

(3) Alexandre, dans la rapidité de sa course, n'avait pu se faire suivre que par peu de troupes. Ses ennemis avaient plus de trente mille hommes ; un peu de réflexion suffisait peut être pour faire de Bessus un des plus heureux scélérats dont il soit parlé dans l'histoire; mais la frayeur ne réfléchit point : ils ne pensèrent qu'à la fuite.

*L.* 190.

(4) Les historiens d'Alexandre, et principalement Quinte-Curce, ont fait leurs efforts pour rendre les circonstances de la mort de Darius, aussi intéressantes que pathétiques. Ils mettent dans la bouche de ce prince agonisant, un discours dans lequel il adresse des vœux au ciel pour la prospérité de son vainqueur : grandeur d'ame que ses interprètes pourraient bien lui avoir prêtée. Ils finissent par louer son caractère doux et humain et ses bonnes qualités. Ne serait-ce point pour présenter un contraste frappant entre ses vertus et ses malheurs ? La tradition orientale nous dépeint ce dernier roi de la race des Kaïanides, comme un homme violent et cruel, qui s'était attiré par ses vices la haine des grands et du peuple.

S. C., p. 84.

# LIVRE TROISIEME.

*Troisième partie.*

EXPÉDITION AU NORD DE L'ASIE (1).

## SOMMAIRE.

*I. Marche vers Zadracarte.*

*II. Soumission de plusieurs satrapes et des Grecs stipendiaires de Darius.*

*III. Mardes subjugués ; Arriens soumis.*

## CHAPITRE VIII.

### *Conquête de l'Hyrcanie.*

§. I.

*Marche vers Zadracarte.*

Prenant ensuite les troupes qu'il avait laissées en arrière, Alexandre marche vers l'Hyrcanie, située à gauche du chemin qui conduit dans la Bactriane. Ce pays en est séparé par de hautes montagnes couvertes de bois, et s'étend à l'opposite jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Avide de subjuguer les Pagres, plus encore de poursuivre les Grecs stipendiaires de Darius qu'on lui dit être réfugiés dans leurs montagnes Alexandre divise son armée en trois corps, prend avec lui le plus nombreux et le plus légèrement armé, et marche par les routes les plus courtes et les plus difficiles ; il envoie Cratérus contre les Tapuriens avec sa troupe, celle d'Amyntas, quelques che-

vaux et quelques archers ; Erigyus doit conduire les étrangers, le reste de la cavalerie et de toute l'armée, les chariots et les bagages, par le chemin plat qui était le plus long.

Alexandre franchit les premières hauteurs, il y campe. Prenant ensuite les Hypaspistes, l'élite de la phalange macédonienne, et quelques archers, il aborde le passage le plus difficile, laissant derrière lui des gardes par-tout où il craignait que sa suite ne fût inquiétée par les Barbares des montagnes. Il passe les défilés avec ses archers, et campe dans la plaine aux bords d'une petite rivière.

§. II.

*Soumission de plusieurs satrapes, et des Grecs stipendiaires de Darius.*

Là, Nabarzanes Chiliarque (*a*), Phradapherne, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie, et quelques Perses, les premiers de la cour de Darius, viennent trouver Alexandre et

(*a*) Arrien transforme presque toujours en dénominations helléniques les expressions étrangères.

Cette négligence, ou plutôt cette affectation, est commune aux auteurs Grecs.

se soumettre (*a*). Il demeura campé quatre jours dans cet endroit où tous ceux de sa suite le rejoignent sans avoir été inquiétés, sinon les Agriens de l'arrière-garde; mais ils repoussèrent facilement à coup de traits les Barbares qui étaient venus fondre sur eux.

Alexandre pénètre dans l'Hyrcanie et marche vers Zadracarte. Cratérus y arrive presqu'en même temps, sans avoir joint les Grecs à la solde de Darius; mais il a soumis par force ou par composition tout le pays qu'il a parcouru. Erigyus se réunit à eux avec tout le bagage. Bientôt Artabaze avec ses trois fils Cophène, Aribarzanes et Arsame se rendent près d'Alexandre, suivis d'une députation des Grecs de leur parti, et d'Autophradates, satrape des Tapuriens. Alexandre conserve ce dernier dans sa place, accueille avec honneur Artabaze et

---

(*a*) Alexandre fit grace à Nabarzane, le complice de Bessus : cette clémence jette à nos yeux quelques nuages sur la vérité de sa douleur à la mort de Darius, auquel il brûlait de succéder (*a*). Il semble qu'en envoyant Bessus au supplice, il l'ait puni de s'être fait roi, plutôt que d'avoir assassiné son roi. H. H., p. 282.

(*a*) . . . . . . . . . . Qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre.
*Corn.*

ses enfans par égard pour leur dignité et leur fidélité envers Darius. Il répondit aux députés Grecs demandant à être reçus dans son parti, qu'il ne traiterait point avec eux ; qu'ils avaient violé indignement la loi de leur patrie qui défendait aux Grecs de prendre parti contre les Grecs pour des Barbares ; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à discrétion ou songer à leur salut. Ils se soumirent à discrétion, en demandant qu'il envoyât vers eux un de ses chefs, auquel ils se rendraient. Ils étaient environ au nombre de quinze cents. Alexandre leur envoie Andronique (*a*) et Artabase (2).

### §. III.

*Mardes subjugués ; Arriens soumis.*

Il court vers les Mardes ayant avec lui les Hypaspistes, les hommes de trait les Agriens, les corps de Cœnus et d'Amyntas, les archers à cheval et la moitié de la cavalerie des Hétaires.

Il fit un grand nombre de prisonniers

(*a*) Fils d'Ager.

dans ses courses, et tua la plus grande partie de ceux qui en appelèrent aux armes.

Nul guerrier, avant Alexandre, n'avait pénétré chez les Mardes que semblaient défendre la difficulté des lieux, et la pauvreté qui ajoutait encore à leur courage. Le conquérant avait déjà traversé leur pays qu'ils ne soupçonnaient pas encore sa marche; ils furent défaits aussitôt que surpris. Plusieurs se retirèrent dans les montagnes d'un accès difficile et escarpé : mais Alexandre les ayant atteints dans cet asile qu'ils croyaient inaccessible, ils lui envoyèrent des députés pour se rendre sous ses lois avec toute leur province.

Il les rangea sous le gouvernement d'Autophradates, satrape des Tapuriens. De retour dans son camp, il trouva les Grecs à la solde de Darius, qui s'y étaient rendus, et au nombre desquels étaient Callistratides, Pausippus, Monime et Anomante députés vers Darius par les Lacédémoniens, et Dropidès par les Athéniens. Il les retint prisonniers; renvoya en liberté les députés de Synope, dont les intérêts étaient séparés de ceux de la Grèce, et qui, soumis à l'empire des Perses, avaient rempli leur

devoir en députant vers leur souverain. Il mit aussi en liberté les Grecs au service de Darius avant la déclaration de guerre, et le député des Carthaginois Héraclide.

Il retint le reste des Grecs à son service, aux conditions qu'ils avaient obtenues de Darius. Il leur donna pour chef Andronique qui les avait amenés : on approuva la politique qui leur conserva la vie.

Il pousse ensuite vers Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie ; s'y arrête quinze jours, qu'il emploie aux sacrifices, aux jeux gymniques et se dirige vers les Parthes.

Il touche au territoire des Arriens, à Susia une de leurs villes. Le satrape de la contrée, Satibarzanes, vient le trouver; Alexandre lui rend son gouvernement, en lui adjoignant Anaxippe, un des Hétaires, avec quarante Archers à cheval pour protéger le pays des Arriens, contre les insultes de l'armée qui le traverse.

# NOTES.

(1) « Il ne faut pas croire, dit Linguet, qu'Alexandre s'a-
» bandonnât à son ardeur guerrière, sans avoir un but
» bien fixe et bien déterminé. Ce n'était pas le monde
» indistinctement qu'il voulait subjuguer, c'était les pays
» soumis à la couronne de Darius, dont il prétendait sou-
» tenir tous les droits ».

Quels étaient ses titres sur la couronne de Darius ? Les croyait-il bien fondés sur les suffrages qu'il avait extorqués aux Grecs, en se faisant nommer leur généralissime contre les Perses? Etait-ce pour les Grecs, ou pour assouvir son ambition, qu'il ravagait l'Asie ? Il n'avait réellement aucun droit sur les états de Darius.

« Malgré l'ambition ridicule qu'on lui attribue, il n'at-
» taqua jamais que les peuples qu'il pouvait regarder com-
» me les sujets du trône dont il s'était rendu maître. S'il
» combattit les Scythes, c'est que ces sauvages étaient venus
» le défier avec menaces, et il se contenta de les avoir
» écartés. S'il pénétra dans les Indes, c'est qu'elles ap-
» partenaient aux Perses, depuis que le premier Darius
» en avait fait la conquête ».

Je ne sais dans quel historien, Linguet a lu que les Indes appartenaient au roi de Perse, et qu'un premier Darius en a fait la conquête. Pour preuve de cette assertion, il ajoute en note : « Dans le dénombrement des
» troupes de Darius, Arrien compte toujours des Indiens;

» il distingue même ceux de la montagne et ceux de la » plaine »; mais Linguet n'aurait pas dû oublier de dire, avec l'auteur dont il s'appuie, que les Indiens étaient des troupes auxiliaires, fournies à Darius par ses alliés; il avait aussi trente mille Grecs à sa solde, et certes la Grèce n'appartenait pas au grand roi; d'ailleurs ces Indiens des montagnes, n'étaient pas les mêmes que les sujets de Porus. Le royaume de ce prince indien, malgré que Linguet nous l'apprenne, n'était pas soumis à la domination de Darius ; mais Linguet, sentant lui-même la faiblesse de son assertion, a cru qu'il était plus prudent de révoquer en doute l'expédition de l'Inde, contre les témoignages de tous les historiens d'Alexandre.

« Ce qui prouve mieux que toutes les déclarations con-» traires, qu'il savait soumettre son ambition à des règles » et ne suivre que ses droits, *bien ou mal fondés*, c'est » qu'après son retour des Indes, pendant près d'un an qu'il » passa à Babylone, il ne *songea point* à inquiéter l'Arabie » qui n'en est point éloignée. Comme elle n'avait jamais été » de la dépendance des Perses, il ne crut pas qu'il lui fût » permis de l'attaquer ».

Linguet n'est pas plus heureux dans son assertion sur l'Arabie, que dans celle sur l'Inde. Alexandre songea tellement à attaquer l'Arabie, qu'il en avait déjà envoyé reconnaître les côtes, et que tous ses historiens font mention des préparatifs de cette expédition. Il faut avoir l'esprit de contradiction bien à cœur, pour venir, sans aucun fondement, démentir ces témoignages unanimes.

(2) Alexandre fit d'abord mettre ces Grecs en prison ; mais la crainte d'irriter les républiques auxquelles ils appartenaient, le détermina à les relâcher. Il renvoya dans leurs pays ceux qui s'étaient enrôlés dans la milice des Perses, avant qu'il eût été déclaré généralissime des Grecs;

Grecs, et retint ceux qui avaient pris parti depuis le passage de l'Hellespont.

*Bo.* 192.

Les mercenaires Grecs n'abandonnèrent jamais Darius. Après la mort de ce prince ils suivirent, au nombre de mille cinq cents, Artabaze qui, s'étant rendu, les obligea de se livrer à la merci du vainqueur. Alexandre, selon Diodore et Quinte-Curce, les distribua dans les différens corps de son armée; Arrien assure, au contraire, que ces mercenaires furent remis sous les ordres d'Andronicus, qui les avait engagés à chercher leur salut dans la clémence de ce prince. Ce petit nombre de soldats avait survécu à l'empire des Perses, pour lequel ils avaient combattu avec valeur, aux journées du Granique, d'Issus et de Gaugamèle: la plus grande partie de leurs compagnons d'armes étaient tombée sous le fer ennemi, et les autres avaient été faits prisonniers. Qui peut donc engager Pausanias à mettre Léosthène dans la classe des bienfaiteurs de la Grèce, pour avoir embarqué, contre le gré d'Alexandre, cinquante mille Grecs qui servaient dans l'armée de Darius et les avoir ramenés dans leur patrie? La Grèce fut-elle jamais en état de mettre sur pied une armée aussi nombreuse? Ce fait ne se trouve d'ailleurs rapporté dans aucun ouvrage des anciens, qui soit parvenu jusqu'à nous. S. C., p. 85.

---

## CHAPITRE IX.

### *Conquête de l'Arie et de l'Arachotie.*

§. I.

*Forces de Bessus, meurtrier de Darius; première défection des Arriens.*

Des Perses annoncent que Bessus a ceint la tiare (*a*), revêtu la pourpre, et s'est fait proclamer roi de l'Asie sous le nom d'Artaxerce; que soutenu par les Perses retirés près de lui, par les Bactriens, il attend un renfort des Scythes ses alliés. Alexandre, après avoir réuni toutes ses troupes, se dirige vers la Bactriane; il est joint en route par Philippe (*b*), amenant de la Médie la cavalerie étrangère qu'il commande, celle des Thessaliens restés volontairement au service, et les étrangers, sous la conduite d'Andromaque. Le chef des Hypaspistes, Nicanor (*c*)

(*a*) Le texte dit, *la tiare droite*; en effet, c'est ainsi que les rois de Perse étaient distingués des Grands de l'empire, dont la tête ceignait le même ornement avec quelque différence.

(*b*) Fils de Ménélas.

(*c*) Fils de Parménion.

était mort de maladie. Alexandre reçoit la nouvelle que Satibarzanes, ayant fait massacrer Anaxippe et son détachement, a soulevé les Arriens rassemblés sous leur capitale Artacoana. Son projet est de se réunir à Bessus contre Alexandre, aussitôt que ce dernier sera éloigné, et d'accabler les Macédoniens du poids de toutes leurs forces dans une action générale.

Alexandre rebrousse aussitôt chemin, accompagné de la cavalerie des Hétaires, des Archers, des hommes de trait, des Agriens, des corps de Cœnus, d'Amyntas, et laissant le reste de l'armée sous les ordres de Cratérus, marche à grandes journées sur Satibarzanes. Il parcourt six cents stades (a) en deux jours, et arrive sous Artacoana.

Consterné de la marche rapide d'Alexandre, Satibarzanes fuit avec quelques chevaux; la plupart de ses soldats effrayés l'abandonnent dans sa fuite. Le conquérant poursuit vivement les complices de la révolte; une partie est tuée, l'autre est jetée dans les fers. Il nomme Arzacès à la place de Satibarzanes; et, rejoignant son armée, vient à la capitale des Zarangéens.

(a) 18 à 20 lieues.

Barzaente, l'un des meurtriers de Darius et satrape de ce pays, fuit, à l'approche d'Alexandre, vers les Indiens en-deçà du fleuve. Ces peuples le renvoient chargé de chaînes vers Alexandre, qui punit de mort sa perfidie à l'égard de Darius.

§. I I.

*Conjuration de Philotas; assassinat de Parménion.*

On découvre la conjuration de Philotas (*a*) contre la vie du roi. Ptolémée et Aristobule rapportent qu'Alexandre en avait été instruit dès son séjour en Egypte, mais qu'il avait refusé d'y croire, plein de confiance dans le fils, d'estime et d'amitié (*b*) pour le père. Ptolémée ajoute que le criminel fut amené devant les Macédoniens; qu'Alexandre l'accusa devant l'assemblée générale (1); que Philotas

(*a*) Fils de Parménion.

(*b*) Les rois n'ont, par leur nature, ni amis ni ennemis; leur intérêt seul est la mesure de leur affection ou de leur haine.

*Polyb.*, *l.* 2.

se justifia d'abord ; que les témoins parurent ensuite, et le convainquirent d'avoir été instruit des embûches dressées à Alexandre sans les lui avoir révélées, quoiqu'il entrât deux fois par jour dans sa tente. Philotas et ses complices périrent percés de traits par les Macédoniens (*a*).

Polydamas, l'un des Hétaires, fut chargé de lettres pour les chefs qui commandaient dans la Médie, savoir ; Cléandre, Sitalcès et Ménidès, placés sous les ordres de Parménion qu'ils tuèrent. Alexandre supposait-il la complicité de Parménion avec son fils, ou craignait-il sa vengeance après la mort de Philotas ? Parménion (*b*) jouissait

---

(*a*) La manière dont les deux auteurs principaux que suit Arrien, glissent sur cet événement important, n'annonce-t-elle pas une grande partialité, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer, sur la narration du siége de Thèbes ?

Voyez ci-après la note 2, p. 348.

(*b*) Parménion était illustre dans la paix comme dans la guerre, dit Rollin ; il avait fait plusieurs belles actions sans le roi, au lieu que le roi n'avait jamais rien fait de grand sans lui. *R. p.* 485.

Tous les grands historiens ont bien expliqué les motifs de cette basse jalousie des tyrans.

de la plus grande autorité, non-seulement auprès d'Alexandre, mais encore auprès de toute l'armée où il avait maintes fois exercé le commandement général ou particulier avec la plus grande distinction (2).

On mit aussi en jugement, sous prétexte de complicité, à cause de l'amitié qu'ils portaient à Philotas, Amyntas (*a*) et ses trois frères, Polémon, Attale et Simmias. La désertion de Polémon, à la nouvelle de l'emprisonnement d'Amyntas, semblait donner du poids à l'accusation; mais

---

Regibus boni quam mali suspectiores sunt; semperque his aliena virtus formidolosa est.

*Sallust. in Catil.*

Les rois redoutent les bons plus que les méchans, et craignent une vertu étrangère.

Tiberio nulla vetus in Arruntium ira: sed divitem, promptum, artibus egregiis, et pari famâ publicè suspectabat.

*Tacit.*, *Annal.*, *l.* 1. *p.* 12.

Ce n'était point un ancien ressentiment, mais les richesses, la dextérité, les talens égaux à sa réputation qui envenimaient les soupçons de Tibère contre Aruntius.

Commines dit que Louis XI avait crainte de tous les hommes, et particulièrement de tous ceux qui étaient dignes d'avoir autorité.

*Mem.*, *l.* 6, *c.* 12.

(*a*) Fils d'Andromène.

Amyntas s'étant lavé complettement, ainsi que ses frères, dans sa défense devant l'assemblée, fut absous généralement, et ne profita de sa liberté que pour retirer son frère de chez l'ennemi, après en avoir obtenu la permission de ses juges. Il acheva de se justifier en ramenant Polémon le même jour : mais il périt peu de temps après percé d'un trait à l'attaque d'une place, laissant du moins une mémoire sans reproche.

§. III.

*Politique d'Alexandre; conquêtes diverses; deuxième défection des Arriens.*

Alexandre divise (3) le commandement de la cavalerie ; sa politique redoutait de confier, même à un seul de ses amis, le principal corps et le plus belliqueux de l'armée : il donna la première de ces divisions à Ephestion (*a*) et la seconde à Clitus (*b*).

Il arrive à la contrée des Agriaspes Evergètes (*c*) qui avaient secouru Cyrus, le fils

(*a*) Fils d'Amyntor.

(*b*) Fils de Dropidas.

(*c*) C'est-à-dire les bienfaiteurs.

de Cambyse, dans son expédition contre les Scythes (4). Alexandre les traita avec distinction en mémoire de la conduite de leurs aïeux, et par égard pour leurs institutions. En effet, ces peuples ne vivent point comme les Barbares, mais à l'exemple des Grecs civilisés, ils connaissent la justice. Il leur accorde la liberté et le territoire qu'ils voudraient lui demander : ils n'en choisirent qu'un de peu d'étendue.

Le prince sacrifie à Apollon, et fait arrêter Démétrius, l'un de ses gardes, soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration de Philotas. Ptolémée (*a*) est nommé à sa place.

Alexandre marche sur Bessus dans la Bactriane; soumet en passant les Dragogues et les Drangues, ainsi que les Arachotes auxquels il laisse Memnon pour satrape. Il subjugue les Indiens finitimes, malgré les neiges, le manque de provisions et les fatigues multipliées de ses soldats. Apprenant la nouvelle défection des Arriens par les ma-

(*a*) Fils de Lagus : cette promotion ne rend-elle point suspect le récit que Ptolomée a esquissé de la conspiration de Philotas ?

nœuvres de Satibarzanes, qui était entré sur leur territoire avec deux mille chevaux que Bessus lui avait envoyés, Alexandre détache contre eux le persan Artabaze, les Hétaires, Erigyus et Caranus, avec ordre à Phratapherne, satrape des Parthes, de se joindre à ces troupes. Il y eut entre les Grecs et les Barbares un combat sanglant. L'ennemi ne lâcha pied que quand Satibarzanes, aux prises avec Erigyus, tomba renversé d'un coup de lance dans le visage; mais alors la déroute des Barbares fut complète.

## §. IV.

*Fondation d'Alexandrie aux pieds du Caucase; digression sur cette montagne.*

Cependant Alexandre arrivé aux pieds du Caucase, y bâtit une ville qui porte son nom; sacrifie à la manière accoutumée, et franchit les sommets de cette montagne. Il nomme le Persan Proexès satrape de la contrée, sous la surveillance de Niloxenus (*a*) qu'il y laisse avec des troupes.

(*a*) Fils de Satyrus.

Le Caucase est, au rapport d'Aristobule, la montagne la plus élevée de l'Asie. En effet, il s'étend dans une longueur immense, et l'on regarde comme en faisant partie cette longue chaîne de montagnes dont le nom varie avec celui des nations qui les habitent, et qui se prolonge jusqu'au Taurus, frontière de la Cilicie et de la Pamphilie; sa cime paraissait à l'ordinaire aride et dépouillée ; il ne croît sur cette partie éloignée du Caucase que le térébinthe et le silphium. Il ne laisse cependant pas d'être habité, et couvert de nombreux troupeaux qui se nourrissent de ces plantes, attirés par l'odeur du silphium dont ils broutent la fleur et la tige jusque dans ses racines. Voilà pourquoi les Cyréniens, auxquels il est précieux, l'environnent de haies pour le soustraire à la dent des troupeaux qu'ils en écartent.

---

# NOTES.

(1) En Grèce, l'autorité des rois et des magistrats était toute fondée sur les lois, et tempérée par elles ne servait qu'à asssurer la liberté des particuliers. Les Macédoniens, sans être du corps de la Grèce, en avaient retenu beaucoup d'usages. Il paraît que chez eux les rois n'étaient absolus que dans ce qui concernait les opérations militaires.

Alexandre lui-même, tout grand, tout victorieux qu'il était, n'osa, de son autorité, faire justice de plusieurs officiers qui avaient conspiré contre lui : il les fit accuser devant six mille vieux soldats, qui les condamnèrent et les exécutèrent eux-mêmes en l'absence du roi. Si depuis, il ne suivit pas les mêmes formalités, c'est que sa gloire l'avait mis au-dessus des lois; mais en les violant, il ne les anéantit point.

*L. p.* 228.

(2) L'histoire de Philotas est le chef-d'œuvre de Quinte-Curce : il y est éloquent, sans être déclamateur, et son récit a d'autant plus de poids, qu'il n'a fait qu'étendre le texte de Diodore, texte qui se concilie avec ceux d'Arrien, de Plutarque et des autres historiens du conquérant.

Alexandre dans son camp, et vu de près avec son orgueil et toutes ses faiblesses, n'était pas un Dieu pour ses généraux, comme il l'était pour les Barbares. Ceux que le héros admettait dans sa plus intime familiarité, se permettaient quelquefois de ces railleries, reste de l'ancienne liberté Grecque, que la nature du gouvernement absolu

sous lequel ils vivaient, rendoit, sinon criminelles, du moins déplacées; et quand le monarque en était instruit, il se vengeait avec la fierté d'un despote de Perse, à moins qu'on n'eût l'adresse de mettre en jeu sa grandeur d'ame; car la haine contre ses ennemis, était toujours subordonnée en lui, à l'amour de la gloire.

Parmi les froides vengeances qu'Alexandre exerça contre ses amis indiscrets, et où l'homme petit et vain parut, et non le héros, il faut distinguer le supplice de Philotas : ce jeune Macédonien, fils de Parménion, était vaillant, généreux ; mais le plus fier de tous les hommes. Comme sa présomption était brisée sans cesse par celle d'Alexandre ; il cherchait de temps-en-temps à rabaisser ce prince, qui l'honorait de sa confiance. Un jour épanchant son ame dans le sein d'Antigone sa maîtresse : « Ces rois de » Macédoine, lui dit-il, nous doivent tout : qu'aurait été » Philippus sans Parménion ; et que serait maintenant » Alexandre sans Philotas ? Le fils d'Olympias se donne » Jupiter pour père ; mais si nous révélions les fourbe- » ries du prêtre d'Ammon, que deviendrait cette absurde » apothéose ? »

La courtisanne eut la bassesse de trahir le secret de l'amour, et d'accuser elle-même Philotas auprès d'Alexandre ; celui-ci dissimula son ressentiment, et attendit un autre prétexte pour l'exhaler. Quand les despotes veulent frapper, les courtisans trouvent bientôt des prétextes. Un certain Dymnus, homme peu considéré, qui avait à se plaindre du roi, avait tramé un complot pour l'assassiner; et la conspiration ayant été éventée par le ganimède de ce scélérat, on s'était adressé à Philotas, comme à la personne qui avait le plus d'accès auprès du prince, afin de l'en instruire ; celui-ci, qui par le nom absurde des conjurés, jugea le complot sans vraisemblance, ne crut pas à propos d'alarmer Alexandre, et eut l'imprudence de

garder le secret fatal. Cependant il transpira par une autre voie ; et Dymnus, appelé dans la tente du héros qu'il voulait assassiner, et se doutant que son crime était découvert, se perça de son épée pour se soustraire à la honte du supplice.

Alexandre, instruit du silence coupable de Philotas, sentit se réveiller tous les aiguillons de son ancienne haine, et se vengea avec un rafinement de cruauté qu'on ne devait pas attendre d'un héros qui mettait quelque prix à l'estime des hommes. Il fit venir l'infortuné, et lui ordonna de se justifier : celui-ci le fit avec noblesse et décence; il termina son discours, en embrassant les genoux du roi, et en le priant de lui pardonner l'erreur d'un moment, en faveur de ses anciens services. Alexandre le releva avec une bonté apparente, lui tendit la main en signe de reconciliation, et l'armée entière crut que tout était oublié.

A peine Philotas était-il sorti, qu'Alexandre tint un conseil dans sa tente. Cratérus et les autres généraux qui y furent appelés, lurent aisément dans les yeux du roi, qu'il désirait qu'on trouvât coupable le fils de Parménion, et ravis de faire parade de leur zèle en perdant un rival qu'ils cherchaient depuis long-temps à supplanter, ils firent entendre adroitement que Philotas avait à se reprocher un autre crime que son silence : que depuis long-temps il aspirait au trône de Macédoine; que sa coupable ambition avait transpiré dès le temps de la conquète de l'Egypte; et qu'il y aurait d'autant plus de danger à lui pardonner, qu'un cœur aussi superbe que le sien, regarderait toujours comme un outrage, une grace qui l'humilierait. Ces courtisans vils et lâches, conclurent qu'il fallait faire subir la question à Philotas, pour le forcer à déceler ses complices. Alexandre ravi, leur recommande le secret et les congédie.

Comme le monarque feignait de craindre l'infortuné qu'il venait de condamner, afin d'endormir sa prudence par son machiavélisme, il l'invita à souper avec lui : ce fut son dernier repas. Le tyran (car l'histoire ne peut ici donner d'autre nom au vainqueur de Darius) s'y fit un jeu cruel de caresser sa victime.

La nuit même qui suivit ce festin perfide, Philotas fut arrêté dans son lit : on lui mit les fers aux pieds, on étendit un voile sur son visage, et on le conduisit ainsi au milieu du camp, à côté du cadavre de Dymnus, qui semblait déposer contre le régicide.

L'armée assemblée, Alexandre parut, les yeux baissés, la pâleur sur le front, et déclara qu'il venait de découvrir une trame contre sa vie ; que Parménion, du sein de la Médie, en était le chef invisible ; que Philotas, dans le camp, en avait ourdi avec adresse tous les fils; et que Dymnus, dont on voyait le corps sanglant, avait tenté de l'exécuter. La multitude prête à s'émouvoir, frémit du danger de son roi ; et quand Alexandre vit son indignité à son comble, content du rôle qu'il avait joué dans ce drame terrible, il se retira.

Philotas s'évanouit quand il s'entendit accuser de régicide ; mais revenu à lui-même, il n'eut pas de peine à se justifier d'une accusation aussi vague, et j'ose dire aussi destituée de vraisemblance ; puis se tournant du côté où il supposait Alexandre, car on dit que ce prince écoutait tout, caché derrière un rideau : « ô mon roi ! s'écria-t-il, » en quelque lieu que tu sois daigne m'entendre ! Si j'eusse » été coupable en célant l'attentat de Dymnus, j'ai fait » l'aveu de ce moment de faiblesse, et tu me l'as pardon- » né : tu m'as donné ta main royale pour gage ; et j'ai eu » l'honneur depuis d'être admis à ta table : si tu as ajouté » quelque foi à mes défenses, je suis innocent, et si tu » m'as pardonné, j'ai eu ma grâce ». Alexandre vit que

sa victime pourrait lui échapper, il reparut à l'instant devant l'assemblée; et, sous prétexte de prendre de nouvelles lumières, il remit le jugement au lendemain.

Dans l'intervalle Philotas fut appliqué à la question : le fer, le feu et tout ce que la cruauté la plus rafinée peut imaginer d'horreur, fut employé pour lui arracher des aveux qui rendroient du moins, aux yeux de ses bourreaux, son supplice légitime. L'infortuné fut long-temps assez maître de lui-même, pour retenir jusqu'au plus léger gémissement; enfin, quand tout son corps ne fut plus qu'une seule plaie, voyant les satellites des fureurs d'Alexandre préparer de nouveaux tourmens, vaincu par la douleur : *Eh bien! Cratère*, s'écria-t-il *d'une voix mourante, dicte moi les aveux que ta fureur exige*; et sans attendre sa réponse, il imagina une espèce de roman qu'il tâcha de rendre vraisemblable, où il accusa tous ceux dont la puissance faisait ombrage aux favoris du roi, et sur-tout son père Parménion.

Cependant, la nouvelle de la question qu'on faisoit subir à Philotas s'était répandue dans le camp, les parens de l'infortuné craignirent les suites de la loi féroce des Macédoniens, qui voulait que tous les parens d'un criminel de lèze-majesté partageâssent son supplice; déjà les uns cherchaient un asile dans le fond des déserts; et les autres se perçaient de leurs propres épées, lorsqu'Alexandre, qui appréhenda de se rendre trop odieux promit une amnistie générale aux parens des conjurés; mais il n'abolit pas la loi qui pouvait, en cas de besoin, servir de voile à sa tyrannie.

A la pointe du jour, l'horrible tragédie se dénoua : on lut à l'armée les dépositions de Philotas; et le malheureux, condamné avec une sorte d'unanimité, fut assommé à coups de pierres, suivant les usages du code de Macédoine.

La

La fureur d'Alexandre n'était encore assouvie qu'à moitié, tant qu'il laissait respirer Parménion. Mais comment faire le procès à un général, au milieu d'une armée qui l'adore ? Le despote, au défaut de la force, employa la plus noire perfidie : il corrompit la confiance. Polydamas avait toute celle de l'infortuné, et comme on le soupçonnait d'avoir trempé dans le complot de Dymnus, on lui promit sa grace, à condition qu'il assassinerait l'ami de son cœur. Polydamas, qui attachait quelque prix à une vie qu'il allait couvrir d'opprobre, eut la faiblesse de promettre le crime et la lâcheté de l'exécuter.

Parménion se promenait tranquillement dans le parc d'une de ses maisons de plaisance, quand on lui annonça l'arrivée de Polydamas : il s'élança dans ses bras, et après les premières caresses de l'amitié, il lui demanda avec sensibilité des nouvelles du roi : *ses lettres vont vous l'apprendre*, lui répond le perfide. Parménion les lit avec émotion : *je vois*, dit ce général, *qu'Alexandre se prépare à une nouvelle expédition ; quelle activité grands Dieux, et quel courage ! Mais ne serait il pas temps qu'il songeât à jouir en paix de sa gloire ?* Un moment après on lui présente une lettre prétendue de Philotas, qu'Alexandre avait été assez vil pour sceller lui-même du cachet de sa victime. C'était le signal pour les complices, ils frappent Parménion de plusieurs coups de poignards; il tombe sans vie aux pieds de Polydamas. Sa tête fut envoyée le lendemain à Alexandre.

Ainsi se termina la fameuse conspiration de Philotas ; quelques nuages que les enthousiastes ou la gloire d'Alexandre aient répandu sur cet événement, il est impossible d'en lire tous les détails dans l'histoire, sans se persuader que l'unique crime de Philotas et de Parménion, était de n'avoir point regardé comme un Dieu le tyran qui les fit

assassiner ; et quand même il serait échappé à des infortunés des murmures coupables, la manière dont Alexandre se vengea, est mille fois plus atroce que le forfait même qu'il cherchait à punir. Si on avait plusieurs crimes de ce genre à reprocher à la mémoire de ce prince, il faudrait, malgré le grand nom qu'il a laissé, le mettre à côté des Cambyse, des Néron, des Aurengzeb. Et qu'on ne me fasse pas un crime d'une pareille opinion, c'est avec cette courageuse franchise que doit s'exprimer l'histoire qui n'aime ni ne hait les héros qu'elle dessine, mais qui dit la vérité aux hommes.

H. H. p. 302.

(3) Après cette exécution, le roi fit un corps à part de tous les Macédoniens qu'il savait avoir mal parlé de lui, et sur-tout de ceux qui le désapprouvaient au sujet de la mort de Parménion. Il mit dans ce corps tous ceux qu'il savait avoir écrit en Macédoine des lettres où sa conduite était censurée, de peur que ces gens-là ne semassent parmi ses troupes des discordes nuisibles à ses projets. Il donna à ce nouveau corps le surnom d'extraordinaire.

D. 159.

(4) Les historiens d'Alexandre saisirent avec empressement le rapport qu'il pouvait y avoir entre les Agriaspes ou Ariaspes, selon Ptolémée et les Arimaspes, peuple de la Scythie européenne, célèbre tant par les fables qu'en avait débitées Aristéas de Proconnèse, que par les secours qu'ils donnèrent aux Argonautes et qui leur méritèrent le nom d'Evergètes. Ces écrivains nommèrent

donc Arimaspes, les Agriaspes qui habitaient au Sud de l'Aria-Palus ( le lac Zeré ), et imaginèrent qu'ils avaient rendu à Cyrus les mêmes services que les Arimaspes aux Argonautes : peut-être le monarque Perse n'alla-t-il jamais dans cette contrée.

S. C. p. 214.

---

## SOMMAIRE.

*I. Alexandre poursuit Bessus, prend Bactres et Aorne.*

*II. Passage de l'Oxus.*

*III. Bessus arrêté par les siens et livré au conquérant.*

*IV. Marche à Maracande, au Jaxartes.*

## CHAPITRE X.

### *Conquête de la Bactriane.*

§. I.

*Alexandre poursuit Bessus, prend Bactres et Aorne.*

Bessus, soutenu des Perses de sa faction, d'environ sept mille Bactrianes (*a*) et des Dahes qui habitent en-deçà du Tanaïs, ravage tout le pays au-dessous du Caucase pour arrêter, par le défaut de subsistances, le vainqueur dont il apprend la marche.

Alexandre, malgré la hauteur des neiges et la difficulté des convois, poursuit sa route. Bessus pressé, traverse l'Oxus, brûle ses bâtimens de transport, et se retire à

(*a*) Leur casque approchait beaucoup de celui des Mèdes; leurs arcs étaient de canne, à la mode de leur pays, et leurs dards fort courts.

*Hérodote, trad. de Larcher, t.* 5, *p.* 55.

Nantaque, dans la Sogdiane, suivi des Dahes, de la cavalerie Sogdiane, sous la conduite de Spitamène et d'Oxyarte. Les cavaliers Bactriens abandonnent Bessus au moment où ils le voient chercher son salut dans la fuite.

Alexandre, après avoir fait raffraîchir son armée à Drapsaque, prend le chemin de Bactres et d'Aorne, villes principales de la Bactriane, les emporte du premier assaut, jette une garnison dans Aorne, commandée par Archelaüs (*a*) l'un des Hétaires.

Le reste de la Bactriane cède bientôt ; le persan Artabaze en obtient le gouvernement.

§. II.

*Passage de l'Oxus.*

On s'avance vers l'Oxus. Ce fleuve prend sa source dans le Caucase ; c'est le plus considérable qu'Alexandre ait eu à traverser dans l'Asie, après ceux des Indes les plus grands des fleuves connus : il se jette dans la mer Caspienne, près de l'Hycarnie.

Nul moyen de le traverser alors : sa largeur

(*a*) Fils d'Androclès.

est de six stades ; son lit est encore plus profond et plein de sable ; son cours extrêmement rapide ; il est également difficile d'y fixer ou d'y retenir des pilotis. On manquait de bois pour y jeter des ponts : tirer de plus loin ces matériaux, les rassembler aurait perdu un temps précieux ; on a recours à l'expédient suivant. On remplit de paille et de sarmens secs les peaux qui formaient les tentes des soldats, on les coud de manière à les rendre imperméables, on les attache entr'elles, on s'aide de ce moyen, et l'armée traverse le fleuve en cinq jours.

Avant de le passer il renvoya les Thessaliens qui restaient et les Macédoniens que l'âge ou leurs blessures rendaient inhabiles au combat. Stazanor, l'un des Hétaires, est nommé satrape des Arriens à la place d'Arzames qui paraît vouloir remuer et dont il doit s'assurer.

§. III.

*Bessus arrêté par les siens, et livré au conquérant.*

Cependant Alexandre s'avance rapidement pour atteindre Bessus. Des courriers de Spitamène et de Datapherne, viennent lui

annoncer que s'il veut envoyer quelques chefs, aveo un détachement, ils lui remettraient Bessus qu'ils ont arrêté.

A cette nouvelle, Alexandre rallentit sa marche, mais détache en avant Ptolémée, fils de Lagus, avec trois compagnies de la cavalerie des Hétaires, toute celle des Archers, et un gros d'infanterie, composé de la troupe de Philotas, de mille Hypaspistes, de tous les Agriens, et de la moitié des hommes de trait.

Ptolémée part, et ayant fait en quatre marches le chemin de dix journées, arrive au lieu où les Barbares avaient campé la veille avec Spitamène. Il y apprend que Spitamène et Datapherne, balancent dans leur résolution. Laissant en arrière l'infanterie qui doit le suivre en ordre de bataille, et, poussant avec sa cavalerie, il arriva à une bourgade où Bessus était retenu par quelques soldats; car Spitamène s'était retiré avec les siens n'osant le livrer lui-même.

Ptolémée fait cerner la place (elle était fortifiée), et annonce aux habitans qu'ils n'ont rien à craindre s'ils veulent lui livrer Bessus. Ptolémée et ses troupes sont introduits dans les murs; Bessus est pris.

On député vers Alexandre pour l'en informer, et prendre ses ordres sur la manière dont Bessus doit lui être présenté. Il sera exposé nu, attaché avec une corde à droite de la route que tiendra l'armée. Ptolémée exécute l'ordre.

Alexandre venant à passer sur son char, s'arrête, et interrogeant Bessus: « Pourquoi » as-tu trahi, chargé de fers et massacré ton » roi, ton ami, ton bienfaiteur? » Et Bessus: « Ce ne fut point de mon propre mouvement, » mais de l'avis de tous ceux qui accompa» gnaient alors Darius, et qui croyaient à ce » prix trouver grace devant vous. »

Alexandre le fait frapper de verges: Un hérault répète à haute voix les reproches que le roi vient de lui adresser.

Après ce premier supplice Bessus est traîné à Bactres, où il doit subir la peine capitale.

Tel est le récit de Ptolémée. Celui d'Aristobule varie (*a*); il prétend que ce fut dans cet état d'humiliation que les persans Spitamène et Dataphérne livrèrent Bessus à Ptolémée et le conduisirent devant Alexandre (1).

(*a*) Comment peut-on balancer ici, par un autre témoignage, celui de l'acteur principal qui fut chargé de l'exécution?

§. IV.

*Marche à Maracande vers le Jaxarte ou Tanaïs.*

Celui-ci ayant remonté sa cavalerie des chevaux qu'il trouva, car il en avait perdu un grand nombre en traversant le Caucase et l'Oxus (2), se dirigea d'abord vers Maracande, capitale de la Sogdiane, et ensuite vers le Tanaïs, qui prend sa source dans le Caucase, et va se jeter dans la mer d'Hyrcanie.

Les Barbares, selon Aristobule, appellent ce fleuve *Orxante.* Ce n'est point le Tanaïs dont par la Hérodote, ce huitième fleuve de la Scythie qui prend sa source dans un grand lac et va se perdre aux palus Méotides. Celui-ci sépare l'Europe de l'Asie, comme le détroit au-delà de Gades sépare l'Afrique de l'Europe, et le Nil l'Afrique de l'Asie.

De ce côté, quelques Macédoniens s'étant écartés pour fourrager, furent tués par les Barbares, qui se retirèrent ensuite sur une montagne escarpée, qui paraissaït inaccessible. Ils étaient au nombre de trente

mille. Alexandre court sur eux avec toutes ses troupes légères ; plusieurs fois les Macédoniens tentent d'escalader la montagne ; ils sont repoussés par les Barbares et criblés de traits. Alexandre eut lui-même la jambe percée d'une flèche, et une partie du tibia entamée. Cependant le poste fut emporté ; un grand nombre de Barbares périt sous le fer des Macédoniens ; à peine dix mille échappèrent.

---

# NOTES.

(1) Pendant qu'Alexandre se créait un nouvel empire dans l'Asie, il était sur le point de perdre celui qu'il tenait de ses ancêtres. La Grèce, toujours inquiète, toujours remuante, ne pouvant ni se faire au joug d'un maître, ni former des plans sages pour recouvrer son indépendance, avait profité de l'absence du conquérant pour se révolter. C'était Lacédémone qui avait donné le signal, et le Péloponèse presque entier s'était rangé sous ses drapeaux : l'objet de la confédération était de rendre aux villes grecques la liberté dont elles jouissaient avant la paix d'Antalcidas, et si on ne pouvait s'emparer de la Macédoine, de la circonscrire du moins dans ses anciennes limites. Ce projet conçu par des amateurs, et non par des hommes de guerre, n'eut que le succès qui suit la témérité. Antipater accourut avec une armée plus forte du double que celle des confédérés, et remporta une grande victoire, où les Lacédémoniens perdirent trois mille hommes. Agis, leur roi, périt les armes à la main, sur le champ de bataille.

Les suites de cette émeute inconsidérée furent fatales pour la Grèce (*Diod.*, *l.* 17, *c.* 9). Alexandre en prit occasion d'appesantir le joug qu'il lui avait imposé, et quand Lacédémone lui envoya une ambassade pour apprendre sa destinée, il ordonna qu'on punît avec la plus grande rigueur les instigateurs des troubles; et ce qui n'était pas moins humiliant pour la postérité abâtardie des Lycurgue et des Léonidas, il déclara que quand à la république même, il lui pardonnait sa rebellion. H. H. p. 285.

(2) L'armée d'Alexandre arrive dans une petite ville habitée par les Branchides : c'était une famille d'habitans de Milet, que Xercès, à son retour de Grèce, avait autrefois fait passer dans la haute Asie, et qu'il y avait richement établis pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient livré les trésors du temple d'Apollon, surnommé Didyméen, dont ils étaient les gardiens. Ils reçurent ce roi avec de grandes démonstrations de joie, et se rendirent à lui, eux et leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étaient dans son armée, lesquels conservaient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancètres. Il laissa à leur choix ou de venger l'injure qu'ils en avaient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entre eux, et ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision ; le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, et dès qu'on aurait donné le signal, de saccager ce repaire de traîtres, et de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avait été donné. Tous les citoyens, dans le temps même qu'ils allaient au-devant d'Alexandre, furent égorgés par les rues et dans leurs maisons, sans qu'on eût égard à leurs cris et à leurs larmes, sans aucune distinction de sexe ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs, pour n'y laisser aucun vestige de la ville. Quel était donc le crime de ces malheureux habitans ? étaient-ils responsables de celui qu'avaient commis leurs pères, il y avait plus de cent cinquante ans ? Je ne sais si l'histoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie si brutale et si forcenée.

*Roll., hist. anc., t. 6, p. 489.*

FIN DU TOME PREMIER.




